7e Année. N° 11. 1er Juin 1900.

GENERAL LIBRARY UNIV. OF MICH. JUN 13 1900

LA REVUE DE PARIS

SOMMAIRE

		Pages.
E. Spuller	*Lettres à Gambetta*	449
Gabriele d'Annunzio	*Le Feu* (3e partie)	481
★★★	*L'Assassinat des Ministres de France à Rastatt.*	534
J. J. Jusserand	*Les Sports dans l'ancienne France.* — II.	553
Adolphe Aderer	*Hélène.*	588
Frédéric Masson	« *L'Aiglon* » *et la Comtesse Camerata*	613
Maurice Albert	*Une Guerre de Comédiens*	621
Maurice Pottecher	*Promenades.*	655
Charles Loiseau	*L'Équilibre adriatique*	660

PRIX DE LA LIVRAISON : **2 fr. 50**

PARIS

85bis, FAUBOURG SAINT-HONORÉ, 85bis

1900

LIVRES NOUVEAUX

POÈMES ET LÉGENDES DU MOYEN AGE,
par **Gaston Paris.**

Tous les articles réunis en ce volume ont ceci de commun qu'ils sont essentiellement des études de littérature comparée. M. Gaston Paris y analyse pour nous quelques-uns des récits légendaires les plus célèbres du moyen âge : la Chanson de Roland et les Nibelungen, Huon de Bordeaux, la délicieuse « chantefable » d'Aucassin et Nicolette. Les articles sur Tristan et Iseut, sur Saint Josaphat et les Sept Infants de Lara ont paru ici même; et nos lecteurs les retrouveront avec joie en ce beau volume. Il faut remercier M. Gaston Paris de nous rendre ainsi plus accessibles tous ces admirables poèmes, que fort peu de gens seraient capables de lire dans le texte original, et de nous découvrir tout ce merveilleux trésor des anciennes fictions poétiques.

L'ILE AUX BAISERS, par **Robert Scheffer.**

Ce roman par lettres est plein d'exquises phrases où se cachent de subtiles émotions. Le héros lui-même raconte à une femme qu'il aime une histoire d'amour avec une autre femme. Et de jour en jour, les lettres se suivent : quelques-unes peut-être se sont perdues et manquent au récit complet de cette passagère histoire ; peut-être aussi l'amant qui écrit exagère-t-il certains sentiments; il apporte à ces confidences une coquetterie évidente d'analyses et de descriptions; la réalité se pare pour lui de toutes les grâces qu'il y souhaite. Et c'est là justement ce qui fait le grand charme de ce livre où le héros nous apparaît avec un souci unique : « voyager et classer dans sa mémoire, parmi des paysages variables, de brèves aventures ».

LA PACIFICATION DE MADAGASCAR (OPÉRATIONS D'OCTOBRE 1896 A MARS 1899),
par le **général Galliéni**, ouvrage rédigé par **F. Hellot.**

Le public attendait impatiemment un exposé minutieux et clair qui permît de suivre pas à pas la conquête de l'Émyrne par nos troupes. Le général Galliéni lui-même a chargé le capitaine du génie Hellot de faire en ce volume l'historique des opérations militaires. Cet ouvrage, rédigé d'après les archives de l'état-major du corps d'occupation, présente donc le caractère d'une publication officielle. Il contient non seulement le récit des combats que nos troupes ont dû livrer pour réduire les rebelles, mais encore et surtout des renseignements précis sur l'œuvre de colonisation et d'organisation qui substitua partout « à l'anarchie, aux luttes de village à village, une administration stable, conforme aux besoins des différentes tribus ». De nombreux croquis en couleurs et de curieuses photographies sont partout éparses en ce volume, où l'on trouvera les portraits des officiers et des sous-officiers tués à l'ennemi.

LES PRINCIPALES RÉFORMES FINANCIÈRES EN INDO-CHINE, DE 1897 A 1899,
par **Gustave Demorgny.**

Sous la forme d'une étude descriptive et analytique du budget indo-chinois, ce livre nous donne, en réalité, beaucoup plus. C'est, à vrai dire, l'histoire, documentée et précise, des finances de notre colonie indo-chinoise, tout un récit attentif des efforts par lesquels M. Rousseau, puis M. Doumer, parvinrent à sauver l'Indo-Chine d'une situation dangereuse, et à en développer les ressources naturelles. C'est l'histoire méthodique et complète des richesses et des revenus d'une belle et grande colonie. La forme en est exacte, et remarquablement claire.

DOMÉNICA, par **Camille Vergniol.**

Le souci constant d'observation exacte qu'apporta l'auteur à composer et à écrire ce livre se marque à chaque page et presque à chaque ligne. C'est par là surtout qu'il apparaît fortement et simplement original. Le décor et les personnages sont toujours décrits avec un tel réalisme qu'on les voit nettement à travers toutes les phases de l'action. Nous sommes en Flandre, dans une petite ville : elle nous est tout de suite familière. Nous voyons les rues, les maisons, « alignées comme à la parade, enluminées de blanc, de gris, de vert d'eau, de bleu pâle et de lilas mourant ». Et presque en même temps la vie intérieure des Néléliotes — habitants de Néfélay — nous est découverte avec une égale précision. Mais surtout l'auteur s'est appliqué à nous faire bien connaître ses deux personnages principaux. Il nous les raconte, comme il les a vus, sans choisir dans leur cœur et dans leur vie. Ils sont seulement un homme et une femme, à la fois généraux et particuliers, simples et compliqués, et l'histoire vraie de ce qu'ils éprouvent l'un pour l'autre, de ce qu'ils se disent l'un à l'autre nous est racontée avec un art très complet, très humain et très sûr.

ARTICLES DE PARIS, par **Miguel Zamacoïs,**
avec de nombreux dessins, par **Albert Guillaume.**

Deux cents pages de verve et de gaieté, où le texte encadre d'amusantes illustrations. Il y a un peu de tout en ce volume, de tout ce qui peut distraire l'esprit et les yeux : des dialogues, des chroniques, de simples légendes, parfois, sous un dessin; des vers même gambadent, çà et là, sur leurs pieds alertes et font de joyeuses pirouettes. Une spirituelle préface illustrée de J.-L. Gérôme présente au public ce livre de ses deux anciens élèves, « ce petit cinématographe parisien », dont les vues sont prises un peu partout : au bal des Quat'z'Arts, au Vernissage, à l'Exposition canine, aux Concerts d'été, aux Courses, à la Fête de Neuilly, dans tous les endroits où il y a des grotesques, c'est-à-dire, au hasard, dans tous les coins.

LETTRES A GAMBETTA

— AVRIL-JUIN 1871 —

On présente ici pour la première fois au public cinq lettres de Spuller à Gambetta, écrites au lendemain de la guerre de 1870, pendant et après la Commune : Ces lettres appartiennent à l'histoire du parti républicain et de cette politique républicaine qui a prévalu dans notre pays pendant trente années et qui dure encore.

On connaîtra pour la première fois, et au plus juste, par cette lecture la part de collaboration de Spuller dans la politique dite « gambettiste » ou « opportuniste », dite encore : « la politique des résultats » ; mais on sait que Gambetta était le premier à répudier ces expressions : il voulait qu'on l'appelât la politique républicaine, sans autre attribut.

Spuller a vécu dans l'ombre de Gambetta, comme le plus fidèle et le plus désintéressé des amis ; son rôle propre, son influence politique et morale ont toujours été peu connus de ceux-là mêmes qui furent mêlés le plus intimement à la politique républicaine. Ces pages éclaireront son rôle d'une singulière lumière. C'était le moment où Gambetta et le parti républicain avaient à choisir leur voie, à montrer à la démocratie certains principes de conduite. Tout était ténébreux et critique ; c'était vraiment le chaos, et tout dépendait de la direction que le parti républicain allait suivre. On va voir quelle fut à ce point de départ l'initiative de Spuller, loin des hommes et des choses, dans la solitude de Sombernon, écrivant à son ami du plein mouvement spontané de son esprit et de son cœur.

Spuller aimait à réunir à déjeuner ou à dîner sans cérémonie, dans son appartement de la rue Favart, quelques amis, selon la rencontre du jour. C'est à la fin d'un de ces repas familiers qu'il révéla

l'existence des cinq lettres, M. Deluns-Montaud, M. Barthou et M. Detot étaient présents ce jour-là. Spuller leur fit sa lecture, non sans une vive émotion, qu'ils partagèrent. Les lettres étaient écrites sur un papier à lettre très léger, plié en quatre; une main amie les avait recueillies, après la mort de Gambetta, dans un petit portefeuille qu'il portait constamment sur lui. Les auditeurs de Spuller déclarèrent d'un commun avis qu'elles devraient être publiées un jour. Quand? Les circonstances en décideraient. Spuller les transcrivit alors de sa main sur le grand et fort papier qu'il avait coutume d'employer pour ses articles de journaux et pour ses livres. Nous croyons le moment venu de les faire connaître au public, et il nous semble remplir ainsi un devoir envers la mémoire de Spuller et envers l'histoire.

HECTOR DEPASSE

I

Rome, 11 avril 1871.

Mon cher ami.

J'ai longtemps tardé à t'écrire, à cause de l'ignorance où nous[1] étions de ta vraie résidence. Nous n'avions pas encore quitté l'Espagne, quand nous avons lu dans une feuille de Madrid que tu venais d'arriver dans cette ville. Ce voyage nous paraissait si naturellement indiqué à qui se trouvait déjà tout porté à Burgos, que nous y avons cru. Nous avons été étonnés cependant de ne rien apprendre de plus sur ton séjour. Nous lisions les journaux espagnols avec une extrême attention, sans y rien découvrir. Nous aurions dû en conclure que ce voyage n'avait pas été réellement effectué.

Il faut te dire que nous avons mis un temps assez long pour venir de Burgos à Marseille et nous y embarquer. En deux jours, nous sommes arrivés à Barcelone, mais là nous avons dû attendre, quatre jours durant, le départ d'un bateau. Nous avons bien vivement regretté de nous être si fort pressés le long de notre route; nous n'avons fait que coucher à Sarragosse, au lieu d'y séjourner au moins un jour. Mais nous ne regrettons pas notre route par l'Aragon. C'est un pays des

1. « Nous », c'est-à-dire Spuller et son ami Lanne, dont il sera question plus loin.

plus curieux à voir pour un Français. L'Espagne tout entière est particulièrement intéressante à voir, en ce moment surtout: on était en pleine fièvre politique. Nous avons pu en constater les symptômes grâce à un incognito qui malheureusement ne peut plus guère te couvrir. Nous aurions été dans ta compagnie que peut-être fussions-nous allés à Valence par mer, afin de voir un autre côté de l'Espagne. Barcelone nous a retenus, mais ce n'est guère une ville espagnole. C'est une sorte de Marseille. On y est bien plus libre, plus éclairé, et partant plus avancé; ce pays de la Catalogne a un avenir immense, avec le fédéralisme, tel qu'on l'entend là-bas.

A Marseille, nous avons trouvé des nouvelles de Paris qui nous ont jetés dans la plus grande perplexité : c'était la dépêche de M. Thiers, datée de Versailles, pour déclarer la forfaiture de quiconque obéirait aux ordres du gouvernement de Paris. Rien de plus. La plus grande incertitude, la plus grande confusion; avec cela, des bruits absurdes, des rumeurs aussitôt démenties qu'avancées. Nous étions fort hésitants, nous ne savions pas si nous ne voulions pas retourner à Paris. Mais, comme nous eussions dû nous y retrouver sans toi, et que d'ailleurs nous ignorions exactement où tu te trouvais pour te donner connaissance de notre retour, nous avons suivi notre première idée qui était de venir en Italie, mais non sans regrets et trouble d'esprit.

Aujourd'hui, après trois semaines d'absence, nous nous sentons dans les mêmes dispositions d'esprit. Nous ne savons vraiment pas si notre devoir ne serait point de nous trouver à Paris, et, d'un autre côté, nous ne voudrions pas y être sans toi, et c'est pourquoi, voyant que les événements ne prennent point tournure, nous avons voulu sortir de l'incertitude où nous étions, en écrivant au docteur Négrier, de Bordeaux, pour avoir ton adresse. Mon frère, à la vérité, m'avait bien fait savoir qu'il t'avait vu à Saint-Sébastien, où tu es revenu probablement fort peu de jours après que nous avons quitté Burgos, mais nous ne savions pas si les événements ne t'avaient point décidé à rentrer en France.

Donc, je crois le moment venu, sinon de prendre un parti, au moins de nous concerter et de nous réaccorder. Il y a,

suivant moi, beaucoup à dire sur ce qui se passe. Nous n'avons ici que des dépêches télégraphiques pour tous renseignements. Obscurs, contradictoires, ces documents ne nous permettent pas d'avoir une idée bien nette et, par conséquent, bien juste des événements. C'est là surtout ce qui nous pèse, c'est de ne rien savoir d'une façon précise.

Considéré en lui-même, ce mouvement — fait au nom de la revendication des franchises et libertés communales, en réalité fait au nom de la suprématie des villes menacées par les campagnes — offre ce caractère particulier qu'il dure, ou du moins qu'il a duré avec la coopération active d'une immense portion de la garde nationale et l'abstention systématique et presque sympathique de l'autre.

C'est là un fait des plus graves, qui ne s'est pas encore vu, et qui assure à l'idée mère du mouvement un certain avenir.

Quant à la révolution même, quant aux hommes qui composent le personnel, quant aux mesures prises, — à part les pures mesures de guerre, — je crois que tout cela est loin de répondre à la juste attente du pays républicain, et que, tout au contraire, il y a dans ces manquements, dans ces insuffisances, de quoi perdre peut-être le mouvement qui, parti de Paris et soutenu par Paris avec une évidente résolution de le faire aboutir, n'a pu réussir encore dans aucune autre ville.

Pour toutes ces raisons, je m'applaudis extrêmement de n'avoir pas été appelé à prendre part — tu sais à quel titre — aux événements de cette période. Notre position, notre situation, restent entières, et, mieux que cela, grandissent, si je ne me trompe, à raison même de l'insuffisance désormais constatée de ceux que le cours des choses a mis aux premiers rangs. D'autres n'eussent peut-être pas mieux fait que ceux-ci, mais là n'est pas la question. La question est tout entière dans ce fait : est-il vrai, oui ou non, que le tempérament général du pays, je dirai mieux de l'ensemble du parti républicain, s'accommode mal de cette manière nouvelle d'entendre et de gérer les affaires de la Révolution ? Tout est là.

Pour toutes ces raisons, tout en étant très satisfait d'avoir été momentanément, et par la simple succession des faits et l'enchaînement des circonstances, éloigné du théâtre de l'action, je pense qu'il ne conviendrait pas de ne point suivre la

chose de près, et même du plus près possible, sans toutefois s'y mêler. Tel est du moins notre avis aujourd'hui. Il faut laisser tout s'achever, mais il ne faudrait pas que tout s'achevât de telle manière que nous eussions trop de difficultés à prendre un parti, et c'est ce qui arriverait si nous n'avions pas connu les choses d'assez près par une observation antérieure, suffisamment prolongée pour éviter toutes chances d'erreur.

C'est là-dessus, mon cher ami, que je voudrais connaître ton avis. Tu te doutes bien qu'au milieu des réflexions sans nombre que chaque jour, chaque événement, chaque dépêche nous suggèrent, nous ne cessons pas de nous demander ce qu'il en faut prendre, ce qu'il en faut laisser, quel jugement il convient d'en porter et comment il importe à nos intérêts[1] de s'en arranger. De ton côté, tu dois avoir fait les mêmes réflexions, et c'est ce qui me fait dire que le moment est venu de nous réaccorder, et cela dans le plus bref délai.

Nous touchons d'ailleurs à l'époque que nous nous étions fixée pour rentrer à Paris. Ce délai, primitivement assigné à un moment où personne n'attendait des événements aussi considérables, ne nous impose pas une loi à laquelle nous ne puissions nous soustraire. Très évidemment, tu peux considérer comme plus sage, plus utile et plus pratique de demeurer en dehors de tout jusqu'à la fin de la crise et, pour mon compte, j'incline vers cette opinion. Mais, de ce que tu ne serais pas décidé à rentrer encore à Paris, il ne faudrait pas conclure, je crois, que tu ne penses pas le moment venu de nous revoir et de nous retrouver ensemble. Je ferai personnellement à cet égard ce que tu désireras, et je crois pouvoir dire que Lanne se conformera également à tes instructions.

Voici donc ce que nous désirons de toi.

Nous demandons que tu nous écrives un peu sur toutes les choses dont je viens de t'entretenir, afin de savoir où nous en sommes; tu nous feras connaître tes intentions, tes opinions, tes résolutions. Quoi qu'il arrive, il est désormais certain que cette crise ne peut se prolonger outre mesure.

1. Par cette expression, qui se retrouvera dans les lettres suivantes, Spuller, s'exprimant au nom d'un parti et d'une idée alors abattus, entend désigner les intérêts de la République.

Comment finira-t-elle? Nul ne pourrait le dire. Pour moi, je crois que le mouvement communaliste sera défait, mais je pense également qu'il aura eu une telle importance que tout l'avenir de la politique républicaine s'en ressentira, peut-être heureusement, peut-être malencontreusement, suivant que l'on aura ou que l'on n'aura pas su tirer parti des éléments qui vont se dégager de la situation.

La République, il faut bien le dire, court les plus grands périls. Peut-être est-elle frappée à mort à l'heure qu'il est, et devrons-nous user toute notre vie à préparer une génération nouvelle, capable de la fonder, après avoir espéré un instant de la fonder nous-mêmes. Il y a là un grand sujet de tristesse, mais c'est peut-être la réalité.

Tu dois bien penser que notre voyage s'est ressenti de ces impressions douloureuses.

Notre ami Lanne est une âme violente et passionnée qui par tempérament aime à se raidir contre les obstacles du sort et les injures de la destinée. Avec de telles dispositions, on a de l'humeur contre toutes choses, contre les bonnes et les mauvaises, les belles et les laides...

Pour moi, j'ai revu Rome avec une émotion, avec un plaisir bien vifs. J'y avais été si heureux, il y a quinze ans, que je m'y retrouve encore heureux du bonheur d'autrefois. Moi, je suis de ceux qui ont, comme l'on dit quelquefois, la faculté de « se monter le coup ». Ma foi! j'en use, et je m'en trouve bien. Cela ne m'empêche pas d'avoir aussi mes heures de rêverie voisine de l'abattement. Je vais loin, bien loin dans mes songeries, et, quand je me réveille, je ne suis pas toujours fort gai. Quel est donc le Français qui peut l'être à l'heure présente?

Au fond, tous les peuples — les Espagnols moins que les autres peut-être — sont heureux, à ce qu'il semble, des effroyables malheurs qui ont fondu sur la France. Les gens d'ici sont tout fiers et tout rayonnants d'être enfin arrivés à leur but : ils sont citoyens de la ville capitale de l'Italie. Et ce sont force démonstrations, force tendresses, autour du prince Humbert de Piémont et de sa jeune femme. C'est à merveille! Cependant, l'autre jour, on a enterré un patriote romain, assesseur de Mazzini en 1849 sous la République,

Mathia Montecchi, et tout Rome était à son convoi, avec drapeaux, bannières, et la gravité romaine : c'était fort beau. Nous autres, Parisiens, qui savons bien faire les enterrements, nous avons dû déclarer que nous ne savions pas faire mieux ni peut-être même aussi bien. A propos de Mazzini, j'ai acheté son journal. Je compte l'emporter en France et en tirer parti au point de vue de la politique extérieure. Mazzini vient de développer la sienne.

Adieu, très cher ami ; de près comme de loin, tu le sais, tu m'es toujours aussi cher, aussi présent, aussi intime.

II

Sombernon (Côte-d'Or), 9 mai 1871.

Mon cher ami,

J'ai reçu ta bonne lettre à Marseille, à mon débarquement d'Italie. Je n'y ai pas fait réponse moi-même, car je n'aurais eu qu'à me féliciter avec toi de l'heureux et naturel accord qui existe entre nous au sujet de ta manière de voir, de comprendre et de juger les événements. Cette parfaite concordance de vues ne m'a point surpris, moi qui suis habitué, depuis bientôt dix ans, à me sentir toujours de moitié dans tes pensées et dans tes résolutions. J'ai donc pensé qu'il valait mieux laisser à notre ami Lanne le soin de te tenir au courant des diverses réflexions que l'état présent des choses de France a fait naître en nous... Toujours est-il qu'aujourd'hui j'éprouve un besoin de recevoir de tes nouvelles égal à celui que j'avais après ma lettre de Rome, alors que j'ignorais complètement ce que tu pouvais penser de la crise terrible qui étreint notre malheureux pays, menace la République et ajourne, peut-être pour un temps indéfini, la fondation de ce gouvernement démocratique et libéral auquel nous avons donné nos efforts et notre vie.

Depuis quinze jours ,en effet, les événements ont pris une assez singulière tournure. Rien n'avance ni ne paraît avancer au point de vue des opérations militaires entre Paris et Versailles. Ici, les nouvelles sont nulles ou presque nulles. Nous

n'avons pour tous renseignements que ces incroyables dépêches de M. Thiers, où il semble prendre à tâche d'attiser les fureurs de la guerre civile, au lieu de chercher à les éteindre, d'outrager l'humanité, de séparer à jamais la France en deux partis appelés à s'entre-dévorer et détruire. Étonnant aveuglement des hommes! Cette œuvre impie, que M. Thiers semble mener à sa fin avec une sorte d'ironique gaieté aussi odieuse que la légèreté de cœur de M. Émile Ollivier, n'indigne personne. On trouve cela parfait, admirable; on vante ce bon sens sûr de lui-même, cette sagesse merveilleuse, fruit de l'expérience et de la raison pratique. C'est à ne pas croire à tant de délire dans les prétendus sages! On voudrait se persuader qu'il ne s'agit pas ici de l'avenir même de la patrie que ces malheureux et entêtés vieillards, avec leurs rancunes, leurs haines impitoyables, jouent avec tant d'odieuse désinvolture. Mais non, c'est bien la France, républicaine malgré eux et sans eux, qu'ils détestent et qu'ils poursuivent. Ils restent vainqueurs dans cette lutte abominable! Et ayant montré dans la lutte tant de violence et de fureur, ils n'en seront que mieux disposés à profiter de leur victoire et à traiter les républicains sans merci ni pitié.

Je ne crois pas qu'on ait jamais rien vu de semblable dans la politique à la circulaire du garde des sceaux Dufaure : poursuivez, poursuivez sans relâche tous ceux qui oseront parler de conciliation! A la bonne heure! voilà qui est parler, de manière à ne pas laisser de doutes. Tant d'ardeur dans la lutte, tant de mépris des sentiments les plus chers à l'humanité, annoncent que cette collision est jugée par les hommes de Versailles comme une collision définitive, d'où ils espèrent sortir triomphants en fin de compte, et après laquelle il ne leur restera plus qu'à jouir en paix de leur triomphe. Tout paraît conspirer pour assurer entre leurs mains la victoire, le nombre croissant de leurs soldats, la diminution inévitable et progressive des forces de leurs adversaires, les fautes commises et qui ne sont rien en comparaison de celles que les hommes incapables de la Commune s'apprêtent à commettre encore, la lassitude générale, l'ignorance où l'on est des véritables causes du mouvement parisien, le temps qui s'écoule, et par-dessus tout cette passion de l'ordre, qui devient bien-

tôt prédominante dans les nations éprouvées par le malheur. Il n'y a donc pas de doute à conserver sur l'issue finale du conflit : Versailles triomphera; mais à quel prix? et qui voudrait d'une telle victoire?

Cependant si la fureur des hommes de Versailles montre qu'ils n'ont aucune inquiétude au sujet de la fin de cette triste guerre, la haine qu'ils témoignent aux hommes de conciliation montre aussi que la conciliation est ce qu'ils redoutent le plus. Dans la lettre de Lanne[1], il y avait une série de considérations fort justes sur l'importance de jour en jour plus considérable de ce groupe qui avait pris à Paris l'initiative de la conciliation et qui, sous le nom de Ligue de l'Union républicaine, se proposait d'étendre et de ramifier son action en province, pour rattacher les intérêts politiques des grandes villes à la cause même de Paris. Dans cette Ligue, il y avait des éléments sérieux — non pas au point de vue des hommes; mais ici la question des personnes importait assez peu — de résistance aux fureurs de Versailles, et un point d'appui de jour en jour plus solide pour établir la République, reconstituer le parti démocratique et balancer les forces monarchiques. Cette Ligue avait recruté et recruterait encore de nombreux adhérents en province. Les élections municipales, qui viennent d'avoir lieu, et qui, sans être tout à fait aussi satisfaisantes qu'on pouvait le désirer, ont maintenu le parti républicain dans les conseils de toutes les grandes villes, étaient une force nouvelle pour la Ligue. Enfin, une idée excellente s'était fait jour, c'était celle de réunir une sorte de congrès de délégués des municipalités républicaines pour délibérer sur la nécessité d'un appel suprême à la conciliation entre Paris et Versailles, et pour déclarer solennellement la forme républicaine comme la seule forme de gouvernement capable d'assurer l'ordre et la liberté. Personnellement, tant à Lyon qu'à Marseille, dans les divers entretiens politiques que j'avais eus à mon passage dans ces deux villes, j'avais vivement insisté pour la rédaction d'adresses en ce sens, et surtout pour la réunion de ce congrès de la conciliation et de la pacification républicaines. Ni vainqueurs, ni vaincus, disais-je; il ne faut

1. Lanne avait été chef du cabinet de M. Magnin, ministre de l'Agriculture et du Commerce, au 4 septembre.

rien de tel après cette horrible guerre, car des vainqueurs, quels qu'ils fussent, seraient un obstacle à cet apaisement des passions après lequel la France soupire, et qui lui paraît un si grand bien, au milieu de toutes les douleurs qu'elle endure, qu'elle se jettera tout entière dans le parti de ceux qui sauront le lui assurer. Que ce soit la République qui donne à la France la paix civile, et la République est sauvée, fondée, bénie à jamais.

J'allais donc ainsi, cherchant les moyens de susciter ce grand parti de la conciliation, sur les bases du maintien de la République et de la reconnaissance des droits municipaux dans ce qu'ils ont de légitime. Et tous nos amis de Marseille et de Lyon applaudissaient à nos efforts, disant que, dans cette campagne nouvelle, tu serais appelé peut-être à rendre à la France et à la République des services au moins aussi grands que ceux que tu leur as rendus pendant la guerre, en sauvant leur honneur, à force d'énergie intelligente et de généreux courage.

Et, en effet, je voyais partout, à Dijon comme dans le Midi, que tu étais considéré comme l'homme d'une situation qui ne devait pas tarder à se dégager de cette terrible crise, dont la violence même exclut la longue durée. Sous ce rapport, mon ami, je ne puis assez te dire combien tes efforts ont été appréciés et quelle reconnaissance te garde notre parti. Il se peut que, pour quelque temps encore, l'on voie se déchaîner autour de toi bien des passions qu'un mot, qu'un signe de reconnaissance de nos amis suffiraient à calmer, et que ce mot, ce signe se fassent attendre. Qu'importe? J'ai bien vu, bien examiné. Ta situation est plus grande, plus forte que jamais. Ta retraite de l'Assemblée est appréciée à son vrai point de vue et comme nous pouvons le désirer. Ton inaction actuelle s'explique d'elle-même et n'est pas mal interprétée, quoi que puisse t'en écrire Lanne. On te garde pour l'avenir. Mais il faut, pour que tu serves encore notre cause, que cette cause ait un lendemain, qu'elle ne sombre pas tout entière dans le naufrage de Paris, et c'est ici que je voudrais appeler ton attention sur des réflexions qui m'obsèdent depuis quelques jours.

Il est hors de doute que, si intacte que soit encore à l'heure

présente et même si grandissante que soit la situation que tu occupes dans le parti républicain, les circonstances sont tellement graves, et d'une importance telle pour l'avenir de ce parti en France, qu'il y a pour toi une responsabilité redoutable à laisser les événements se précipiter, sans que l'on y sente ton action ou tout au moins ta pensée sans cesse présente. Dans les commencements de cette Ligue de l'Union républicaine, alors que, par l'obscurité même des hommes qui en ont pris l'initiative, et par ce qu'il y avait d'incomplet et de mal coordonné dans leur programme et dans leur action, il était permis de concevoir des doutes sur le chemin que la Ligue faisait dans l'opinion, il pouvait y avoir tout à la fois intérêt et avantage à la laisser naître et se développer seule. Mais la violence des hommes de Versailles n'a pas tardé à donner à cette ligue un caractère si marqué d'avantages pour le parti républicain que, pour mon compte, je n'ai pas cru devoir hésiter plus longtemps, dans mes conversations avec les hommes publics, à lui apporter toute mon adhésion et à pousser même à son entier et complet développement.

J'ose croire qu'à raison de mon rôle antérieur à côté de toi, et sans toutefois qu'en aucune occasion je me sois porté fort pour toi comme peut-être tu m'aurais laissé le droit de le faire, mon adhésion a été très remarquée. Je vais même jusqu'à penser que, si ce congrès de la conciliation, dont on avait parlé, avait pu se tenir, et que nous nous fussions associés de près ou de loin à la pensée qui en eût inspiré la réunion, aux délibérations qui auraient marqué le cours de son existence, à la déclaration solennelle des droits de la France républicaine qui aurait fait de cette assemblée de circonstance un véritable *convent* démocratique, il était difficile de trouver une meilleure occasion de rentrer dans la vie publique et de rendre à notre parti les services qu'il a le droit d'attendre de ta jeune autorité si justement respectée.

Il me semble que les hommes de Versailles ont compris tout ce qui pouvait sortir d'une pareille réunion : je viens de lire dans le *Journal officiel* une note qui interdit la réunion du congrès qui devait, à ce qu'il paraît, se tenir à Bordeaux. Pourquoi Bordeaux ? Le choix de cette ville m'a frappé. Voulait-on se rapprocher de toi ? Je l'ignore : mais sois sûr que

ton esprit eût été au milieu de cette assemblée, quel que fût le lieu où elle se serait réunie, car il n'est pas possible aujourd'hui à des Français qui s'assemblent pour proclamer sincèrement le gouvernement républicain, en l'asseyant sur la satisfaction des intérêts légitimes de la démocratie, de se trouver, de se reconnaître, de se grouper, sans qu'aussitôt tu ne leur apparaisses comme leur chef, leur conseiller et leur porte-parole devant le pays.

Cette occasion va donc nous manquer, et je la regrette, car, avec les caractères que je viens d'essayer de te marquer, ce congrès de la conciliation eût pu aboutir à de grandes et décisives déterminations qui auraient pesé d'un poids singulier dans la balance où se mesurent les destinées de la Commune et de l'Assemblée de Versailles. Quelle autre occasion se représentera? Nul ne peut le dire. Combien de temps faudra-t-il attendre cette journée fatale qui terminera le fatal conflit qui nous désole et où la République peut périr? Nul encore ne sait rien à cet égard. On parle d'élections complémentaires pour l'Assemblée. Quoi que tu fasses et malgré ta répugnance légitime à rentrer dans cette Assemblée qui, après avoir commencé par la paix honteuse du 1er mars, aura continué par l'abominable bombardement de Paris et la répression terrible d'une légitime revendication des droits populaires, il te sera bien difficile de soustraire ton nom aux luttes électorales ; bien des villes voudront te porter, et comment pourrais-tu leur refuser ton nom, quand plus que jamais ce nom signifie République sincère et durable?

Est-ce à ce moment que tu jugeras à propos de publier ce programme dont tu me parles et auquel je pense sans cesse? Quelle voie emploieras-tu pour faire parvenir ta parole à la France? Ce sont là tout autant de questions que je me pose et dont je voudrais bien avoir la réponse. Je te rappellerai à ce propos que nous avons souvent causé autrefois de tournées dans les principales villes. Plus que jamais ces tournées me semblent nécessaires. Jusqu'à ce que la République soit enfin proclamée et assise, ton rôle m'apparaît comme celui d'un O'Connel républicain. De ville en ville nous irons, semant la parole républicaine dans les banquets, dans les meetings improvisés : il le faut à tout prix. La convocation d'une

Assemblée constituante nous fournira une occasion toute naturelle de recommencer avec un autre caractère ces voyages à travers la France qui ont déjà fait tant de bien à notre cause. Peut-être jugeras-tu bon d'en faire un premier essai à l'occasion des élections complémentaires, si décidément, comme je le crains, tu ne peux te soustraire à cette réélection.

Pour toutes ces raisons, mon ami, le moment ne me semble pas éloigné où nous devons nous retrouver ensemble. Je suis prêt à partir, dès que tu me feras signe. Je vais demeurer à Sombernon jusque-là. J'y vis assez tristement au milieu d'une population très éprouvée par la guerre, encore plus éprouvée par les ravages d'une épidémie qui a mis en deuil presque toutes les familles. Je reçois peu de journaux ; je ne lis guère; je végète plus que je ne vis, et l'oisiveté ne tardera pas à me peser.

J'ai été content d'apprendre que ta santé était assez bien remise pour t'avoir laissé entreprendre un court voyage à Madrid. Notre ami Castelar a dû être bien heureux de te recevoir. Si par hasard cette lettre allait te rejoindre auprès de lui, exprime-lui bien toutes mes sympathies et tous les vœux que je forme pour le succès de sa cause et la prospérité de son pays si peu connu et si digne de l'être.

Adieu, j'ai mille et mille choses à te dire de la part de tous tes amis. Je ne ferai mention ici que de M. Hénon, ce digne citoyen, le seul survivant de ces cinq que nous avons tant aimés, et qui, après avoir jeté un si grand éclat dans l'histoire de notre parti, devaient tous finir les uns après les autres, d'une façon si lamentable pour leur honneur.

Je t'embrasse, mon cher ami, de tout mon cœur.

III

Sombernon (Côte-d'Or) 5 juin 1871.

Mon cher ami,

Vale et scribe : ainsi se terminait ta dernière lettre, qui m'a causé tant de joie à recevoir, puisqu'elle me prouvait une fois de plus notre persistant accord. J'aurais bien dû tenir

compte de cette double invitation. J'ai mis du temps à t'écrire, et je ne me suis guère bien porté depuis trois semaines. Ce n'est pas que j'aie été bien malade, mais il faut que tu saches que le fléau de la variole sévit ici avec une rare violence. En moins de quatre mois, plus de soixante personnes, presque toutes à la fleur de l'âge, et dans tout l'épanouissement de leur force et de leur santé, ont été emportées, sans qu'il ait été possible de conjurer le terrible mal. Jusqu'à présent, ma famille y avait échappé, mais la semaine dernière, nous avons eu la douleur de perdre une de nos jeunes cousines à laquelle j'étais personnellement fort attaché depuis mon enfance. Cette pauvre femme nous a été enlevée malgré tous les soins que nous lui avons prodigués. Cette catastrophe privée a coïncidé avec les désolantes nouvelles qui nous arrivaient de Paris, et notre deuil s'est trouvé accru de toutes les douleurs que nous a fait éprouver l'épouvantable tragédie qui vient de se dénouer là-bas. J'ai été si tourmenté, si triste, si profondément atteint dans mes sentiments intimes aussi bien que dans mes idées les plus chères, que ma santé en a subi une véritable épreuve. Pendant quatre ou cinq jours, on a beaucoup douté autour de moi si je ne paierais pas à mon tour le tribut à la maladie. Ce n'a été heureusement qu'une fausse alerte. Aujourd'hui, je suis remis, mais ma douleur morale est toujours vive, et à de certains moments, quand je remonte à sa cause réelle, qui est l'extrême danger où les derniers événements viennent de jeter la République et la France, je crains que ma douleur ne soit inconsolable.

Aussi bien ne me reste-t-il d'autre apaisement que de t'écrire[1]... Qu'aurais-je pu te dire qui eût eu pour effet de détourner un instant ton attention de cet horrible spectacle d'une lutte à mort entre Français, de Paris fumant et en ruines, de la Révolution française peut-être à jamais déshonorée, si cette noble cause, planant au-dessus de nos plus ardentes et plus misérables querelles, pouvait être souillée par des excès dont nul aujourd'hui ne pourrait assigner la véritable origine? Non, dans ces heures funèbres, il n'y a

1. Spuller s'excuse d'avoir laissé passer plusieurs semaines sans répondre à la dernière lettre de Gambetta ; mais, dit-il, « il fallait laisser la parole aux événements ».

nulle parole à faire entendre. Tout entiers absorbés par les plus tristes et les plus amères réflexions, nous n'avions aussi bien l'un que l'autre qu'à laisser gronder loin de nous cet orage immense, cette effroyable tempête qui s'attaquaient à l'édifice même de tout le progrès humain et menaçaient de le renverser : telle est du moins ma manière de voir, non pas que nous dussions pour autant regarder en philosophes désintéressés, mais uniquement parce que, dans cette mêlée furieuse, il ne pouvait pas y avoir de place pour nous ni de rôle à prendre dans une partie insensée d'où la raison et la pitié étaient bannies de part et d'autre, et où tout était laissé aux hasards de la force et de la brutalité.

Quelles heures as-tu dû passer, mon cher et noble ami ! Comme j'aurais voulu être auprès de toi, non pour te parler encore une fois, mais au moins pour pleurer avec toi et nous rattacher ensemble à quelque espérance dans l'avenir. C'est un grand chagrin pour moi que de te sentir seul, et je compte bien que cette solitude ne tardera pas à finir : elle pourrait devenir funeste, à la longue, maintenant que tout est accompli, et que l'heure est venue de ramasser toutes ses forces morales pour se remettre en route.

Cependant, il n'y a, quant à présent, encore nulle urgence. Très évidemment, par tout ce qui se passe, d'après ce que je lis dans les rares journaux qui parviennent ici, la victoire remportée sur Paris n'est pas complète aux yeux de ceux qui l'ont remportée au prix de tant de sang et de ruines. Il leur faut quelque chose de plus que l'anéantissement de ce Paris si odieux à tous les réacteurs, et que les misérables intelligences des hommes de la Commune ont rendu tout à la fois si complet et si lamentable. Que leur faut-il donc? L'anéantissement complet du parti républicain dans la ruine et la perte de ceux qui, comme toi, mon cher ami, ont réussi, pour la première fois depuis quatre-vingts ans, à montrer à la France la République comme le symbole véritable de l'ordre par la pacification des esprits. Aussi ne suis-je nullement étonné de voir tous les pièges tendus, toutes les embûches dressées pour arriver à te confondre toi et les tiens dans cette ruine immense de Paris désarmé et découronné. Nulle manœuvre ne me surprend ; nulle fausse nouvelle, nulle ca-

lomnie ne me trouve déconcerté; je m'attends à tout. Pièges à l'Assemblée, embûches dans la presse; attaques violentes ou perfides, défenses hypocrites, lâches abandons, silence plus lâche encore, rien ne m'émerveille; il faudrait ne pas connaître les hommes, pour être confondu de tant de ressources qu'ils possèdent dans l'art de perdre leurs ennemis, le seul art qu'ils aient cultivé depuis l'origine du monde avec la subtilité la plus raffinée et la patience la plus infatigable.

Aussi, mon ami, que de fois me suis-je applaudi de la résolution que tu as prise de demeurer à l'écart! Que de fois je me suis réjoui de te savoir à l'abri de tant de passions violentes, de tant de haines d'autant plus furieuses qu'elles n'ont point de prise et qu'elles sont destinées à s'éteindre dans l'impuissance! J'ai toujours pensé que ton parti pris d'abstention momentanée était le bon parti; je le pense encore. J'ai essayé de faire partager cette conviction à notre ami L..., sans y avoir trop bien réussi. Sa nature inquiète, ardente, ce besoin d'activité incessante qui est pour lui comme une fièvre morale, l'ont peut-être engagé à te marquer mes dissentiments avec lui sur ce point. J'ai confiance pleine et entière dans ce que tu lui auras répondu pour le calmer et le ramener à une vue plus nette de la réalité des choses. J'ai reçu de lui une lettre où il m'annonce qu'il croit le moment venu d'aller voir par lui-même où en sont les événements et les hommes. Je ne l'ai pas détourné de ce dessein, mais je lui ai dit en même temps que je croyais bon pour toi de demeurer quelques semaines encore dans la même attitude de réserve qui te donne aux regards du pays une situation si particulière, et te ménage dans l'avenir un rôle si grand que parfois il va jusqu'à m'effrayer.

Cette réserve cependant commence, elle aussi, à être mal interprétée : non par les républicains, grâce à Dieu, mais par ces écrivains sans nom qui, dans ces temps de tristesse et de malheur, ne cherchent qu'à semer partout la haine et la fureur. Je lisais hier un article de cet excellent M. Sarcey, qui se plaint de tant d'esprit et de sagesse politique. Hélas! qu'avons-nous donc fait à tous ces misérables esclaves de la peur? Moi-même, qui ne puis rien et qui ne suis rien, je n'échappe pas à leur souvenir. Un jour ils annoncent que,

probablement par ton ordre et sous ton inspiration, je suis parti pour Langres dans le but d'y soulever la populace — la populace de Langres ! — d'y proclamer la Commune et d'enlever les canons et les munitions de la place ! Et tout cela dit avec un sérieux, un aplomb tel que le gouvernement croit devoir ordonner une enquête secrète sur la réalité de cette expédition plus fabuleuse que celle des Argonautes. Hier encore, dans le *Soir*, on disait que, désespérant sans doute de rien faire d'utile, j'avais pris le parti de repasser la frontière pour aller rejoindre mon cher ami Gambetta. Que signifient de telles indignités aussi mensongères que plates et stupides ? Rien, absolument rien, mon cher ami — car enfin tu es mon ami, et je le confesserais partout où besoin serait, — sinon que la plus grande réserve nous est imposée, qu'il faut veiller sur nous, sur nos discours et nos écrits. Aussi bien me suis-je abstenu de toute correspondance même avec toi depuis vingt jours et plus. A quoi bon tenir en éveil toutes ces passions mauvaises et donner prise à tant de bassesse ?

Est-il besoin d'ajouter que cette attitude expectante et réservée ne peut et ne doit être que transitoire ? Plus que jamais nous devrons travailler, car plus que jamais nous avons de grands devoirs à remplir. C'est même là, s'il faut te le dire, la pensée suprême qui me reste de toutes les réflexions si longues, si douloureuses par lesquelles mon esprit vient de passer à la suite des événements de Paris. La situation effroyable qui se dégage de tant de ruines à jamais maudites va être pour le parti républicain la plus redoutable mais aussi la plus décisive des épreuves. Si ce parti sait subir cette épreuve avec intelligence et courage, s'il profite de cette « grande et terrible leçon », non seulement le parti est sauvé, mais la République est fondée, et la France entre dans une vie nouvelle pour s'y refaire, s'y retremper et reprendre la place qui lui appartient à la tête des peuples. Mais que d'efforts, que de patience, que d'énergie calme et de modération forte il nous faut à tous pour ne pas rouler au fond de l'abîme que la chute de Paris vient d'entrouvrir sous nos pas !

Quoi que puissent dirent les fanatiques de l'Assemblée, quoi que puissent écrire les sycophantes de la presse, jamais ils n'arriveront à pervertir la conscience publique à ce point

qu'elle nous confonde, dans des terreurs momentanées, avec les hommes que, pour son malheur et pour le nôtre, Paris, en des jours de fièvre et de désespoir, a laissés se mettre à sa tête et compromettre la cause de la Révolution française. Tous ceux qui nous connaissent savent que ce n'est pas de cette sorte que nous comprenons, je ne dirai pas le présent, mais le passé et l'avenir des idées dont nous sommes les serviteurs. Il n'y a personne en France, surtout dans le parti républicain, qui ignore que, parmi ceux qui viennent de succomber, nous comptions plus d'ennemis que de coreligionnaires. Partout où nous nous sommes rencontrés avec eux, ils ont toujours trouvé en nous des adversaires de leurs fatales erreurs, des obstacles immuables à leurs desseins et à leurs projets : nous n'avions pour eux ni haine ni colère, mais une invincible répulsion, tempérée par la pitié que nous a toujours inspirée et que nous inspirera toujours tant d'aveuglement et d'ignorance au service de principes qu'ils ne comprenaient point et qu'ils auraient perdus avec eux, si les principes pouvaient se perdre par la faute ou l'erreur des hommes.

Ces hommes-là viennent de disparaître dans un immense désastre. Mais bien insensé serait celui qui, les voyant tombés, croirait qu'ils ont emporté dans leur chute une chose qui ne leur appartenait pas plus qu'elle ne nous appartient à nous-même, je veux dire la France républicaine, la France de la jeunesse et de l'avenir, la démocratie européenne, cette démocratie qui ne vit que de liberté, de paix et de travail. Si l'on croit en finir ou même en avoir déjà fini avec tout cela, pas d'erreur plus grande ; nos malheurs ne sont pas épuisés, et il ne reste à notre malheureuse race déjà si fatiguée qu'à se préparer à de nouvelles douleurs.

Mais non : nul homme raisonnable, nul patriote sensé, nul ami véritable de la France, cette grande et noble nation si douloureusement éprouvée, ne croit et ne voudra croire que c'en est fait de nous. Bien plus, s'il est une idée qui subsiste et qui survit au sein même des ruines de ce glorieux Paris qui a tant fait pour la Révolution et qui est désormais condamné à l'impuissance, c'est que la République seule peut nous donner la paix, le travail, et l'ordre. A l'heure qu'il est, tout semble conspirer en faveur de restaurations monar-

chiques dès longtemps préparées ; on dirait que nous sommes arrivés au dénouement prévu et préparé d'une sombre et grandiose tragédie qui doit finir par l'apothéose de la royauté sur les décombres de Paris fumant, de ce Paris qui l'a tant de fois chassée, sur les débris et les restes informes de toutes les notions et de toutes les idées que la France, dans son exaltation révolutionnaire, a répandues partout dans le monde. Tout cela semble arrangé, combiné de main d'ouvrier ; tout se passe à merveille et tout est à souhait pour la glorification des princes et la confusion des peuples.

Eh bien ! non. Tout s'effondrera au dernier moment, et la pièce ne finira pas comme l'espèrent les faiseurs de tragédies. Il y a ici une loi terrible qui apparaît manifestement : c'est cette loi qui veut que rien ne se fonde parmi les hommes que dans le sang et sur des ruines, rien de ce qui touche aux vieilles sociétés et prépare l'avènement des nouvelles. C'est une révolution qui vient de s'accomplir. L'histoire montre qu'à chaque révolution les sociétés, rentrant dans le repos, rejettent invariablement les institutions et les débris d'institutions qui les incommodaient. Cette fois, c'est la royauté qui sera vomie ; pour moi, je n'en puis pas douter : j'en atteste le sang qui vient de couler et les ruines que des insensés ont faites dans l'aveuglement de leurs colères et la rage de leur désespoir.

Tu le vois, mon cher ami, je ne désespére pas de l'avenir, mais je suis bien effrayé de la tâche qui nous incombe, car c'est sur toi principalement que retombe la lourde mission de réunir les forces éparses du parti républicain aujourd'hui si profondément atteint, de discipliner les esprits, de relever les espérances, d'apaiser les ressentiments, de consoler les douleurs, de calmer les impatiences, et surtout de réconcilier ces deux Frances qui luttent l'une contre l'autre avec tant de passion inconsciente et furieuse. Pourquoi tout ce labeur effrayant s'impose-t-il à toi ? Parce que toi seul, ami, sais espérer quand tous se désolent, parce que tu as déjà montré, seul entre tous les républicains et entre tous les Français, que l'indomptable énergie du caractère ne peut s'allier qu'à l'indéfectible amour de la justice et de la patrie. Et moi, cher ami, je serai avec toi, à tes côtés, pour t'aider, te soutenir,

pour me réjouir avec toi quand tu auras de bons jours dans cette vie d'épreuves et de sacrifices, et pour te consoler si parfois la douleur t'accable, en servant avec abnégation et désintéressement une cause qui n'a que des misères en réserve pour ceux qui l'ont embrassée.

Adieu, mon ami; écris-moi à ton tour. Tu sais que je demeurerai ici aussi longtemps que tu ne me diras pas d'aller te rejoindre. Je pense que ce moment ne peut tarder, car il va y avoir bientôt des élections, et je persiste à croire que tu ne pourras t'y soustraire. Je désire que tu n'entreprennes rien sans nous être concertés au préalable; tu excuseras mon désir. En attendant, écris-moi : une lettre de toi, c'est aujourd'hui mon seul bien, mon unique consolation.

Je t'embrasse mille fois.

IV

Sombernon (Côte-d'Or), 11 juin 1871.

Mon cher ami,

Je t'ai adressé lundi dernier, 5 juin, sous le couvert de notre cher docteur, une longue lettre à laquelle j'attends encore une réponse. Mon impatience est vive et, tous les matins, j'interroge le facteur avec anxiété.

...Je ne saurais pas tarder d'un seul jour à t'envoyer mon opinion sur ce qui vient de se passer à Versailles et sur les conséquences que j'en tire pour notre conduite à venir.

J'ai lu et relu le discours de M. Thiers. Je manquerais à la vérité si je disais que ce discours a dissipé tous mes doutes et apaisé toutes mes défiances; mais j'ajoute immédiatement que ce n'est pas là ce qui importe le plus aujourd'hui. Ce qui importe, c'est de bien juger la situation actuelle. Eh bien, si je la prends dans son ensemble et dans ses détails, il me paraît que l'Assemblée de Versailles vient de déclarer à la France que, sans se considérer comme constituante, elle ne jugeait cependant pas sa mission comme accomplie. Cette Assemblée veut durer, et M. Thiers veut qu'elle dure. Combien de temps? Je l'ignore; mais il n'est pas douteux pour moi que nous ne la verrons pas, comme quelques-uns s'y atten-

daient, résigner ses pouvoirs, se dissoudre, et appeler la réunion d'une constituante dans un délai rapproché, vers la fin de septembre, par exemple. Que résulte-t-il du discours de M. Thiers? Une seule chose, selon moi, mais une chose qui est capitale, à savoir que le parti conservateur, sous l'empire de telles ou telles considérations, qu'il serait trop long d'examiner, désire prolonger ce qu'il appelle l'Expérience de la République, ou plutôt du gouvernement innommé qui a pris le nom de République.

Je dis que ce fait est considérable, en ce qu'il ouvre devant nous une période indéterminée et indéterminable quant à sa durée, et, pendant laquelle, bon gré mal gré, tous les républicains sont appelés à se grouper, à s'unir pour fonder enfin ce parti de gouvernement qui seul peut assurer l'existence de la République et la protéger contre les menées de ses adversaires. Telle que la question vient d'être posée, il est incontestable que l'attitude et la conduite des républicains pourront influer sur la solution que lui donneront le cours du temps et la disposition des hommes. Je ne préjuge point quelles devraient être cette attitude et cette conduite : c'est une question à examiner plus tard. Je dis seulement que le parti républicain est aujourd'hui bien plus qu'hier en situation de conquérir définitivement la France ou de la laisser définitivement aller à la dérive. De là je conclus que les plus grands devoirs s'imposent aux républicains de l'avenir, et en particulier le devoir de l'action incessante sur le terrain, si mal affermi qu'il soit, qui vient d'être assigné et délimité par M. Thiers. Tout républicain qui se réfugiera dans une abstention qui serait inconcevable encourrait les plus graves responsabilités.

Très évidemment, l'Assemblée n'a pas voulu se compléter en remuant une fraction si importante du corps électoral, pour se dissoudre aussitôt après les élections complémentaires. Très évidemment aussi, cette Assemblée, qui n'est pas constituante mais qui n'en est pas moins souveraine (j'emprunte ici le langage de M. Thiers parce qu'il répond à la nature des choses), peut engager la France sur des questions de premier ordre et d'une importance au moins égale à celle des questions constitutionnelles. Très évidemment aussi, cette Assemblée imbue de préjugés monarchiques ne pourra s'empêcher

de verser dans l'ornière des institutions monarchiques, et, sans y paraître toucher, décidera de toutes les questions dans l'intérêt de cette monarchie dont elle rêve la restauration. Très évidemment enfin, le jour où elle se retirera, elle voudra consulter la France, soit sous une forme, soit sous une autre, sur la forme même de gouvernement que la France voudra se donner, sauf à laisser à la constituante qu'elle appellera la tâche de rédiger la charte ou la constitution de l'avenir.

Pour toutes ces raisons, la présence du plus grand nombre possible de républicains dans l'Assemblée devient le plus pressant de nos intérêts, et il faut non seulement que les républicains soient nombreux, il faut encore qu'ils soient disciplinés, unis, intelligents et modérés, afin que sur chacune des questions qui pourront se présenter ils aient la parole devant le pays et tiennent le langage le plus propre à le rassurer, à l'éclairer, à le gagner à eux et à la République.

Aussi bien je considère que les cent treize élections qui se préparent vont être pour nous décisives.

Suppose d'abord que les républicains l'emportent dans un grand nombre de collèges, tout de suite la République va se trouver raffermie.

Suppose ensuite que ces républicains nouvellement élus paraissent à la tribune, devant le pays, et y reprennent dans le langage le plus élevé et le plus politique leurs idées sur la régénération de la France : voilà la République qui profite de cette propagande de la tribune, la meilleure de toutes, la plus féconde en résultats heureux.

Suppose enfin que, dans cette pratique de la vie parlementaire, le parti républicain arrive à se discipliner, à s'organiser ; que dans ce parti se forment et se révèlent des talents nouveaux, des hommes d'affaires et des hommes d'État : voilà la République qui apparaît au pays comme le seul gouvernement capable de conduire les destinées du pays sans secousses nouvelles, et voilà la République fondée.

Je ne sais si je m'abuse, mais tout cela me paraît d'une évidence incontestable. Quand donc je me remets en mémoire le passage de ta dernière lettre où tu me fais part de tes répugnances à te présenter aux élections complémentaires

et à rentrer dans cette Assemblée où tu comptes tant d'amis déclarés et si peu d'amis sûrs et solides, je ne puis croire que les raisons que je viens d'exposer ne parviendront pas à dissiper ces répugnances et à te décider à reprendre enfin ta place sur les bancs de cette Assemblée, au rang et dans le rôle qui t'appartiennent.

Note bien d'ailleurs qu'il te sera bien difficile de refuser ton nom à telle ou telle de nos grandes villes qui voudra te porter. Comment pourrais-tu t'y prendre pour refuser? Quelles raisons valables pourrais-tu alléguer? Je n'en vois aucune, même de plausible. Est-ce que la République n'est pas là qu'il faut protéger, qu'il faut asseoir, qu'il faudra peut-être gouverner? Non, non, mon ami. Tu sais que nul plus que moi n'a conseillé la retraite quand elle me semblait nécessaire; aujourd'hui tout est changé. Si les électeurs te rappellent, il faut rentrer.

Au reste, j'ai été frappé, en lisant le discours de M. Thiers, du danger extrême qu'il y a, pour un homme public qui a joué le rôle si considérable qui était le tien dans les plus grands événements, à être loin du théâtre où tout paraît à son heure, du lieu où tout se dit et où tout se discute, de l'endroit sur lequel tout le pays a les yeux fixés, où toutes les attaques peuvent se produire et où nulle riposte ne se manifeste. Tu devines que je veux parler de l'attaque personnelle, si virulente, si passionnée, si injuste dans le fond comme dans la forme, que M. Thiers a dirigée contre toi jeudi dernier [1]. Je me suis demandé et je me demande encore quel motif a poussé M. Thiers à sortir dans cette occasion solennelle de la modération que, dans les occasions précédentes, il avait affecté de garder à ton égard. Il y a une raison de tant d'aigreur et de violence. Cette raison, je crois la découvrir dans l'intérêt que M. Thiers avait, pour cette fois, à accabler devant la Chambre, qui l'abhorre tout entier, une fraction du parti républicain, pour avoir le droit d'en louer et honorer publiquement une autre et pour atténuer ce que pouvait avoir de grave à ses yeux, comme à ceux de

1. Il s'agit du discours fameux sur « l'abrogation des lois d'exil », dans lequel M. Thiers, affirmant sa volonté inébranlable de maintenir « le fait républicain », avait décoché à Gambetta et à ses amis le mot de « politique de fous furieux ».

l'Assemblée, l'espèce de déclaration républicaine dont il a voulu faire le point culminant de son discours. Si cette raison est celle qui a déterminé M. Thiers, il faut lui pardonner l'outrageante injustice dont il a fait preuve; car il faut savoir beaucoup endurer dans la vie politique. Mais il faut reconnaître également que, si tu avais été présent, cette attaque, où le manque de mesure frise l'indécence, ne se serait pas produite. Les sentiments qui existent entre M. Thiers et toi se seraient accusés en d'autres termes, et très certainement cela eût mieux valu pour tout le monde. Il n'est pas bon pour un homme public, pour un homme qui a porté le fardeau des plus lourdes affaires, qui a joué dans l'histoire contemporaine le plus éclatant de tous les rôles, que ses actes et ses intentions soient trop longtemps dénaturés. Une fausse opinion publique ne tarderait pas à se former, que l'on aurait mille peines à faire revenir de ses faux jugements.

Ce serait à merveille si ta carrière publique était terminée; tu pourrais laisser tes adversaires te calomnier et t'outrager à leur aise, comptant avec raison sur l'histoire et la postérité pour te remettre à ton rang et te rendre la justice qui te serait due. Mais songe que tu n'en es point là, que tu as devant toi, avec un passé déjà glorieux mais livré aux disputes des hommes, un avenir dont tu dois compte à ton parti, un avenir au cours duquel tu es appelé à rendre à ton pays de nouveaux services d'un genre tout différent des anciens, mais non moins difficiles, et non moins utiles. Pour cela, il importe de ne pas te laisser noircir devant l'opinion qui est sujette *à errer;* il faut te préserver des effets de ces atroces combinaisons de parti où les meilleurs peuvent laisser non pas leur popularité, mais, ce qui vaut infiniment mieux, leur juste et méritée réputation d'intelligence et d'autorité. Rentre donc à la Chambre, si les portes s'en ouvrent devant toi. Quand tu seras là, nul n'osera plus te dire, sans crainte de se voir contredit et relevé, que la politique d'honneur et de courage que tu as soutenue n'était pas la seule digne de la République et de la France.

J'ignore ce que tu penseras de toutes les raisons que je fais valoir en ce moment en faveur du parti qu'il te faut prendre d'accepter la candidature aux élections complémentaires. J'at-

tache, comme je te le dis plus haut, une si grande importance à ces élections que mon plus vif désir serait de te voir entrer à la Chambre escorté de ceux de tes amis que tu jugerais les plus capables de te seconder dans l'œuvre si difficile qui t'y attend. La période électorale est ouverte, les candidatures vont se produire. Que je souhaiterais de voir nos amis se présenter partout où ils ont quelque chance de réussir ! Mais le trouble des esprits est si grand, le désarroi des affaires si complet, que je ne sais si on se souviendra d'eux en cette circonstance. Je ne sais pas davantage si tu es en situation d'exercer quelque influence sur le choix des candidats. Si tu le peux, fais-le dans l'ordre des idées que nous avons souvent échangées ensemble. Groupe autour de toi les meilleurs d'entre nous, c'est-à-dire les plus intelligents et les plus modérés, ceux qui sauront le mieux, non pas jeter de l'éclat à la tribune, mais comprendre les choses et traverser les crises à force de prudence et de fermeté patiente.

Je suis malheureusement de ceux qui n'ont guère de chances d'entrer dans les assemblées. C'est tant pis, j'ose le dire. Il n'y a point d'endroit où je pourrais rendre, quant à présent, plus de services. Mais je me consolerais bien aisément si je vous voyais un certain nombre animés de l'esprit nouveau que je désire pour notre parti. Il y a deux élections à faire dans la Côte-d'Or. Je suis curieux de voir si la députation bourguignonne à Versailles me fera l'honneur de penser à moi un peu plus qu'on n'y a pensé en février dernier.

Adieu, mon cher ami, je t'embrasse du fond du cœur.

V

Sombernon (Côte-d'Or), le 13 juin 1871.

Mon cher ami,

J'ai reçu ce matin une nouvelle lettre de notre ami Antonin Proust, où il me fait connaître les divers motifs qui l'ont porté à me mander à Paris auprès de lui, encore que son séjour dans cette ville dût se borner à quelques jours seulement. Il me dit qu'il aurait voulu conférer avec moi du

plan de conduite qui lui paraît devoir être adopté en ce moment, et que c'est sur ton conseil qu'il m'a écrit, afin d'arriver entre nous à un accord que tu juges indispensable, et afin aussi de te déterminer à un acte qu'il considère comme nécessaire ; à son avis, l'heure est venue de donner ton sentiment sur la situation actuelle du pays, et il me prie de me joindre à lui pour que cette explication soit donnée aussi promptement que possible sous la forme que j'estimerai la meilleure, c'est-à-dire soit sous forme de lettre à un ami, soit sous une forme plus solennelle.

Tu peux juger par ce que je t'ai écrit dans mes deux dernières lettres du crédit que ces idées de Proust ont trouvé auprès de moi. C'est aussi mon opinion, tu dois le savoir maintenant, que le temps est venu de reprendre la parole devant la France. Nous pouvons différer sur la question du meilleur mode à employer pour parler avec le plus d'éclat et d'utilité tout ensemble ; mais, si je ne me trompe point, nous ne pouvons être en désaccord sur le point de savoir s'il y a, pour la fraction du parti républicain que tu représentes, avantage à ne pas laisser s'accomplir les élections dans quarante-six départements, et notamment dans toutes les grandes villes, sans dire au pays comment cette fraction de l'opinion entend les affaires, au point où les ont amenées les imbéciles fureurs de révolutionnaires sans idées et sans principes fixes de gouvernement non moins que les impatiences éhontées des réactionnaires monarchistes de Versailles. A mon avis donc, il faut parler. Voyons d'abord ce que, selon moi, il convient de dire ; après quoi, nous rechercherons la meilleure manière de le dire avec profit pour nos intérêts républicains.

Et d'abord, devons-nous et pouvons-nous aborder franchement le terrain nouveau tracé récemment par M. Thiers, nous y engager avec résolution, et y manœuvrer avec l'aisance et la sûreté qui seules peuvent inspirer confiance à la masse générale du pays ? Quant à la question d'obligation stricte, je crois qu'il n'y a pas de doute possible. Nous avons pensé que l'opposition sous un gouvernement de forme républicaine ne doit ni s'entendre, ni se pratiquer à la manière de l'opposition sous un régime monarchique, même sur le terrain parlementaire. Cette idée n'est pas récente dans nos esprits ;

elle y a toujours été enracinée, et nous la considérons même comme si capitale, qu'elle seule suffirait à nous distinguer de l'ancienne école républicaine, laquelle n'a jamais su — au grand dommage de nos intérêts — faire la différence entre ces deux genres d'opposition qui commandent pourtant une attitude si différente et exigent l'emploi de moyens si diamétralement opposés. Je ne veux pas dire que de se placer sur le terrain parlementaire, tel qu'il vient d'être délimité par un chef de gouvernement qui répond à nos justes défiances par l'outrage et la calomnie, implique nécessairement que nous devrons constamment soutenir ce chef de gouvernement, au point de le faire considérer comme notre propre chef; autant vaudrait dire que nous ne nous déclarons pas opposants, mais tout simplement et d'emblée ministériels, abdiquant ainsi, sans que personne nous le demande, notre rôle naturel qui est de préparer, d'amener et d'asseoir la fondation d'un véritable ordre républicain dont nous n'avons aujourd'hui que l'apparence. Je veux dire simplement que nous n'avons pas à balancer sur ce point, accepter la position de la question de gouvernement telle que les événements et les hommes ont contraint M. Thiers à l'envisager et à la déclarer lui-même, et en faire le point de départ de toute notre action politique. Nous subissons, dans une large mesure, le contre-coup des chocs violents de tous genres qui viennent de battre en brèche la République de fait et d'essai qu'on veut bien nous laisser; nous nous arrangeons de notre mieux de cet état anormal et difficile pour avoir le juste droit de l'améliorer et de le faire tourner à l'avantage du vrai régime républicain : c'est là tout ce que nous faisons. Non seulement cette conduite nous est imposée, mais nous n'avons pas à choisir entre elle et telle autre qui ne s'offre pas à nous. Il n'y a pas de milieu entre l'abstention pure et simple, dont nous n'avons jamais voulu et qui serait aujourd'hui plus fatale que jamais, et l'action résolue, vigoureuse sur le terrain actuel qui, à tout prendre et quand on le considère de près, n'est pas aussi mauvais pour des gens comme nous que nos ennemis peut-être le supposent. Voilà donc pour la question d'obligation : elle est, je crois, résolue dans le sens de l'affirmative; nous sommes liés à un système qui n'est pas le

nôtre, mais que nous devons prendre comme le nôtre pour en tirer le meilleur parti.

Reste la question de conduite. Sur ce deuxième point, après y avoir réfléchi, il me paraît que le terrain ou, si tu aimes mieux, le jeu offert par M. Thiers constitue une partie que nous avons tout intérêt à engager. C'est en vain que M. Thiers, dans son discours de jeudi, a cherché à t'exclure, toi et les tiens, de cette partie solennelle dont les institutions de la France sont l'enjeu. Encore une fois, qui a déterminé M. Thiers à prendre à ton égard cette attitude violente qui n'est pas dans sa manière habituelle ? C'est une question que je me poserai longtemps encore avant de la résoudre à mon gré, car je ne puis m'expliquer ni cette sortie aigre ni le secret intérêt qui y a poussé M. Thiers. Proust, dans sa lettre de ce matin, me dit qu'il en a été fort surpris. D'après lui, M. Thiers était assez disposé à n'exclure de l'action politique sur le terrain parlementaire aucune fraction de l'opinion républicaine. Au dernier moment, il aurait cédé aux suggestions d'un homme que tu ne cesseras jamais de rencontrer sur ton chemin pour te le barrer. Soit : qu'importe après tout? Il ne peut dépendre en aucune manière, ni de M. Thiers ni de ceux qui l'inspirent, de te fermer l'entrée de la vie publique, et j'ai l'espoir qu'au 2 juillet plusieurs collèges électoraux, en te renvoyant à la Chambre, leur prouveront que la République ne peut se passer du concours de ces « mauvais républicains » que, dans sa fureur tragi-comique, M. Thiers a si étrangement traités l'autre jour.

Je vais plus loin. J'estime que nous devons tenir pour avantageux le langage tenu par M. Thiers. Car il fait mieux que de légitimer, il nous impose la modération d'attitude et de conduite qui, suivant moi, doit être le fond, la trame même de la politique à suivre. Plus on aura été violent envers toi, plus il te sera facile d'être modéré ; et plus tu seras modéré, plus le succès de tes combinaisons et de tes plans parlementaires sera infailliblement assuré. — En vérité, je te demande pardon de te dire et de t'écrire ces choses, tant je suis persuadé que tu penseras comme moi, et que tu as déjà fait toutes ces réflexions, et que tu as déjà dessiné dans ton esprit la route à suivre.

Pour moi, plus j'y songe, plus je me persuade qu'il y a tout avantage à prendre la situation telle qu'elle est, et à entrer dans la carrière avec une hardie et forte proclamation d'une politique franchement conservatrice de l'ordre républicain, même à l'état embryonnaire où nous le voyons aujourd'hui. Il faut te présenter, non pour détruire ce qui est, mais pour le défendre et l'affermir. Bien plus, à un cri de haine passionnée, il faudrait même répondre par une haute et digne parole d'appui et de confiance. Et note bien, mon cher ami, que rien ne t'est plus facile. Qui oserait mettre en doute la loyauté de ta déclaration? Qui croira que c'est par abandon des principes républicains que tu te présentes en conservateur de l'ordre républicain, si informe et si débile qu'il soit à l'heure actuelle? Personne. Au contraire, tout le monde verra que tu entres franchement au jeu, que tu y veux jouer franchement ta partie, et, au spectacle de tant de loyauté et d'abnégation, les honnêtes gens de toutes les fractions de l'opinion reconnaîtront en toi l'homme d'une situation à qui appartient l'avenir.

Ainsi donc je voudrais, si tu te décides à publier quoi que ce soit, que cette lettre, ce manifeste, cette profession de foi contînt l'expression clairement manifestée de l'opinion qui seule peut rendre à notre parti si cruellement éprouvé la confiance, la fermeté d'âme, et la cohésion dont il a tant besoin; et cette opinion, c'est qu'il faut de toute nécessité que les républicains s'accommodent du régime actuel et le défendent, comme s'il était la République elle-même, avec la même intrépidité, le même courage civique et surtout le même espoir certain que lui seul pourra mettre fin à tous nos maux. Ce n'est pas la République, tant s'en faut; mais, pour nous rendre dignes de la fonder et de la posséder enfin, sachons au moins une bonne fois, après tant d'expériences malheureuses, nous conduire tous en hommes politiques, c'est-à-dire en hommes patients, rusés, infatigables dans la défense pied à pied de ce semblant d'institution républicaine qu'on veut bien nous laisser.

Cet ordre d'idées me semble si nécessaire, il y a tant d'avantage à le traiter, à le développer et à le faire pénétrer dans tous les esprits, que je voudrais qu'il constituât la majeure partie de ton manifeste. Aussi je voudrais que tu te

proposasses surtout de tracer à notre parti, non pas tant un programme de réformes à demander et à accomplir, qu'un plan de conduite à suivre, et je voudrais que tu cherchasses moins à définir en quoi consisterait la République suivant nous, qu'à bien indiquer que nous avons tous besoin de faire preuve d'aptitudes politiques et de capacité gouvernementale pour arriver à posséder la République. Un programme de réformes, tu trouveras toujours l'occasion de le dresser et de le proposer; un plan de conduite, une sorte de mot d'ordre moral donné au parti nous seraient en ce moment plus utiles et plus consolants. Remarque bien que ce qui nous importe le plus à l'heure qu'il est, ce n'est pas de dire ce que devrait être la République, c'est d'indiquer comment nous arriverons à ne pas perdre le peu qui nous en reste. On dit quelquefois qu'il y a trêve entre les partis; nulle vue plus fausse : jamais, au contraire, les partis ne se sont trouvés plus engagés, mieux aux prises. C'est à celui de ces partis qui, par sa sagesse, sa modération, par les garanties qu'il saura offrir à la France contre le retour des convulsions terribles auxquelles elle vient d'échapper, saura le mieux gagner le cœur du pays, que le pays se donnera. Encore une fois, il faut conquérir la France, et nul plus que toi ne peut le faire, mieux ni plus vite. C'est une œuvre particulière qui n'est pas en opposition avec tes aptitudes : je souhaiterais seulement de te voir aidé de quelques collaborateurs qui comprissent bien de quoi il s'agit, et qui sussent se plier à cette tâche qui exige tant de patience et de souplesse d'esprit, avec plus de bonne grâce que nos devanciers n'en ont montré.

J'arrive enfin au meilleur mode à employer pour produire ce plan de conduite. Tout dépend du parti que tu as pris relativement aux élections et aux diverses candidatures qui pourront t'être offertes. Si tu te décides, comme je l'espère, à rentrer dans la lice, il est possible que tu te décides également à faire une apparition dans l'une des villes qui t'inscriront parmi leurs candidats et que tu prononces un ou deux discours. J'aimerais assez que tu fisses des diverses idées que je t'ai exprimées soit aujourd'hui, soit ces derniers jours, le canevas d'un de ces discours solides et entraînants comme tu sais les faire, et comme tu en as si souvent fait à mes côtés

pendant la guerre. Tu réussis admirablement dans ces sortes de programmes oraux : rappelle-toi le discours de Lille. Il ne te faut pour cela que d'avoir tourné et retourné dans ton esprit les idées que tu veux émettre : elles s'échappent de tes lèvres sous une forme vive, saisissante, heureuse, définitive. Si, comme je me plais à le penser, nous sommes d'accord, cela marcherait à merveille. Quant au choix de la ville, Marseille serait celle qui me plairait davantage[1] : d'abord, selon moi, parce que tu dois rester député de Marseille, ensuite parce que tu serais sûr de t'adresser à un public comme il en faut un pour donner à ce discours les applaudissements qu'il mériterait, enfin parce que de Marseille tu pourrais reprendre et développer l'unité et l'indivisibilité des forces républicaines, en parlant de Paris mieux à ton aise que si tu te trouvais à Paris même. Il y aurait lieu de faire prendre ce discours par la sténographie, et la presse de tous les départements se chargerait bien de le répandre.

Voilà, suivant moi, quel serait le meilleur mode à employer, surtout parce que, selon ce que je t'écris, j'aimerais mieux une déclaration des devoirs du parti républicain qu'une exposition des réformes qu'il appelle. Mais encore une fois, tout dépend du parti que tu vas prendre. Il se peut que tu ne veuilles rentrer en France que lorsque tu y auras été rappelé par les suffrages électoraux ; il se peut que tu sois souffrant et que tu ne te sentes pas en disposition de parler en public ; il se peut enfin que tu aies sur la situation et sur ce qu'elle commande d'autres idées que les miennes, que tu veuilles faire quelque chose de plus que ce qui me semble suffisant à l'heure actuelle, que tu désires donner à cette manifestation de ta pensée plus de développement que je n'en réclame. Pour toutes ces raisons, il faudrait alors recourir au mode indiqué par Proust d'une lettre à un ami. Dans cette hypothèse, il me paraîtrait bon de donner à cet écrit le titre de *Lettre sur les élections*, et d'arriver à le faire répandre sous forme de brochure à très bas prix. Encore faudrait-il que cet écrit fût assez court, afin de profiter de la publicité de la

1. On sait que Gambetta préféra Bordeaux ; on pourra faire des rapprochements bien intéressants entre le discours qu'il prononça dans cette ville le 20 juin 1871, et les deux lettres de Spuller en date des 11 et 13 juin.

presse, et dans ces conditions tu serais toujours dans la nécessité de te réduire. La *Lettre sur les élections* comporterait dans sa forme plus de développement que le discours : il ne faudrait pas craindre alors de s'étendre sur les origines de la crise actuelle, sujet ardu mais indispensable à traiter, et que j'aimerais autant te voir laisser de côté pour le moment.

Il va sans dire que si tu prends l'un ou l'autre de ces partis que je t'indique, il sera bon de m'en avertir et de me faire venir auprès de toi, si tu juges que mon concours te puisse être utile... Je suis à ta disposition...

Je ferai comme tu voudras et suivant ce que tu jugeras le plus avantageux... Je me borne à te répéter que mon plus cher, mon unique désir est de me retrouver auprès de toi le plus tôt possible.

A bientôt donc, je t'embrasse de cœur en attendant.

E. SPULLER

LES ROMANS DE LA GRENADE

LE FEU[1]

II

L'EMPIRE DU SILENCE

« Col tempo. » — Dans une salle de l'Académie, la Foscarina s'était arrêtée devant la *Vieille* de Francesco Torbido, cette femme ridée, édentée, flasque et jaunâtre qui ne peut plus ni sourire ni pleurer, cette espèce de ruine humaine pire que la pourriture, cette espèce de Parque terrestre qui, au lieu de la quenouille ou du fil ou des ciseaux, tient entre ses doigts le cartouche sur lequel est écrite l'admonition.

— Avec le temps ! — redit-elle, quand ils furent à l'air libre, pour interrompre le silence pensif où elle avait senti son cœur s'appesantir peu à peu et couler bas, comme une pierre dans une eau sombre. — Connaissez-vous, Stelio, la maison close de la Calle Gàmbara ?

— Non. Laquelle ?

— La maison de la comtesse de Glanegg.

— Je ne la connais point.

— Vous ignorez l'histoire de la belle Autrichienne ?

— Je l'ignore, Fosca. Racontez.

— Voulez-vous que nous allions jusqu'à la Calle Gàmbara ? C'est tout près.

— Allons.

1. Voir la *Revue* des 1er et 15 mai.

Ils s'acheminèrent, au flanc l'un de l'autre, vers la maison close. Stelio restait un peu en arrière pour regarder l'actrice, pour la voir s'avancer dans l'air mort. De son chaud regard, il embrassait la personne tout entière : la ligne des épaules déclinant avec une si noble grâce, la taille souple et libre sur les hanches fortes, les genoux qui se mouvaient légèrement parmi les plis de la robe, et ce pâle visage passionné, cette bouche de soif et d'éloquence, ce front beau comme un beau front viril, ces yeux qui s'allongeaient entre les cils, comme noyés par une larme qui sans cesse y monterait et se dissoudrait sans déborder, tout ce passionné visage de lumière et d'ombre, d'amour et de douleur, cette force fébrile, cette vie tremblante.

— Je t'aime, je t'aime; toi seule me plais; tout me plaît en toi! — lui dit-il soudain, à voix basse, contre la joue, marchant si près d'elle qu'il la poussait presque, le bras passé sous son bras, incapable de supporter qu'elle fût reprise par cette peine, qu'elle souffrît de cette atroce admonition.

Elle tressaillit, s'arrêta, baissa les paupières, toute blanche.

— Mon ami! — dit-elle, d'une voix si faible que les deux mots semblèrent modulés, non par ses lèvres, mais par le sourire de son âme.

Toute sa peine était devenue fluide, s'était changée en un seul flot de tendresse qui s'épanchait sur son ami éperdument. Une gratitude sans bornes lui inspira le besoin anxieux de trouver quelque grand don à lui offrir.

— Que puis-je faire, dis, que puis-je faire pour toi?

Elle imagina une épreuve merveilleuse, un témoignage d'amour inouï et foudroyant. « Servir! servir! » Elle désira le monde pour lui.

— Que désires-tu, dis? Que puis-je faire pour toi?

— M'aimer, m'aimer.

— Pauvre ami, mon amour est triste!

— Il est parfait; il comble ma vie.

— Tu es jeune, toi...

— Je t'aime.

— Il est juste que tu possèdes les forces qui te ressemblent...

— C'est toi qui chaque jour, exaltes ma force et mon espoir. Mon sang court plus vite quand je suis près de toi et

que tu gardes le silence. Alors naissent en moi les choses qui, avec le temps, t'émerveilleront. Tu m'es nécessaire.

— Ne dis pas cela!

— Chaque jour tu me confirmes dans l'assurance que toutes les promesses me seront tenues.

— Oui, tu l'auras, ta belle destinée! Pour toi, je n'ai pas de crainte. Tu es sûr de toi. Nul péril ne peut t'étonner, nul obstacle ne peut interrompre ta marche... Oh! pouvoir aimer sans craindre! On craint toujours, quand on aime... Si je crains, ce n'est pas pour toi. Tu me parais invincible. Merci pour cela encore!

Elle montrait sa foi profonde comme son amour, illimitée et lucide. Longtemps, même dans l'ardeur de sa propre lutte et les vicissitudes de sa vie nomade, elle avait tenu les yeux fixés sur cette jeune existence victorieuse comme sur une forme idéale née de la purification de son propre désir. Plus d'une fois, dans la tristesse des vaines amours et dans la noblesse du renoncement imposé, elle s'était dit à elle-même : « Ah! si enfin, de tout mon courage qui s'est endurci sous les tempêtes, de toutes les choses fortes et limpides que la douleur et la révolte ont découvertes au fond de mon âme, si enfin, du meilleur de moi-même, je pouvais un jour te façonner des ailes pour le suprême essor! » Plus d'une fois sa mélancolie s'était enivrée d'un pressentiment héroïque. Et elle avait assujetti son âme à la contrainte et à l'effort, elle l'avait exaltée jusqu'à la plus haute beauté morale, conduite vers les actes douloureux et purs, seulement pour mériter ce qu'elle espérait et craignait à la fois, seulement pour se sentir digne d'offrir sa servitude à celui qui était impatient de vaincre.

Et voilà que, par un heurt brutal et imprévu de la fatalité, elle avait été jetée devant lui comme une de ses maîtresses, avec toute sa chair tremblante. Elle s'était mêlée à lui par tout ce qu'il y avait de plus âcre dans son sang. Sur le même oreiller, elle l'avait vu écrasé par la torpeur pesante de la fatigue d'amour; elle avait connu, à son flanc, les réveils soudains qu'agite une frayeur cruelle, et l'impossibilité de refermer les paupières lasses, par crainte qu'il ne l'observât pendant le sommeil avec des yeux trop lucides.

— Rien ne vaut ce que tu me donnes, — dit Stelio en lui serrant le bras et en cherchant sous le gant son poignet nu, par un besoin fiévreux de sentir la palpitation de cette vie dévouée, le battement de ce cœur fidèle, dans ces lieux désolés où ils cheminaient, sous ce brouillard blême qui les enveloppait et assourdissait le bruit de leurs pas. — Rien ne vaut la certitude de ne plus être seul, jusqu'à la mort.

— Ah! tu le sens donc enfin, tu le crois donc enfin, que c'est pour toujours! — s'écria-t-elle avec un transport de joie, en voyant son amour triompher. — Oui, pour toujours, Stelio, quoi qu'il arrive, où que ta destinée te conduise, de quelque façon que tu veuilles être servi, de près, de loin...

Dans l'air brumeux se répandait un bruit confus et monotone, qu'elle reconnut. C'était, dans le jardin de la comtesse de Glanegg, le chœur des moineaux rassemblés sur les grands arbres moribonds. La parole s'éteignit sur ses lèvres. Elle fit le mouvement instinctif de se retourner, d'entraîner avec elle son ami vers un autre lieu.

— Où allons-nous? — demanda-t-il, surpris par le mouvement brusque de sa compagne et par cette interruption inattendue, qui était comme la fin d'un enchantement ou d'une musique.

Elle s'arrêta. Elle sourit de son faible sourire énigmatique. « Avec le temps! »

— Je voulais fuir, dit-elle ; mais on ne peut pas.

Elle était là comme une flamme pâle.

— J'avais oublié, Stelio, que je vous conduisais vers la maison close.

Elle était là, dans le jour cendré, n'ayant plus aucune force, perdue comme au milieu d'un désert.

— Il me semblait que nous avions un autre but. Mais nous voici arrivés. Avec le temps!

Elle lui apparaissait maintenant telle qu'en cette nuit inoubliable, quand elle avait supplié : « Ne me faites pas de mal! » Elle était là, vêtue de sa tendre âme secrète, si facile à tuer, à détruire, à immoler sans effusion de sang.

— Allons-nous-en, — dit-il, avec un geste pour l'emmener; — allons-nous-en ailleurs...

— On ne peut pas!

— Allons chez toi, allons chez toi ; allumons le feu, le premier feu d'octobre. Permets que je passe avec toi la soirée, Foscarina ! Il va pleuvoir. Ce serait si doux, de rester dans ta chambre, à parler, à se taire, les mains dans les mains... Viens. Allons.

Il aurait voulu la prendre dans ses bras, la bercer, la consoler, l'entendre pleurer, boire les larmes. La douceur de ses propres paroles augmentait sa tendresse. Alors, dans toute la personne de l'amante, il aima éperdument les plis délicats qui rayonnaient du coin des yeux vers les tempes, et les petites veines sombres qui rendaient les paupières semblables à des violettes, et l'ondulation des joues, et le menton effilé, et tout ce qui semblait touché par le mal d'automne, toute l'ombre répandue sur ce passionné visage.

— Foscarina ! Foscarina !

Quand il l'appelait par son nom véritable, son cœur palpitait plus fort, comme si quelque chose de plus profondément humain fût entré dans son amour, comme si, tout d'un coup, le passé eût ressaisi la figure qu'il se plaisait à isoler dans son rêve, et que d'innombrables fils en eussent rattaché toutes les fibres à la vie implacable.

— Viens. Allons !

Elle souriait péniblement.

— Mais pourquoi ? La maison est toute proche. Passons par la Calle Gàmbara. Ne voulez-vous pas connaître l'histoire de la comtesse de Glanegg ?... Regardez. On dirait un monastère !

La rue était déserte comme le sentier d'un ermitage, grisâtre, humide, semée de feuilles mortes. Le vent d'est faisait naître dans l'air une brume lente et molle qui assourdissait les bruits. Par instants, le ramage confus et monotone ressemblait à un son de bois et de fers qui grinceraient.

— Derrière ces murailles, une âme désolée survit à la beauté d'un corps, — dit la Foscarina, doucement. — Regardez ! Les fenêtres sont closes, les contrevents sont fixés, les portes sont scellées. Une seule s'ouvre encore, celle des serviteurs, par où entre la nourriture de la défunte, comme dans les tombeaux égyptiens. Les serviteurs nourrissent un corps qui ne vit plus.

Les arbres, au-dessus de l'enceinte claustrale, semblaient s'évaporer par leurs cimes presque nues; et les moineaux, plus nombreux sur les branches que les feuilles malades, gazouillaient, gazouillaient sans répit.

— Devinez son nom. Il est beau et rare, comme si vous l'aviez cherché vous-même.

— Je ne sais pas.

— Radiana! Elle s'appelle Radiana, la prisonnière!

— Mais de qui est-elle prisonnière?

— Du Temps, Stelio! Le Temps veille aux portes avec sa faux et son sablier, comme dans les vieilles estampes...

— Une allégorie?

Un enfant passa, qui sifflotait. Lorsqu'il vit ces deux personnes regarder vers les fenêtres closes, il s'arrêta pour regarder aussi, avec ses grands yeux curieux et pleins d'étonnement. Ils se turent. Le ramage continu des oiseaux ne parvenait pas à vaincre le silence des murailles, des troncs, du ciel : car ce bruit monotone était dans leurs oreilles comme le bourdonnement dans les conques marines; et, à travers le bruit, ils percevaient la taciturnité des choses environnantes et quelques voix éloignées. Le rauque hurlement d'une sirène se prolongea dans le lointain brumeux, se faisant peu à peu doux comme une note de flûte; puis, il s'éteignit. L'enfant se lassa de regarder : rien de visible ne se produisait; les fenêtres ne s'ouvraient pas; tout demeurait immobile. Alors, il partit en courant. On entendit sur les pierres humides et sur les feuilles pourries la fuite de ses petits pieds nus.

— Eh bien, — demanda Stelio, — que fait Radiana? Vous ne m'avez pas dit encore quelle est cette femme, ni pourquoi recluse. Racontez-moi son histoire. J'ai déjà pensé à Soranza Soranzo.

— La comtesse de Glanegg est une des plus grandes dames de l'aristocratie viennoise, peut-être la plus belle créature que j'aie rencontrée jamais sur terre. Frantz Lenbach l'a peinte dans l'armure des Valkyries, avec le casque aux quatre ailes. Vous ne connaissez pas Frantz Lenbach? Vous n'êtes jamais entré dans son atelier rouge, au palais Borghèse?

— Non, jamais.

— Allez-y un jour, et demandez-lui de vous montrer ce portrait. Jamais plus vous n'oublierez le visage de Radiana. Vous le verrez, comme je le vois en ce moment à travers les murailles, immuable. Elle a voulu demeurer telle dans la mémoire de ceux qui l'avait vue en sa splendeur. Lorsque, par une matinée trop claire, elle s'aperçut que pour elle était arrivé le temps de défleurir, elle résolut de prendre congé du monde afin que les hommes n'assistassent pas au dépérissement et à l'écroulement de son illustre beauté. Peut-être est-ce la sympathie pour les choses qui se désagrègent et tombent en ruine qui la retint à Venise. Elle donna une magnifique fête d'adieu, où elle apparut souverainement belle encore; puis elle se retira pour toujours dans la maison que vous voyez au fond de ce jardin muré, où, assistée de ses serviteurs, elle attend sa fin. Elle est devenue une figure de légende. On dit que, chez elle, il n'y a pas un seul miroir, et qu'elle a oublié son propre visage. Même à ses amis les plus dévoués, même à ses parents les plus proches, il est formellement interdit de lui faire visite. Comment vit-elle? En compagnie de quelles pensées? Par quels moyens trompe-t-elle l'ennui de l'attente? Son âme est-elle en état de grâce?

Chaque pause de cette voix voilée, qui interrogeait le mystère, s'emplissait d'une mélancolie si dense qu'elle paraissait presque matérielle et comme mesurée par ce rythme de sanglot qu'a l'eau qui entre dans une urne.

— Prie-t-elle? Contemple-t-elle? Pleure-t-elle?... Ou bien, peut-être, elle est devenue inerte et ne souffre pas plus que ne souffre un fruit qui se ride au fond d'une vieille armoire.

La Foscarina se tut; et ses lèvres prirent un pli tombant, comme si les paroles prononcées les eussent fait se flétrir.

— Et si, tout à coup, elle se montrait à cette fenêtre? — dit Stelio, qui eut dans les oreilles la sensation réelle que les gonds grinçaient.

Tous deux épièrent les interstices des contrevents cloués.

— Elle est peut-être là qui nous regarde, reprit-il à voix basse.

Ils se communiquèrent l'un à l'autre leur frisson.

Ils étaient adossés au mur d'en face et n'avaient aucune volonté de faire un pas. L'inertie des choses les envahissait,

la cendre humide les enveloppait, de plus en plus épaisse; le ramage confus et monotone les étourdissait, comme cette médecine qui étourdit les fébricitants. Les sirènes dans le lointain hurlaient; et, peu à peu, les hurlements rauques s'affaiblissaient dans l'atmosphère molle, se faisaient doux comme des notes de flûte, s'attardaient comme ces feuilles décolorées qui abandonnaient la branche une à une sans gémir. Combien il était long, le temps qui s'écoulait entre le détachement de la feuille et son arrivée à terre! Tout était lenteur, vapeur, abandon, consomption, cendre.

***

— Il faut que je meure, mon ami, il faut que je meure! — dit-elle après un long silence, d'une voix déchirante, en relevant son visage du coussin où elle l'avait plongé pour vaincre la convulsion de volupté et de douleur que lui avaient donné les caresses inattendues et sauvages.

Elle vit son ami sur l'autre divan, à l'écart, là-bas, près du balcon, presque assoupi, les yeux mi-clos, la tête renversée, tout coloré d'or par les lueurs du soir. Sous la lèvre de son ami, elle vit une marque rouge comme une petite blessure, et, sur son front, les cheveux en désordre. Elle sentit que son désir s'alimentait de ces choses, que ses paupières faisaient mal à ses yeux, que son regard brûlait ses cils, et que, par ses prunelles, entrait et se répandait dans tout son être ce mal inguérissable. Perdue, perdue, maintenant elle était perdue sans remède.

— Mourir? — lui dit le jeune homme d'une voix faible, sans ouvrir les yeux, sans bouger, comme du fond de sa mélancolie et de sa torpeur.

Elle vit trembler, sous la lèvre qui parlait, la petite blessure sanglante.

— Avant que tu me haïsses...

Il ouvrit les yeux, se souleva, tendit la main vers elle, comme pour l'empêcher de poursuivre.

— Ah! pourquoi te tourmenter ainsi?

Il la vit presque livide, les joues recouvertes par les boucles défaites, consumée comme si un poison la rongeait, ployée

comme si son âme était rompue au travers de sa chair, terrible et misérable.

— Que fais-tu de moi? Que faisons-nous de nous-mêmes? reprit-elle avec angoisse.

Ils avaient lutté, haleine contre haleine, cœur contre cœur, comme dans une mêlée; ils avaient senti la saveur du sang. Tout à coup, ils avaient cédé à la passion comme à une aveugle volonté de se détruire. Ils avaient secoué la vie l'un de l'autre comme pour la déraciner.

— Je t'aime! dit-il.

— Pas ainsi, je voudrais que ce ne fût pas ainsi...

— Tu me troubles. Soudain, la furie me prend...

— C'est comme une haine...

— Non, ne dis pas cela!

— Tu me déchires comme si tu voulais m'achever...

— C'est toi qui m'aveugles. Je ne sais plus rien...

— Qu'est-ce qui te trouble? Que vois-tu en moi?

— Je ne sais,

— Ah! moi, je le sais bien!

— Pourquoi te tourmenter ainsi? Je t'aime. C'est l'amour qui...

— Qui me condamne. Il faut que j'en meure... Donne-moi encore le nom que tu me donnais!

— Tu es mienne; je ne te perdrai pas.

— Tu me perdras.

— Mais pourquoi? Je ne comprends pas. Quelle démence est la tienne? Mon désir t'offense? Mais toi, est-ce que tu ne me désires pas aussi? Est-ce que tu n'es pas prise de la même fureur? Tes dents claquaient....

Irritable, il la brûlait plus profondément, exaspérait la plaie. Elle se couvrit le visage avec ses paumes. Son cœur frappait sa gorge devenue rigide, comme un marteau dont elle eût senti les coups durs se répercuter au sommet de son crâne.

— Regarde!

Il toucha sa lèvre endolorie, pressa la petite blessure, tendit vers la femme ses doigts teints par la goutte de sang qui en avait coulé.

— Tu m'as blessé. Tu mordais comme une bête sauvage...

Brusquement elle se dressa sur ses pieds, se tordit comme

s'il l'eût excitée avec un fer rouge. Elle fixa sur lui de grands yeux, comme pour le dévorer du regard. Ses narines palpitèrent. Une force effrayante s'agita dans sa ceinture. Tout son corps vibrant fut libre sous la tunique, comme si les plis n'y eussent plus adhéré. Son visage, sorti du creux des paumes comme d'un masque aveugle, se ralluma, sombre comme un feu sans rayons. Elle fut merveilleusement belle, terrible et misérable.

— Ah! Perdita, Perdita!

Jamais, jamais cet homme n'oubliera le mouvement qu'elle fit pour s'approcher de lui, le muet tourbillon qui s'abattit sur sa poitrine, ni sa peur ni sa joie.

Il ferma les yeux ; il oublia le monde, la gloire. Une profondeur ténébreuse et sacrée se fit en lui, comme dans un temple. Son esprit était opaque et immobile ; mais tous ses sens aspiraient à dépasser la limite humaine, à s'élever par delà toute borne, devenus sublimes, aptes à pénétrer les plus obscurs mystères, à découvrir les secrets les plus cachés, prodigieux instruments, infinies vertus, réalités certaines comme la mort.

Il ouvrit les yeux. Il vit la chambre plus sombre; par le balcon ouvert, il vit les cieux lointains, les arbres, les coupoles, les tours, l'extrême lagune sur laquelle s'inclinait la face du crépuscule, les Monts Euganéens, bleuâtres et paisibles comme les ailes repliées de la terre dans le repos du soir. Il vit les formes du silence, et la silencieuse forme qui adhérait à lui comme l'écorce au tronc.

La femme pesait sur lui de tout son poids, lui appuyait le front contre l'épaule en cachant son visage, suffoquée, avec une étreinte qui ne se relâchait pas, indissoluble, comme celle du cadavre dont les bras se raidissent autour du vivant. Il semblait qu'elle ne pouvait plus être détachée de l'aimé sinon par l'amputation des coudes. Dans ce cercle, le jeune homme sentait la solidité et la ténacité des os; et, en même temps, sur sa poitrine et le long de ses jambes, il sentait la mollesse de cette chair qui, par moments, tremblait sur lui comme tremble sur le gravier l'eau courante. Des choses infinies passaient, dans ce tremblement d'eau, innombrables, continuelles, remontées du fond, descendues de très loin; elles

passaient, passaient, de plus en plus denses, de plus en plus obscures, fleuve de trouble vie. Et il souffrait d'elle, de lui-même, et il la sentait souffrir, et il la sentait sienne comme le bois est à la flamme qui le consume, et il réentendait les paroles imprévues après la fureur sauvage : « Il faut que je meure! »

Il tourna de nouveau les yeux vers le balcon ouvert; il vit les jardins s'assombrir, les maisons s'éclairer, une étoile sourdre de la tristesse du ciel, une longue épée pâle reluire au fond de la lagune, les collines se confondre avec la lisière de la nuit, les lointains s'étendre vers des contrées riches de biens inconnus. Il y avait par le monde des actions à faire, des conquêtes à poursuivre, des rêves à exalter, des destins à forcer, des énigmes à deviner, des lauriers à cueillir. Il y avait là-bas des chemins hantés par le mystère d'imprévoyables rencontres. Des bonheurs voilés y passaient sans que personne les rencontrât ou les reconnût. A cette heure, quelque part dans le monde, il existait peut-être un égal, un frère ou un ennemi lointain, sur le front de qui, après une journée d'attente laborieuse, descendait l'inspiration fulgurante d'où naît l'œuvre éternelle. A cette heure, quelqu'un venait peut-être d'achever un noble labeur ou de trouver enfin une raison héroïque de vivre. Mais lui, il était là, prisonnier de son corps, gisant sous le poids de la femme désespérée. Cette destinée magnifique de douleur et de puissance, pareille à un vaisseau chargé de fer et d'or, venait se briser contre lui comme contre un écueil. Et que faisait, que pensait dans le soir Donatella Arvale, sur sa colline toscane, dans sa maison solitaire, près de son père dément? Trempait-elle sa volonté pour une lutte résolue? Approfondissait-elle son secret? Était-elle pure?

Il devint inerte sous l'étreinte; il sentit ses bras enchaînés par le cercle rigide. Une répulsion muette et immobile occupa tout son être. Forte comme une angoisse, une mélancolie s'amassa autour de son cœur. Il lui sembla que le silence attendait un cri. Dans ses membres engourdis sous le fardeau, les veines battirent douloureusement. Peu à peu, l'étreinte se relâchait, comme si la vie s'en fût allée. Les paroles déchirantes lui revinrent dans l'âme. Un effroi subit l'assaillit,

à l'apparition d'une image funèbre. Et cependant il ne bougea pas, ne parla pas, n'essaya pas de dissiper cette nuée d'angoisse qui s'accumulait sur l'un et sur l'autre. Il resta inerte. Il perdit la connaissance des lieux, la mesure du temps. Il vit cette femme et lui-même au milieu d'une plaine sans fin, parsemée d'herbes arides, sous un ciel blanc. Et ils attendaient, ils attendaient qu'une voix les appelât, qu'une voix les réconfortât... Un rêve confus naissait de sa torpeur, ondulait, se transformait, s'attristait sous l'incube. Maintenant, il croyait gravir des rochers avec sa compagne; et ils étaient haletants, et la terrible anxiété de son amie rendait plus affreuse sa propre anxiété...

Mais il tressaillit et rouvrit les paupières, au son d'une cloche. C'était la cloche de Saint-Siméon-Prophète, si voisine qu'elle semblait sonner à la voûte de la chambre. Le son métallique transperçait les oreilles comme une lame aigüe.

— Tu t'étais assoupie, toi aussi ? — demanda-t-il à la femme qu'il sentait abandonnée comme si elle eût déjà été morte.

Et il leva une main, lui effleura les cheveux, la joue, le menton.

Comme si cette main lui eût brisé le cœur, elle éclata en sanglots. Elle sanglotait, sanglotait, là, sur la poitrine de l'aimé, sans y mourir.

*
* *

— J'ai un cœur, Stelio, — dit-elle en le regardant au fond des pupilles, avec un pénible effort qui fit trembler sa lèvre comme si, pour prononcer ces paroles, elle avait dû vaincre une timidité farouche. — Je souffre d'un cœur qui est là vivant, Stelio : vivant et avide et angoissé comme vous ne le saurez jamais...

Elle sourit de ce faible sourire dont elle voilait toujours sa souffrance ; elle hésita, tendit la main vers un bouquet de violettes, le prit, l'approcha de ses narines. Ses paupières s'abaissèrent ; son front demeura visible entre les cheveux et les fleurs, merveilleusement beau et triste.

— Vous le blessez quelquefois, — dit-elle doucement, la

bouche dans les violettes; — quelquefois, vous êtes cruel pour lui...

Il semblait que cette humble chose odorante l'aidât à confesser sa peine, à mieux atténuer encore le timide reproche qu'elle adressait à son ami. Elle se tut; il courba la tête. On entendait les tisons pétiller sur les chenêts; on entendait la pluie monotone battre le jardin en deuil.

— Une soif de bonté, ah! vous ne saurez jamais quelle soif!... La bonté, mon ami, la vraie, la profonde, celle qui ne sait pas parler, mais qui sait comprendre, celle qui sait donner tout dans un seul regard, dans un petit geste, et qui est forte, et qui est sûre, toujours dressée contre la vie qui séduit et qui souille... Cette bonté, la connaissez-vous?

Sa voix était tour à tour ferme et hésitante, si chaude de lumière intérieure, si pleine d'âme révélée, que le jeune homme la sentait passer à travers tout son sang, non pas comme un son, mais comme une essence spirituelle.

— En vous, oui, en vous je la connais!

Il lui prit les deux mains, qui tenaient sur ses genoux les violettes; et, se courbant, il les baisa toutes les deux avec soumission. Il resta devant elle, à ses pieds, dans une attitude soumise. Le délicat parfum ennoblissait sa tendresse. Pendant la pause, le feu et l'eau parlèrent.

La femme demanda, d'une voix limpide :

— Croyez-vous que je sois sûre pour vous?

— Est-ce que tu ne m'as pas regardé dormir sur ton cœur? répondit-il d'une voix altérée, saisi tout à coup d'une émotion nouvelle: car, dans la question inattendue, il voyait cette âme se présenter à lui nue et droite; et il sentait trembler au fond de son orgueil un besoin secret de croire et de s'appuyer.

— Oui, mais qu'est-ce que cela prouve? Sur n'importe quel oreiller, la jeunesse a le sommeil tranquille. Tu es jeune...

— Je t'aime et je crois en toi; je m'abandonne à toi tout entier. Tu es ma compagne. Ta main est forte.

Il avait vu l'angoisse bien connue décomposer les lignes de ce cher visage; et son accent avait tremblé d'amour.

— La bonté! — reprit-elle en lui caressant les cheveux sur les tempes, d'un geste léger. — Tu sais être bon; tu as le besoin de consoler, doux ami! Mais une faute a été com-

mise, et elle exige une expiation. D'abord, il me semblait que j'aurais pu faire pour toi les choses les plus humbles et les plus hautes ; et maintenant, il me semble que je ne puis faire qu'une seule chose : m'en aller, disparaître, te laisser libre avec ton destin...

Il l'interrompit en se soulevant, prit le cher visage entre ses paumes.

— Je puis cette chose que l'amour ne peut pas ! — dit-elle à voix basse, toute pâle.

Et elle le regardait comme jamais elle ne l'avait regardé.

Il sentit que dans le creux de ses paumes il tenait une âme, une source vive, infiniment belle et précieuse.

— Foscarina, Foscarina, mon âme, ma vie, ah! oui, plus que l'amour, je sais, tu peux me donner plus que l'amour; et rien ne vaut pour moi ce que tu peux me donner ; et nulle autre offrande ne pourrait me consoler de ne plus t'avoir à mon flanc sur ma route. Crois-moi ! Je te l'ai répété si souvent ! te souvient-il ? même lorsque tu n'étais pas encore mienne tout entière, même lorsque ce pacte nous séparait encore...

Et, la tenant toujours prise entre ses paumes, il se pencha, la baisa passionnément sur les lèvres.

Elle frissonna jusqu'aux os : le fleuve passait de nouveau sur elle et la glaçait.

— Non, non ! — pria-t-elle, toute blanche.

Elle se détourna du jeune homme. Sa poitrine palpitait. Elle se pencha, comme en rêve, pour ramasser les violettes tombées.

— Le pacte ! — dit-elle après un intervalle de silence.

Un sifflement sourd partait d'un tison rebelle à la morsure de la flamme ; la pluie crépitait sur les pierres et sur les branches. De temps à autre, ce bruit imitait l'agitation de la mer, évoquait les solitudes hostiles, les lointains rivages inhospitaliers, les êtres errants sous la rigueur des cieux.

— Pourquoi l'avons-nous violé ?

Stelio avait les yeux fixés sur la splendeur mobile de l'âtre ; mais dans ses mains ouvertes persistait la sensation prodigieuse, le vestige du miracle, la trace de ce visage humain où, à travers la pâleur lamentable, avait passé cette onde de beauté sublime.

— Pourquoi ? — répéta la femme, douloureusement. — Ah ! confessez, confessez que vous aussi, cette nuit-là, avant que l'aveugle fureur nous eût saisis et emportés, vous aussi vous aviez le pressentiment que tout allait être dévasté, perdu ; vous aussi vous aviez le pressentiment que nous ne devions pas céder, si nous voulions sauver le bien qui était né de nous deux, cette chose forte et enivrante qui me semblait être la seule richesse de ma vie. Confessez-le, Stelio, dites la vérité ! Je pourrais presque vous rappeler le moment précis où la voix bonne vous parla. Ne fût-ce pas sur l'eau, à l'heure du retour, pendant que nous avions avec nous Donatella ?

Avant de prononcer ce nom, elle avait hésité une seconde ; et, ensuite, elle éprouva une amertume presque physique, une amertume qui descendit de ses lèvres au fond de son être, comme si les syllabes avaient été empoisonnées. Elle souffrait, en attendant la réponse de son ami.

— Je ne sais plus regarder vers le passé, Fosca, — répondit le jeune homme ; — et d'ailleurs je ne le voudrais pas. Mon bien, je ne l'ai pas perdu. Il me plaît que ton âme ait une bouche pesante et que ton sang abandonne ton visage, quand je te touche et que tu pressens mon désir...

— Tais-toi ! tais-toi ! supplia-t-elle, ne me trouble plus ! Ne m'empêche pas de te raconter ma peine ! Pourquoi ne viens-tu pas à mon aide ?

Elle se retira un peu en arrière, parmi les coussins où elle était assise ; elle se ramassa comme sous une violence brutale, regardant fixement la flamme pour ne pas regarder celui qu'elle aimait.

— Plus d'une fois j'ai vu dans tes yeux quelque chose qui m'a fait horreur, — put-elle dire enfin, avec un effort qui rendit sa voix rauque.

Il tressaillit, mais n'osa pas la contredire.

— Oui, horreur ! — répéta-t-elle d'une voix plus nette, implacable contre elle-même, ayant désormais triomphé de sa peur et ressaisi son courage.

Ils étaient l'un et l'autre en face de la vérité, avec leurs cœurs palpitants et nus.

Elle parla sans faiblesse.

— La première fois, ce fut là-bas, dans le jardin, la nuit

que tu sais... Je comprends ce qu'alors tu voyais en moi : toute la fange sur laquelle j'ai marché, toute l'infamie que mes pieds ont foulée, toute l'impureté dont j'ai eu le dégoût... Ah! tu n'aurais pu avouer les visions qui alors allumaient ta fièvre! Tu avais les yeux cruels et la bouche convulsée. Quand tu t'aperçus que tu me blessais, la pitié te prit... Mais ensuite, ensuite...

Elle s'était couverte de rougeur, et sa voix était devenue impétueuse, et ses prunelles brillaient.

— Avoir nourri durant des années, avec le meilleur de moi-même, un sentiment de dévotion et d'admiration sans limites, de près, de loin, dans la joie, dans la tristesse; avoir accepté avec la plus pure action de grâces toute la consolation offerte aux hommes par votre poésie, et anxieusement attendu d'autres dons toujours plus hauts et toujours plus consolateurs; avoir cru en la force grande de votre génie depuis son aurore, et n'avoir jamais détaché les yeux de votre ascension, et l'avoir accompagnée d'un vœu qui a été ma prière du matin et du soir, durant des années; avoir silencieusement et avec ferveur soutenu un continuel effort pour donner à mon esprit quelque beauté, quelque harmonie qui le rendissent moins indigne de s'approcher du vôtre; avoir tant de fois, sur la scène, devant une salle ardente, prononcé avec un frisson quelque parole immortelle en pensant à celle qu'un un jour il vous plaira peut-être de communiquer à la foule par le moyen de ma bouche; avoir travaillé sans trêve, avoir essayé toujours d'arriver à un art plus simple et plus intense, avoir aspiré continuellement à la perfection par crainte de ne pas vous plaire, de paraître trop inférieure à votre rêve; avoir aimé ma gloire fugitive seulement pour qu'elle pût un jour servir à la vôtre; avoir hâté avec la ferveur de la foi la plus assurée vos nouvelles révélations, pour pouvoir m'offrir à vous comme un instrument de votre victoire avant ma décadence; et avoir contre tout et contre tous défendu ce bien de mon âme secrète, contre tous et aussi contre moi-même, et plus courageusement et plus durement encore contre moi-même que contre les autres; avoir fait de vous ma mélancolie, mon espérance tenace, mon épreuve héroïque, le signe de toutes les choses bonnes, fortes et libres, ah! Stelio, Stelio...

Elle s'arrêta un instant, suffoquée par son cœur trop plein, offensée par le souvenir comme par une honte nouvelle.

— ...Et arriver à cette aube-là, et vous voir partir ainsi de ma maison, dans ce matin horrible!

Elle blêmit, perdit tout le sang de sa face.

— T'en souvient-il?

— J'étais heureux, j'étais heureux! — s'écria le jeune homme, d'une voix qui s'étranglait, bouleversé, lui aussi, tout pâle.

— Non, non... T'en souvient-il? Tu te levas de mon lit comme du lit d'une courtisane, rassasié, après quelques heures de plaisir violent...

— Tu te trompes, tu te trompes!

— Avoue! Dis la vérité! La vérité seule peut nous sauver encore.

— J'étais heureux; j'avais tout le cœur en joie; je rêvais, j'espérais, je croyais renaître...

— Oui, oui, heureux de respirer, de te retrouver libre, de te sentir jeune encore dans le vent et dans le jour. Ah! tu avais mêlé trop d'âcres choses à tes caresses, trop de poisons à ton plaisir. Que voyais-tu alors en celle qui tant de fois avait agonisé — oui, tu le sais bien, agonisé! — plutôt que de violer le rêve qu'elle emportait avec elle dans sa course errante à travers le monde? Dis : que voyais-tu, sinon la créature corrompue, la chair de volupté, le reste des amours inconnues, l'actrice vagabonde qui, dans son lit comme sur la scène, est à tous et n'est à personne...

— Foscarina! Foscarina!

Il se jeta sur elle, lui ferma les lèvres avec sa main tremblante.

— Non, non, ne dis pas cela! Tais-toi! Tu es folle, tu es folle...

— C'est horrible! — murmura-t-elle en tombant sur les coussins, rompue, exténuée par sa passion, submergée sous ce flot d'amertume qui avait jailli du plus profond de son âme.

Mais ses yeux restaient ouverts et dilatés, immobiles comme deux cristaux, durs comme s'ils n'avaient plus de cils, fixés sur lui. Ces yeux empêchaient Stelio de parler : de nier ou

d'atténuer la vérité qu'ils avaient découverte. Après quelques instants, ils lui devinrent intolérables. Il les ferma du bout des doigts, comme on ferme ceux des morts. Elle vit ce geste qui était d'une mélancolie infinie; elle sentit sur ses paupières les doigts qui la touchaient comme savent toucher seulement l'amour et la pitié. Son amertume se dissipa, l'âpre nœud de sa gorge se dénoua, ses cils devinrent humides. Elle étendit les bras, lui enlaça le cou, s'y suspendit pour se soulever un peu. Et il sembla qu'elle se resserrait toute en elle-même, qu'elle redevenait encore une fois légère et faible, et pleine d'une silencieuse imploration.

— Donc, il faut que je m'en aille! — soupira-t-elle, la voix mouillée par les larmes intérieures. — N'y a-t-il pas de remède? N'y a-t-il pas de pardon?

— Je t'aime, dit l'aimé.

Elle dégagea un de ses bras et tendit vers l'âtre sa main ouverte, comme pour conjurer le sort. Puis, de nouveau, elle enveloppa le jeune homme dans un étroit embrassement.

— Oui, encore un peu, encore un peu! Laisse-moi rester encore un peu. Et puis, je m'en irai, je m'en irai mourir là-bas, très loin, sous un arbre, sur une pierre. Laisse-moi rester encore un peu!

— Je t'aime, dit l'aimé.

Les forces aveugles et indomptables de la vie tourbillonnaient sur leur tête, sur leur embrassement. Comme ils les sentaient présentes, l'effroi resserrait leur étreinte ; et, du contact de leur corps, naissaient pour leurs âmes un bien et un mal déchirants, qui se confondaient, n'étaient plus séparables. La voix des éléments parlait dans le silence un langage obscur qui était comme une réponse incomprise à leur muette interrogation. Près d'eux, loin d'eux, le feu et l'eau parlaient, répondaient, racontaient. Peu à peu, ils attirèrent l'esprit de l'animateur, le séduisirent, le charmèrent, l'entraînèrent dans le monde des innombrables mythes nés de leur éternité. Il eut dans ses oreilles la sensation réelle et profonde des deux mélodies qui exprimaient l'intime essence des deux Volontés élémentaires, les deux mélodies merveilleuses qu'il avait déjà trouvées pour les ourdir dans la trame symphonique de la tragédie nouvelle. Douleur et

inquiétude cessèrent en lui, soudain, comme pour une trêve heureuse, pour un intervalle d'enchantement. Et les bras de la femme se dénouèrent aussi, comme s'ils obéissaient à un ordre mystérieux de libération.

— Il n'y a pas de remède ! — se dit-elle à elle-même, comme si elle répétait une sentence que ses oreilles auraient entendue, de même façon que l'autre avait entendu les grandes mélodies.

Elle se courba, elle appuya le menton sur sa paume et le coude sur son genou ; et, dans cette attitude, elle resta les yeux fixés sur le foyer, fronçant le sourcil.

Il la regarda, fut ressaisi par sa peine. La trêve était finie, trop brève; mais son esprit s'était orienté vers son œuvre, et il lui restait une excitation qui ressemblait à de l'impatience. Maintenant, cette peine lui semblait inutile ; l'angoisse de cette femme lui semblait presque importune, puisqu'il l'aimait, puisqu'il la désirait et que ses caresses étaient ardentes et qu'ils étaient libres tous les deux et que le lieu où ils vivaient était propice à leurs rêves et à leurs plaisirs. Il aurait voulu trouver une manière soudaine de rompre ce cercle de fer, de dissiper cette vapeur triste, de ramener son amie à la joie. Il fit appel à sa grâce ingénieuse pour trouver une invention délicate qui attirerait l'affligée au sourire qui l'apaiserait. Mais il n'avait plus maintenant cette mélancolie éperdue et cette pitié tremblante qui avaient donné à ses doigts un toucher si suave lorsqu'il avait fermé les yeux désespérés. Son instinct ne lui suggérait que le geste sensuel, la caresse qui stupéfie l'âme, le baiser qui confond la pensée.

Il hésita; il la regarda. Elle demeurait dans la même attitude, courbée, le menton appuyé sur sa paume, le sourcil froncé. La flamme lui éclairait le visage, les cheveux, de ses lueurs changeantes. Le front était beau comme un beau front viril; mais il y avait quelque chose de sauvage dans le pli naturel et dans le reflet fauve des grandes mèches massives, à leur naissance, près des tempes, quelque chose de farouche et de fier qui faisait songer à l'aile des oiseaux de proie.

— Que regardes-tu? — dit-elle, sentant cette attention. — Est-ce que tu me découvres un cheveu blanc ?

Il se pencha, se mit à genoux devant elle, flexible, câlin.

— Je te vois belle, Foscarina. En toi je ne découvre que des choses qui me plaisent, toujours. Je regardais le pli de tes cheveux, là, ce pli étrange qui a été fait, non par le peigne, mais par la tempête.

Il plongea ses mains sensuelles dans les boucles épaisses. Elle ferma les yeux, reprise de ce froid, dominée par ce terrible pouvoir; elle fut à lui comme une chose tenue dans le poing, comme une bague au doigt, comme un gant, comme un vêtement, comme une parole qu'on peut dire ou ne pas dire, comme un vin qu'on peut boire ou verser par terre.

— Je te vois belle. Quand tu fermes les yeux ainsi, je te sens mienne jusqu'aux dernières profondeurs, mienne, en moi, comme l'âme est mêlée au corps; une seule vie: la mienne et la tienne... Ah! je ne sais pas dire... Tout ton visage pâlit au dedans de moi-même... Je sens l'amour monter dans tes veines, jusqu'au bout de tes cheveux ; je le vois sourdre de dessous tes paupières.... Quand tes paupières battent, il me semble qu'elles battent comme mon sang et que l'ombre de tes cils touche le sommet de mon cœur...

Elle écoutait, dans cette obscurité où, à travers le tissu vivant des paupières, lui arrivait la rouge vibration de la flamme; et, par instants, il lui semblait que cette voix était lointaine, et qu'elle parlait, non à elle, mais à une autre, et qu'elle-même écoutait en secret un entretien d'amour, et qu'elle était déchirée par la jalousie, et qu'elle était frappée par les éclairs d'une volonté homicide, et qu'elle était envahie par un esprit sauvage de vengeance, et que pourtant son corps demeurait immobile, que ses mains pendaient engourdies par une lourde torpeur, désarmées, impuissantes.

— Tu es ma volupté et tu es mon réveil. Il existe en toi une puissance excitatrice dont toi-même tu n'as pas conscience. Le plus simple de tes actes suffit pour me révéler une vérité que j'ignorais. Et l'amour est comme l'intellect: il resplendit à mesure des vérités qu'il découvre. Pourquoi, pourquoi te chagriner? Rien n'est détruit, rien n'est perdu. Il fallait que je fusse libre et heureux dans la vérité de ton entier amour pour créer l'œuvre belle que tant d'hommes attendent. J'ai besoin de ta foi, j'ai besoin de jouir et de créer... Ta seule présence suffit pour donner à mon esprit une fé-

condité incalculable. Tout à l'heure, pendant que tu me tenais embrassé, j'ai entendu soudain passer dans le silence un torrent de musique, un fleuve de mélodie...

A qui parlait-il? A qui demandait-il la joie? Son besoin musical ne s'adressait-il pas à celle qui chantait et dont le chant transfigurait l'Univers? A qui, sinon à la jeunesse fraîche, à la virginité intacte, pouvait-il demander de jouir et de créer? Tandis qu'elle l'étreignait entre ses bras, c'était l'autre qui chantait en lui! Et maintenant, maintenant, à qui parlait-il, sinon à l'autre? L'autre seule pouvait lui donner ce qui lui était nécessaire pour son art et pour sa vie. La vierge était une force neuve, une beauté close, une arme non encore empoignée, magnifique et aiguë pour l'ivresse de la guerre. Malédiction! Malédiction!

Une douleur mêlée de colère lui travaillait l'âme, dans cette obscurité vibrante d'où elle n'osait pas sortir. Elle souffrait comme si elle avait été renversée sous un incube. Il lui semblait qu'elle sombrait avec son indestructible fardeau, avec sa vie vécue, avec ses années de misère et de triomphe, avec son triste visage et avec ses mille masques, avec son âme désespérée et avec les mille âmes qui avaient habité son corps mortel. Aujourd'hui, cette passion, qui devait la sauver, la poussait irréparablement vers la ruine et la mort. Pour arriver à elle, pour jouir d'elle, le désir de l'aimé devait traverser toute cette ombre qu'il croyait faite d'innombrables amours inconnues, et, par cette méprise outrageante, il devait se contaminer, se corrompre, s'aigrir, devenir cruel, se changer peut-être en dégoût. Toujours cette ombre devait exciter en lui l'instinct de férocité bestiale qui se cachait au fond de sa sensualité puissante. Ah! qu'avait-elle fait? Elle avait armé un dévastateur furibond, et elle l'avait placé là, entre son ami et elle. Il n'y avait plus de salut possible. Elle-même, en ce soir d'incendie, avait amené devant lui la belle et fraîche proie qu'il avait saisie par un de ces regards qui sont un choix et une promesse. A qui parlait-il maintenant, sinon à cette autre? A qui demandait-il la joie?

— Ne sois pas triste! Ne sois pas triste!

Maintenant, elle entendait d'une manière confuse les paroles, plus faibles de seconde en seconde, comme si son âme se fût

abîmée dans un gouffre et que la voix fût restée en haut; mais elle sentait les mains impatientes qui la tentaient. Et, dans cette obscurité sanglante qui ressemblait à celle d'où naissent les délires et les folies, tout à coup, de ses moelles, de ses veines, de toute sa chair troublée, surgit une révolte sauvage.

— Veux-tu que je te mène à elle? Veux-tu que je l'appelle près de toi? — s'écria la malheureuse, en lui ouvrant sur la face des yeux qui l'étonnèrent, en le prenant par les poignets et le secouant avec une force convulsive où l'on sentait les ongles. — Va! va! Elle t'attend. Pourquoi rester ici? Va, cours! Elle t'attend.

Elle se dressa, le releva, essaya de le pousser vers la porte. Elle n'était plus reconnaissable, transfigurée par la fureur en une créature menaçante et dangereuse. Incroyable était la vigueur de ses mains, l'énergie nocive qui se développait dans tous ses membres.

— Qui, qui m'attend? Que dis-tu? Qu'as-tu? Reviens à toi! Foscarina! Foscarina!

Il balbutiait, l'appelait, tremblant d'épouvante parce qu'il croyait voir la figure de la folie se dessiner sur ce visage altéré.

Mais elle, en démence, ne l'entendait pas.

— Foscarina!

Il l'appela de toute son âme, blanc de terreur, comme s'il voulait arrêter par son cri la raison prête à partir.

Elle eut un grand sursaut; elle ouvrit les mains; elle promena autour d'elle des yeux égarés, comme si elle s'éveillait et ne se souvenait plus. Elle haletait.

— Viens, assieds-toi.

Il la reconduisit vers les coussins, l'y accommoda doucement. Elle se laissait radoucir par cette tendresse désolée. Elle semblait reprendre connaissance après un évanouissement et ne se souvenir plus de rien. Elle se plaignit.

— Pourquoi m'a-t-on battue?

Elle palpa ses bras endoloris, toucha au nœud des mâchoires ses joues qui lui faisaient mal. Elle se mit à trembler de froid.

— Allonge-toi; repose ta tête, ici...

Il la fit s'allonger, lui arrangea la tête, lui mit sur les pieds un coussin, tout doucement, penché sur elle comme sur une

chère malade, lui abandonnant tout son cœur qui battait, battait, encore effrayé.

— Oui, oui, — répétait-elle d'une voix qui n'était qu'un souffle, à chaque mouvement qu'il faisait, comme pour prolonger la douceur de ces soins.

— Tu as froid?

— Oui.

— Veux-tu que je te couvre?

— Oui.

Il chercha une couverture, trouva sur une table un velours ancien. Il l'en recouvrit. Elle lui sourit faiblement.

— Es-tu bien comme cela?

Elle fit signe que oui, avec ses paupières qui se fermaient. Alors, il ramassa les violettes, qui étaient alanguies et tièdes. Il posa le bouquet sur le coussin où elle avait la tête posée.

— Comme cela?

Elle fit avec les cils un mouvement plus léger encore. Il lui baisa le front, dans le parfum; puis il s'éloigna pour attiser le feu, ajouta beaucoup de bûches, fit jaillir une grande flambée.

— Sens-tu la chaleur? Te réchauffes-tu? — demanda-t-il à voix basse.

Il se rapprocha d'elle, se pencha sur la pauvre âme. Il retint son souffle. Elle s'était assoupie. Les contractures de son visage se relâchaient; les lignes de sa bouche se recomposaient dans le rythme égal du sommeil; un calme pareil à celui de la mort se répandait sur sa pâleur. « Dors! dors! » Il était si plein de pitié et d'amour qu'il aurait voulu transfuser dans ce sommeil une infinie vertu de consolation et d'oubliance. « Dors! dors! »

Il resta là, sur le tapis, à la veiller. Pendant quelques minutes, il mesura cette respiration. Ces lèvres avaient dit : « Je puis une chose que l'amour ne peut pas ! » Ces lèvres avaient crié : « Veux-tu que je te mène à elle? Veux-tu que je l'appelle près de toi? » Il ne jugeait pas, ne décidait pas; il laissait sa pensée se disperser. Une fois encore il sentit les forces aveugles et indomptables de la vie tourbillonner sur sa tête, sur ce sommeil, il sentit sa terrible volonté de vivre. « L'arc a pour nom BIOS et pour œuvre la mort. »

Dans le silence, le feu et l'eau parlèrent. La voix des éléments, la femme endormie dans la douleur, l'imminence du destin, l'immensité de l'avenir, le souvenir et le pressentiment, toutes ces choses créèrent dans son esprit un état de mystère musical où l'œuvre inexprimée ressuscita et s'illumina. Il entendit ses mélodies se développer indéfiniment. Il entendit un personnage du drame qui disait : « Elle seule éteint notre soif; et toute la soif qui est en nous se porte avidement vers sa fraîcheur. Si elle n'existait pas, nul ne pourrait vivre ici ; nous mourrions tous de sécheresse... » Il vit une campagne sillonnée par le lit aride et blanc d'un fleuve antique, parsemée de bûchers allumés dans le soir extraordinairement calme et pur. Il vit une funèbre fulguration d'or, une tombe pleine de cadavres tout recouverts d'or, le cadavre couronné de Cassandre parmi les urnes sépulcrales. Une voix disait : « Comme elles sont douces, ses cendres ! Elles coulent entre les doigts comme le sable de la mer... » Une voix disait : « Elle parle d'une ombre qui passe sur toutes les choses et d'une éponge humide qui efface toutes les traces... » Alors, la nuit se faisait : les étoiles scintillaient, les myrtes embaumaient, une vierge ouvrait un livre, lisait une lamentation. Et une voix disait : « Ah ! la statue de Niobé ! Avant de mourir, Antigone voit une statue de pierre d'où jaillit une éternelle fontaine de larmes... » L'erreur du temps avait disparu ; les lointains des siècles étaient abolis. L'ancienne âme tragique était présente dans l'âme nouvelle. Avec la parole et avec la musique, le poète recomposait l'unité de la vie idéale.

*
* *

Par une après-midi de novembre, il revenait du Lido sur le bateau, accompagné de Daniele Glàuro. Ils avaient laissé derrière eux l'Adriatique en tempête, le choc des lames glauques et blanches sur les sables déserts, les arbres de San-Niccolò dépouillés par un vent de proie, les tourbillons des feuilles mortes, les fantômes héroïques des départs et des arrivages, le souvenir des arbalétriers joutant pour l'écarlate, et des galops de lord Byron dévoré par le désir de surpasser son destin.

— Moi aussi, j'aurais donné aujourd'hui un royaume pour un cheval! — dit Effrena, se raillant lui-même, irrité par la médiocrité de la vie. — Ni une arbalète ni un cheval à San-Niccolò, et pas même le courage d'un rameur! *Perge audacter*... Nous voilà sur cette ignoble carcasse grise qui fume et gargouille comme une marmite. Regarde Venise qui danse, là-bas!

Le courroux de la mer se propageait sur la lagune. Les eaux étaient agitées par un âpre frissonnement, et il semblait que cette agitation se communiquât aux fondements de la ville. On voyait les palais, les coupoles, les campaniles tanguer comme des navires. Les algues arrachées des fonds flottaient avec toutes leurs racines blanchâtres. Des troupes de mouettes tournoyaient dans le vent; et, de temps à autre, on entendait leur étrange rire suspendu aux innombrables crêtes de la bourrasque.

— Wagner! — dit à voix basse Daniele Glàuro, saisi d'une émotion subite, en indiquant un vieillard appuyé au bordage de la proue. — Là, avec Franz Liszt et Donna Cosima. Le vois-tu?

Le cœur de Stelio aussi palpita plus fort; pour lui aussi disparurent soudain toutes les figures environnantes, s'interrompit l'ennui amer, cessa l'oppression de l'inertie; et seul demeura le sentiment de surhumaine puissance éveillé par ce nom; et la seule réalité sur tous ces fantômes indistincts fut le monde idéal évoqué par ce nom autour du petit vieillard penché vers le tumulte des eaux.

Le génie victorieux, la fidélité d'amour, l'amitié immuable, suprêmes apparitions de la nature héroïque, étaient là réunies encore une fois sous la tempête, silencieusement. La même blancheur éblouissante couronnait les trois personnes voisines: leurs cheveux étaient tout blancs sur leurs pensées tristes, Une tristesse inquiète se révélait dans leurs visages, dans leurs attitudes, comme si un même pressentiment obscur eût oppressé leurs cœurs communicants. La femme avait sur une face de neige une belle bouche robuste, formée de lignes fermes et nettes, révélatrice d'une âme tenace; et ses yeux de clair acier restaient continuellement fixés sur celui qui l'avait élue pour compagne dans la haute guerre, veillaient avec adoration sur celui qui, après avoir vaincu toutes les

forces hostiles, ne pourrait pas vaincre la Mort dont la menace le poursuivait sans cesse. Ce féminin regard de vigilance et de crainte s'opposait ainsi au regard invisible de l'autre Femme et semblait envelopper le vieillard d'une vague ombre funèbre.

— Il paraît souffrir, — dit Daniele Glàuro. — Tu ne vois pas? Il paraît sur le point de défaillir. Veux-tu que nous nous approchions?

Effrena regardait avec une émotion inexprimable ces cheveux blanchis que le vent âpre agitait sur cette nuque sénile, sous les larges bords du feutre, et cette oreille presque livide, au lobe gonflé. Ce corps, qui avait été soutenu dans la lutte par un si fier instinct de domination, avait maintenant l'apparence d'un chiffon que la rafale devait emporter et perdre.

— Ah! Daniele, que pourrions-nous faire pour lui? — dit-il, éprouvant un besoin religieux de manifester par quelque signe sa révérence et sa pitié pour ce grand cœur oppressé.

— Oui, que pourrions-nous faire? — répéta Daniele Glàuro, à qui se communiqua immédiatement cette fervente volonté d'offrir quelque chose de soi au héros qui endurait le sort humain.

Ils ne furent qu'une seule âme dans cet acte de gratitude et de ferveur, dans cette subite exaltation de leur noblesse profonde.

Mais ils ne pouvaient donner autre chose que ce qu'ils donnaient. Rien ne pouvait interrompre l'œuvre occulte du mal. Et ils s'affligeaient tous les deux, à voir ces cheveux blanchis, cette faible chose à demi morte, s'agiter sur la nuque du vieillard au souffle véhément qui venait du large et apportait à la lagune étonnée la voix et les écumes de la mer.

« Ah! mer superbe, tu devras me porter encore! Le salut que je cherche sur la terre, je ne le trouverai jamais. A vous je resterai fidèle, ô flots de la mer immense... » Les harmonies impétueuses du *Vaisseau Fantôme* se réveillaient dans la mémoire d'Effrena, avec l'appel désespéré qui les traverse de temps à autre; et il lui semblait réentendre dans le vent la chanson sauvage de la chiourme sur le navire aux voiles rouges : « Iohohé ! iohohé ! Descends à terre, ô noir capi-

taine : sept ans sont passés... » Et il reconstituait en imagination la figure de Wagner jeune, se représentait le solitaire égaré dans la vivante horreur de Paris, misérable et indompté, dévoré par une fièvre merveilleuse, les yeux fixés sur son étoile et résolu de contraindre le monde à la reconnaître. Dans le mythe du pâle navigateur, l'exilé avait retrouvé une image de sa propre course haletante, de sa lutte furieuse, de son espoir suprême. « Mais un jour l'homme pâle pourra être affranchi, s'il rencontre sur la terre une femme qui lui soit fidèle jusqu'à la mort! »

Elle était là, cette femme, au flanc du héros, comme une gardienne toujours vigilante. Elle aussi, comme Senta, connaissait la loi souveraine de la fidélité; et la mort s'apprêtait à accomplir le vœu sacré.

— Crois-tu que, plongé dans la poésie des mythes, il ait rêvé une façon extraordinaire de trépasser, et qu'il prie chaque jour la Nature de rendre sa fin conforme à son rêve? — demanda Daniele Glàuro, songeant à la volonté mystérieuse qui induisit l'aigle à prendre pour une roche le front d'Eschyle et amena Pétrarque à expirer solitairement sur les pages d'un livre. — Quelle pourrait être la fin digne de lui?

— Une mélodie nouvelle, d'une puissance inouïe, qui, en sa première jeunesse lui apparut indistincte et qu'alors il ne put fixer, lui fendra tout à coup le cœur comme une épée terrible.

— C'est vrai ! dit Daniele Glàuro.

Excitées par le grand vent, les phalanges des nuages combattaient dans les espaces et s'entrechoquaient; les tours, les coupoles ondulaient au fond de l'eau et semblaient se déformer, elles aussi; et les ombres de la ville et les ombres du ciel, également vastes et mobiles sur les eaux hérissées, se confondaient et se transmuaient, comme si elles eussent été produites par des choses également prêtes à se dissoudre.

— Regarde le Madgyar, Daniele. Assurément, c'est un esprit généreux; il a servi le héros avec un dévouement et une foi sans limites. Et, mieux encore que son art, cette servitude le voue à la gloire. Mais vois comme ce sentiment si sincère et si fort lui inspire une affectation presque histrionique, par le

continuel besoin d'imposer aux spectateurs une magnifique image de lui-même, qui les étonne!

L'abbé redressait son buste maigre et ossu, qui semblait serré dans une cotte de mailles; et, se haussant ainsi de toute sa stature, il avait la tête découverte pour prier, pour adresser sa muette prière au Dieu des Tempêtes. Le vent secouait l'épaisse chevelure blanche, cette chevelure léonine d'où étaient partis tant de frémissements et d'éclairs pour troubler la foule et les femmes. Ses yeux magnétiques étaient levés vers les nuages, tandis que les paroles non prononcées se dessinaient sur ses longues lèvres minces, répandant un souffle mystique sur ce visage tourmenté de rides et de verrues énormes.

— Qu'importe? — dit Daniele Glàuro. — Il possède la divine faculté de la ferveur, il a le goût de la force toute-puissante et de la passion dominatrice. Son art n'a-t-il pas aspiré vers Prométhée, Orphée, Dante, le Tasse? Il fut attiré par Wagner comme par les grandes énergies naturelles; peut-être avait-il entendu en lui ce qu'il a essayé d'exprimer dans son poème symphonique : « ce que l'on entend sur la montagne. »

— C'est vrai! dit Effrena.

Mais ils tressaillirent tous les deux en voyant le vieillard incliné sur le bordage se retourner soudain avec le geste d'un homme qui étoufferait dans les ténèbres, et s'accrocher convulsivement à sa compagne qui jeta un cri. Ils accoururent. Tous les passagers qui étaient sur le bateau, frappés par ce cri d'angoisse, accoururent aussi, se pressèrent alentour. Un regard de la femme suffit pour empêcher que l'on osât approcher du corps, qui paraissait inanimé. Elle-même le soutint, l'accommoda sur le banc, lui toucha le pouls, se pencha pour lui ausculter le cœur. Son amour et sa douleur traçaient autour du malade inerte un cercle inviolable. Tous reculèrent; silencieux et anxieux, ils épiaient sur ce visage livide les indices de la mort ou de la vie.

Le visage était immobile, abandonné sur les genoux de la femme. Deux sillons profonds descendaient le long des joues vers la bouche entr'ouverte, se creusaient vers les ailes du nez impérieux. Les rafales agitaient les cheveux rares et fins

sur le front convexe, le blanc collier de barbe sous le menton carré où la vigueur de l'os maxillaire était visible à travers les plis mous de la peau. La tempe se couvrait d'une sueur visqueuse, et un faible tremblement remuait l'un des pieds, qui pendait. Les moindres détails de cette figure blême s'imprimèrent dans l'esprit des deux jeunes hommes pour toujours.

Combien dura le supplice? Le passage des ombres continuait sur les eaux livides, interrompu de temps à autre par de grands faisceaux de rayons qui semblaient percer l'air et s'enfoncer avec une pesanteur de flèches. On entendait le bruit cadencé de la machine, et, par instants, le rire moqueur des mouettes, et déjà le hurlement sourd qui arrivait du Grand Canal, le vaste gémissement de la ville battue par la tempête.

— Nous le porterons, — dit à l'oreille de son ami Stelio Effrena, enivré par la tristesse des choses et par la solennité de ses visions.

Le visage immobile donnait à peine quelques signes du retour à la vie.

— Oui, offrons nos bras! — dit Daniele Glàuro, en pâlissant.

Ils regardèrent la femme à la face de neige; ils s'avancèrent, très pâles; ils offrirent leurs bras.

Combien dura ce transport terrible? Court était le passage du bateau à la rive; mais ces quelques pas comptèrent pour un long chemin. L'eau se brisait contre les poutres du débarcadère, le hurlement sortait du Canal comme des méandres d'une caverne, les cloches de Saint-Marc sonnaient les vêpres; mais ce bruit confus perdait toute réalité immédiate et semblait infiniment profond et reculé, comme une lamentation de l'Océan.

Ils portaient sur leurs bras le poids du Héros; ils portaient le corps évanoui de Celui qui avait répandu sur le monde la puissance de son âme océanique, la chair mortelle du Révélateur qui, pour la religion des hommes, avait transformé en chant les essences de l'Univers. Avec un frisson ineffable d'épouvante et de joie, tel un homme qui verrait un fleuve se précipiter d'une roche, un volcan se fendre, un incendie dévorer une forêt, un éblouissant météore cacher le ciel étoilé, tel un homme à l'aspect d'une force naturelle imprévue et

irrésistible, Effrena sentit sous sa main, passée dans l'aisselle pour soutenir le buste, — il avait dû s'arrêter une seconde, afin de reprendre ses forces qui lui échappaient, et il regardait cette tête blanche appuyée contre sa poitrine, — il sentit sous sa main repalpiter le cœur sacré.

*
* *

— Tu étais fort, Daniele, toi qui ne saurais briser un roseau! Il était lourd, ce corps de vieux barbare, il semblait armé d'une ossature de bronze : bien construit, robuste, apte à rester debout sur un pont qui roule et qui tangue; une structure d'homme destiné à la haute mer. D'où cette force te venait-elle? Je n'étais pas sans crainte... Mais non, tu ne chancelais pas! Nous avons porté sur nos bras un héros. C'est une journée digne qu'on la célèbre. Ses yeux se sont rouverts en face de moi; son cœur a repalpité sous ma main. Nous étions dignes de le porter, Daniele, par notre ferveur!

— Tu étais digne, toi, non seulement de le porter, mais de recueillir, pour les tenir, quelques-unes des plus belles promesses offertes par son art aux hommes qui espèrent encore.

— Ah! si je ne succombe à mon abondance même, et si je réussis à dompter cette anxiété qui m'étouffe, Daniele!...

Ils allaient, allaient, au flanc l'un de l'autre, les deux amis enivrés et confiants comme si leur amitié était devenue plus noble, s'était accrue d'un idéal trésor; ils allaient, allaient dans le vent, dans le mugissement, à travers le soir tumultueux, poursuivis par la fureur de la mer.

— On croirait que l'Adriatique a renversé les Murazzi et veut se railler de la défense du Sénat! — dit Glàuro en s'arrêtant devant le flot qui débordait jusque sur la Grande Place et menaçait les Procuraties. — Nous sommes obligés de revenir en arrière.

— Non. Faisons-nous passer en barque. Voici un *sandalo*... Regarde Saint-Marc sur l'eau!

Le rameur les passait à la Tour de l'Horloge. La Grande Place était inondée, pareille à un lac dans une enceinte de portiques, reflétant le ciel qui se découvrait derrière les nuages

en fuite, coloré par le crépuscule de safran. Plus vive, la Basilique d'or, comme si elle se ravivait au contact de l'eau, telle une forêt desséchée, resplendissait d'ailes et d'auréoles dans la lumière finissante; et les croix de ses mitres apparaissaient au fond du sombre miroir comme les sommets d'une autre basilique submergée.

— EN VERUS FORTIS QUI FREGIT VINCULA MORTIS — lut Stelio sur la corde d'un arc, au bas de la mosaïque de la Résurection. — C'est à Venise, le sais-tu? que Wagner eut ses premiers colloques avec la mort, il y a plus de vingt ans aujourd'hui, à l'époque de *Tristan*. Consumé par une passion sans espoir, il vint à Venise pour y mourir en silence; et il y composa ce délirant second acte, qui est un hymne à la nuit éternelle. Maintenant, son destin le ramène sur les lagunes. Le sort a décidé, ce semble, qu'il aurait là sa fin, comme Claudio Monteverde. N'est-ce pas un désir musical, celui dont Venise est pleine? un désir immense et indéfinissable? Tous les bruits s'y transforment en voix expressives. Écoute!

Au souffle impétueux du vent, la ville de pierre et d'eau était devenue sonore comme un orgue démesuré. Le sifflement et le mugissement se changeaient en une sorte d'imploration chorale qui grandissait et diminuait sur un mode rythmique.

— Dans ce chœur de gémissements, ton oreille ne perçoit-elle pas le dessin d'une mélodie? Écoute!

Débarqués du *sandalo*, ils s'engageaient dans les ruelles, franchissaient les petits ponts, longeaient les quais, s'enfonçaient à l'aventure; mais, malgré l'anxiété de sa course, Effrena s'orientait par instinct vers une maison lointaine qui, de de temps à autre, lui apparaissait, comme dans un jaillissement d'éclair, animée par une attente profonde.

— Écoute! Je distingue un thème mélodique, un thème qui se perd et qui renaît sans avoir la force de se développer...

Stelio s'arrêta, l'oreille tendue, avec une telle acuité d'attention que son ami en fut étonné comme s'il l'avait vu se transfuser dans le phénomène naturel qu'il étudiait, s'anéantir peu à peu dans une volonté plus vaste et plus puissante qui l'absorbait et le faisait semblable à elle-même.

— Tu as entendu?

— Il ne m'est pas donné, à moi, d'entendre ce que tu entends, — répondit le stérile ascète à l'esprit génial. — J'attendrai que tu puisses me redire la parole que la Nature t'aura dite.

Ils tremblaient tous deux, au fond de leur cœur, l'un très lucide, l'autre inconscient.

— Je ne sais plus, dit Stelio, je ne sais plus... Il me semblait...

Maintenant échappait à sa connaissance le message qu'il avait reçu dans une sorte d'extase fugitive. Le travail de son esprit recommençait; sa volonté ressuscitait, agitée par d'anxieuses aspirations.

— Ah ! rendre à la mélodie sa simplicité naturelle, sa perfection ingénue, sa divine innocence, la tirer toute vive de la source éternelle, du mystère même de la nature, de l'âme même de l'Univers ! As-tu jamais médité ce mythe qui se rapporte à l'enfance de Cassandre ? Une nuit, on la laissa dans le temple d'Apollon; et, au matin, on la retrouva étendue sur le marbre, enlacée dans les anneaux d'un serpent qui lui léchait les oreilles. Depuis lors, elle comprit toutes les voix éparses dans l'air, elle connut toutes les mélodies du monde. La puissance de la Divinatrice n'était qu'une puissance musicale. Une partie de cette vertu apollinienne entra dans les poètes qui coopérèrent à la création du Chœur tragique. Un de ces poètes se vantait de comprendre les voix de tous les oiseaux; et un autre, de s'entretenir avec les vents; et un autre, d'entendre parfaitement le langage de la mer. Plus d'une fois j'ai rêvé que j'étais étendu sur le marbre, enlacé dans les anneaux de ce serpent... Pour qu'il nous fût donné de créer l'art nouveau, il faudrait, Daniele, que ce mythe se renouvelât !

Il parlait avec une chaleur croissante; mais, tout en s'abandonnant au flot de ses pensées, il continuait à sentir qu'une obscure partie de lui-même demeurait en communion avec l'air sonore.

— T'es-tu jamais demandé quelle pouvait être la musique de cette sorte d'ode pastorale que le chœur chante dans *Œdipe Roi*, lorsque Jocaste s'enfuit, saisie d'horreur, et que le fils de Laïus garde pourtant l'illusion d'une dernière espérance ? Tu te rappelles ? « O Cithéron, j'en prends l'Olympe à témoin, avant que s'achève une autre pleine lune... » L'image des mon-

tagnes interrompt pour quelques instants l'horreur du drame; la sérénité agreste donne une trêve à l'épouvante humaine. Tu te rappelles? Tâche de te représenter la strophe à la façon d'un cadre qui comprendrait entre ses lignes une série de mouvements corporels, une expressive figure de danse que la mélodie animerait de sa vie parfaite. Voilà, évoqué devant toi, l'esprit de la Terre dans le dessein essentiel des choses; voilà l'apparition consolatrice de la grande Mère commune sur le malheur de ses fils frappés et tremblants; et voilà enfin une célébration de ce qui est divin et éternel, sur les hommes entraînés à la démence et à la mort par l'aveugle Destin. Tâche maintenant de concevoir comment ce chant m'a aidé à trouver pour ma tragédie les moyens de la plus haute et de la plus simple expression...

— Tu te proposes donc de rétablir le Chœur sur la scène?

— Oh! non. Je ne veux pas ressusciter une forme ancienne; ce que je veux, c'est inventer une forme nouvelle, sans obéir qu'à mon instinct et au génie de ma race, comme firent les Grecs lorsqu'ils créèrent ce merveilleux édifice de beauté, à jamais inimitable, qu'est leur drame. Puisque, dès longtemps, les trois arts pratiques, la musique, la poésie et la danse, se sont séparés, et puisque les deux premiers ont poursuivi leur développement vers une supérieure puissance d'expression, tandis que le troisième est déchu, j'estime qu'il ne serait plus possible de les fondre en une seule structure rythmique sans ôter à tel ou tel d'entre eux le caractère propre et dominant qu'il a désormais acquis. En concourant à un effet commun et total, ils renoncent à leur effet particulier et suprême; en somme, ils apparaissent diminués. Parmi les matières aptes à recevoir le rythme, la Parole est le fondement de toute œuvre d'art qui aspire à la perfection. Crois-tu que dans le drame wagnérien soit reconnue à la Parole toute sa valeur propre? Et ne te semble-t-il pas que le concept musical y perde sa pureté primitive, par le fait qu'il dépend souvent de représentations étrangères au génie de la Musique? Certes, Wagner a le sentiment de cette faiblesse, et il l'avoue tacitement lorsque, à Bayreuth, il s'approche d'un de ses amis et lui couvre les yeux avec ses deux mains pour que celui-ci s'abandonne entièrement à la vertu de la symphonie

pure et, par suite, soit ravi en une plus profonde vision par une joie plus haute.

— Presque tout ce que tu m'expliques est nouveau pour moi, — dit Daniele ; — mais cela me donne une ivresse comparable à celle qu'on éprouve quand on apprend des choses pressenties et prévues. Donc, tu ne superposeras pas les trois arts rythmiques, mais tu les présenteras chacun dans ses manifestations propres, reliés entre eux par une idée souveraine et élevés au degré suprême de leur énergie significative?

— Ah! Daniele, comment te donner une image de l'œuvre qui vit en moi? — s'écria Stelio. — Mécaniques et dures sont les paroles par lesquelles tu essayes de formuler mon intention... Non, non... Comment te communiquer la vie et le mystère infiniment fluide que je porte en moi?

Ils arrivaient à l'escalier du Rialto. Effrena en gravit rapidement les marches et s'arrêta contre la balustrade, au sommet de l'arche, pour attendre son ami. Le vent passait sur lui comme une armée d'étendards dont les bords lui eussent fouetté le visage; le Canal, perdu sous lui dans l'ombre des palais, se courbait comme un fleuve qui se précipite vers des cataractes grondantes; au zénith, une région du ciel restait libre parmi l'entassement des nuages, cristalline et vive comme cette sérénité qui se répand sur les cimes des glaciers.

— Il est impossible de rester ici, — dit Daniele, en s'adossant à la porte d'une boutique. — Le vent nous emporte.

— Descends. Je te rejoins. Une minute! — lui cria le maître penché sur la balustrade, se couvrant les yeux avec les paumes, concentrant toute son âme dans l'ouïe.

Formidable était la voix de l'ouragan, parmi cette immobilité de siècles pétrifiés, — seule sur cette solitude, comme au temps où les marbres dormaient encore dans les entrailles des montagnes, comme au temps où, sur les îles fangeuses des lagunes, les herbes sauvages croissaient autour des nids, bien avant que le Doge siégeât au Rialto, bien avant que les patriarches guidassent les fugitifs vers les grandes destinées. La vie humaine était disparue; il n'y avait plus sous le ciel qu'un sépulcre immense, dans les creux duquel résonnait cette voix, cette unique voix. Les multitudes

réduites en cendres, les fastes dispersés, les grandeurs déchues, les innombrables jours de naissance et de mort, les choses d'un âge sans forme et sans nom, voilà ce qu'elle commémorait par son chant sans lyre, par sa lamentation sans espérance. Toute la mélancolie du monde passait dans le vent sur l'âme tendue.

— Ah! je t'ai saisie! — s'écria Stelio, ivre de joie.

La ligne entière de la mélodie s'était révélée, lui appartenait maintenant, immortelle dans son esprit et dans le monde. De toutes les choses vivantes, nulle ne lui parut plus vivante que celle-là. Sa vie elle-même cédait à la puissance illimitée de cette idée sonore, à la force génératrice de ce germe capable de développements infinis. Il l'imagina qui, plongée dans la mer symphonique, se déployait sous mille aspects jusqu'à sa perfection.

— Daniele, Daniele, j'ai trouvé!

Il leva les yeux, vit dans le ciel adamantin les premières étoiles, perçut le haut silence où elles palpitaient. Des images de cieux recourbés sur des pays lointains traversèrent son esprit : c'étaient des agitations de sables, d'arbres, d'eaux, de poussière, par des journées de vent : le désert libyque, les oliviers sur la baie de Salona, le Nil près de Memphis, l'Argolide assoiffée. D'autres images survinrent. Il craignit de perdre ce qu'il avait trouvé. Il fit un effort pour fermer sa mémoire comme on ferme le poing qui a saisi. Près d'un pilastre, il aperçut l'ombre d'un homme, une lueur au bout d'une longue perche; il entendit le petit éclat de la flamme allumée dans une lanterne. Avec une rapidité anxieuse, il nota le thème sur une page de son carnet : il fixa dans les cinq lignes la parole de l'élément.

— Journée de merveilles! — dit Daniele Glàuro en le voyant descendre, agile et léger comme s'il eût dérobé aussi à l'air sa qualité élastique. — Puisse la Nature te chérir toujours, frère!

— Partons, partons! — dit Stelio qui, lui prenant le bras, l'entraînait avec une allégresse enfantine. — J'ai besoin de courir.

Il l'entraînait par les ruelles vers San-Giovanni-Elemosinario. Il se répétait à lui-même les noms des trois églises

qu'il devait rencontrer sur son chemin pour arriver à cette maison lointaine qui, de temps à autre, comme dans la lueur d'un éclair, lui apparaissait animée par une attente profonde.

— C'est vrai, Daniele, ce que tu m'as communiqué un jour : la voix des choses est essentiellement différente de leur son, — dit-il en s'arrêtant à l'entrée de la Ruga Vecchia, près du campanile : car il s'était aperçu que la course fatiguait son ami. — Le son du vent imite tantôt les gémissements d'une multitude épouvantée, tantôt les hurlements des fauves, tantôt le fracas des cataractes, tantôt le frémissement des étendards déployés, tantôt le défi, tantôt la menace, tantôt le désespoir. La voix du vent est la synthèse de tous ces bruits ; c'est la voix qui chante et qui raconte le travail terrible du temps, la cruauté du sort humain, la guerre éternellement soutenue pour une illusion éternellement renaissante.

— Et as-tu jamais songé que l'essence de la musique n'est pas dans les sons ? — demanda le docteur mystique. — Elle est dans le silence qui les précède et dans le silence qui les suit. C'est dans ces intervalles de silence qu'apparaît et vit le rythme. Chaque son et chaque accord éveillent dans le silence qui les précède et qui les suit une voix que notre esprit seul peut entendre. Le rythme est le cœur de la musique ; mais ses battements ne sont perçus que pendant la pause des sons.

Cette loi de nature métaphysique, énoncée par le contemplateur, confirma pour Stelio la justesse de sa propre intuition.

— En effet, dit-il, imagine l'intervalle entre deux symphonies scéniques où tous les motifs concourraient à exprimer l'essence intérieure des caractères aux prises dans le drame, à révéler le fond intime de l'action : par exemple, dans le grand prélude beethovenien de *Leonore* ou dans celui de *Coriolan*. Ce silence musical où palpite le rythme est comme l'atmosphère vivante et mystérieuse dans laquelle seulement peut apparaître la parole de la poésie pure. Là, il semble que les personnages émergent de la mer symphonique comme de la vérité même de l'être caché qui opère en eux. Et, dans ce silence rythmique, leur langage parlé aura une résonance

extraordinaire, atteindra l'extrême limite de la puissance verbale : car il sera vivifié par une continuelle aspiration au chant, qui ne pourra s'apaiser que dans la mélodie remontant de l'orchestre, à la fin de l'épisode tragique. As-tu compris?

— Donc, tu places l'épisode entre deux symphonies qui le préparent et qui le terminent, puisque la musique est le principe et la fin du verbe humain.

— Je rapproche ainsi du spectateur les personnages du drame. Te rappelles-tu cette figure employée par Schiller, dans l'ode où il célèbre la traduction que fit Gœthe du *Mahomet*, afin de signifier que, sur la scène, il n'y a de vie possible que pour un monde idéal? Le Char de Thespis, comme la Barque d'Achéron, est si léger qu'il ne peut porter que les ombres ou les images humaines. Sur la scène vulgaire, ces images sont si éloignées que tout contact avec elles nous semble impossible, comme le contact avec les formes mentales, elles sont distantes et étrangères. Mais, en les faisant apparaître dans le silence rythmique, en les faisant accompagner par la musique jusqu'au seuil du monde visible, je les rapproche merveilleusement, puisque j'éclaire les fonds les plus secrets de la volonté qui les produit. Comprends-tu? Leur intime essence est là, découverte et mise en communication immédiate avec l'âme de la foule qui, sous les Idées signifiées par les voix et par les gestes, sent la profondeur des Motifs musicaux qui leur correspondent dans les symphonies. Bref, je montre les images peintes sur le voile et aussi ce qui se passe derrière le voile. Comprends-tu? Et, par le moyen de la musique, de la danse et du chant, je crée autour de mes héros une atmosphère idéale où vibre toute la vie de la Nature, si bien qu'en chacun de leurs actes semblent converger, non seulement les puissances de leurs destins préfix, mais encore les plus obscures volontés des choses environnantes, des âmes élémentaires qui vivent dans le grand cercle tragique : car je voudrais que l'on sentît mes créatures, pareilles aux créatures d'Eschyle, qui portent en elles-mêmes quelque chose des mythes naturels d'où elles sont nées, je voudrais qu'on les sentît palpiter dans le torrent des forces sauvages, souffrir au contact de la terre, communier avec l'air, avec l'eau, avec le

feu, avec les montagnes, avec les nuages, dans leur lutte pathétique contre le Destin qui doit être vaincu, et que la Nature fût autour d'elles ce que la virent nos premiers pères : l'actrice passionnée d'un drame éternel.

Ils entraient dans le Campo de San-Cassiano, désert sur son rio livide ; et leur voix et leurs pas y résonnèrent comme dans un cirque de rochers, clairs sur le bruit sourd qui venait du Grand Canal comme d'un fleuve. Une ombre violacée montait de l'eau fiévreuse et se répandait dans l'air comme une exhalaison mortelle. La mort semblait régner là depuis longtemps. Le volet d'une haute fenêtre battait au vent contre la muraille et grinçait sur ses gonds, signe d'abandon et de ruine. Mais, dans l'esprit de l'animateur, toutes ces apparences opéraient d'extraordinaires transfigurations. Il revoyait un lieu solitaire et sauvage près des tombeaux de Mycènes, entre le second pic de la montagne Eubœa et le flanc inaccessible de la citadelle. Les myrtes poussaient avec vigueur parmi les âpres blocs et les ruines cyclopéennes. L'eau de la fontaine Perséia, jaillissant d'entre les roches, se recueillait dans une cavité semblable à une conque et, de là, courait se perdre au fond du ravin pierreux. Sur le bord de la fontaine, au pied d'un buisson, gisait le cadavre de la victime, allongé, rigide, candide. Dans le silence mortel on entendait le murmure de l'eau et le souffle intermittent de la brise sur les myrtes qui s'inclinaient...

— Ce fut en un lieu auguste, dit-il que j'eus la première vision de mon œuvre nouvelle : à Mycènes, sous la porte des Lions, en relisant l'*Orestie*... Terre de feu, pays de soif et de délire, patrie de Clytemnestre et de l'Hydre, sol à jamais stérilisé par l'horreur du plus tragique destin qui ait dévoré une race humaine... As-tu parfois songé à cet explorateur barbare qui, ayant passé une longue partie de son existence parmi les drogues et derrière un comptoir, entreprit de rechercher les tombeaux des Atrides dans les ruines de Mycènes, et qui, un jour, — le sixième anniversaire est récent, — eut la plus grande et la plus étrange vision qui se soit jamais offerte à des yeux mortels ? As-tu parfois songé à ce gros Schliemann, au moment où il découvrit le plus éblouissant trésor que la Mort ait amassé dans l'obs-

curité de la terre depuis des siècles, depuis des millénaires? As-tu parfois songé que ce spectacle surhumain et terrible aurait pu s'offrir à un autre : à un esprit jeune et fervent, à un poète, à un animateur, à toi, à moi peut-être? Alors la fièvre, la frénésie, la démence... Imagine!

Il vibrait, et flambait emporté tout à coup par sa fiction comme par une rafale. Il avait dans ses yeux de voyant l'éclat des funèbres trésors. La force créatrice affluait à son esprit comme le sang à son cœur. Il était l'acteur de son drame; son accent et son geste exprimaient une beauté et une passion transcendantes, outrepassaient le pouvoir de la parole articulée, la limite de la lettre. Et son frère demeurait suspendu à ses lèvres, tremblant devant cette splendeur soudaine qui répondait à ses propres divinations.

— Imagine! La terre que tu fouilles est funeste : il doit s'en exhaler encore les miasmes des fautes monstrueuses. La malédiction qui pesa sur ces Atrides était si atroce que vraiment il doit en être resté quelque vestige, redoutable encore, dans la poussière que leurs pieds ont foulée. Tu es atteint par le maléfice. Les morts que tu cherches et que tu ne réussis pas à découvrir se raniment au dedans de toi violemment, respirent au dedans de toi avec le terrible souffle que leur a infusé Eschyle, énormes et sanglants comme ils te sont apparus dans l'*Orestie*, frappés sans trêve par le fer et par le feu de leur destin. Et voilà qu'en toi toute la vie idéale dont tu t'es nourri prend les formes et les reliefs de la réalité! Et, dans ce pays de soif, au pied de cette montagne nue, enfermé dans la fascination de la ville morte, tu t'obstines à creuser la terre, à creuser la terre, avec ces effroyables fantômes toujours dressés devant tes yeux parmi la poussière brûlante. A chaque coup de pioche, tu trembles jusqu'aux moelles, inquiet de voir apparaître véritablement la face d'un Atride, intact encore, avec les signes encore visibles de la violence soufferte, du carnage inhumain... Et soudain, tu la vois! L'or, l'or, les cadavres, une immensité d'or, les cadavres tout couverts d'or...

Ils étaient là, les princes Atrides, dans l'obscurité de la rue étroite, étendus sur les dalles, prodige évoqué. Le poète et l'ascète avaient eu tous deux le même frisson dans le même éclair.

— Une succession de tombeaux : quinze cadavres intacts, l'un à côté de l'autre, sur un lit d'or, les visages recouverts de masques d'or, les fronts couronnés d'or, les poitrines bardées d'or; et partout, sur leurs personnes, à leurs flancs, à leurs pieds, partout une profusion de choses d'or, innombrables comme les feuilles tombées d'une forêt fabuleuse... Les vois-tu? les vois-tu?

Une fièvre le brûlait, de rendre palpable tout cet or, de transformer en une réalité sensible sa vision hallucinante.

— Je vois! je vois!

— Pour une seconde, l'âme de cet homme a franchi les siècles et les millénaires, a respiré dans la légende épouvantable, a palpité dans l'horreur de l'antique carnage; pour une seconde, cette âme a vécu d'une vie antique et violente. Ils sont là, les égorgés : Agamemnon, Eurymédon, Cassandre et l'escorte royale; là, sous tes yeux, pour une seconde, immobiles. Et soudain, — le vois-tu? — comme une vapeur qui s'exhale, comme une écume qui se fond, comme une poussière qui se disperse, comme un je ne sais quoi d'indiciblement frêle et fuyant, ils s'évanouissent tous dans leur silence, ils sont tous engloutis par le même silence fatal qui entoure leur immobilité rayonnante. Là, une poignée de poussière et un amas d'or...

Là, sur les pierres de la ruelle déserte comme sur les pierres des tombeaux, le prodige de vie et de mort! Agité par une émotion inexprimable, Daniele Glàuro saisit les mains de son ami tout tremblant; et l'animateur, dans ces yeux fidèles, vit la muette flamme de l'enthousiasme consacrée à l'Œuvre.

Ils s'arrêtèrent contre la muraille obscure, près d'une porte. Ils avaient la sensation étrange d'être très loin, comme si leur esprit eût été perdu dans la profondeur des temps et que derrière cette porte eût vécu une race antique asservie à l'immuable destin. On entendait dans la maison un berceau balancé au rythme d'une cantilène dite à voix basse : une mère endormait son enfant avec la mélodie transmise par les aïeux; de sa voix tutélaire, elle couvrait la grondante menace des éléments. Au-dessus d'eux, dans la bande étroite du ciel, palpitaient les étoiles; là-bas, tout là-bas, contre les dunes, contre les murailles, la mer mugissait; ailleurs, le cœur d'un

héros souffrait, dans l'attente de la mort; et cependant, près d'eux, le berceau se balançait, et la prière maternelle appelait la félicité sur le pleur enfantin.

— La vie! — dit Stelio qui, reprenant sa marche, entraîna Daniele avec lui. — Dans l'espace d'un moment, tout ce qui tremble, pleure, espère, halète et délire dans l'immensité de la vie, se ramasse en ton esprit et s'y condense avec une sublimation si rapide que tu crois pouvoir la manifester par une seule parole. Laquelle? laquelle? Est-ce que tu la connais, toi? Qui saura jamais la dire?

Il recommençait à souffrir d'anxiété et de mécontentement, parce qu'il voulait tout embrasser et tout exprimer.

— As-tu jamais vu, à certaines minutes, l'idée de l'Univers devant toi, comme une tête humaine? Moi, oui, mille fois. Ah! la trancher comme celui qui trancha d'un seul coup la tête de Méduse, et la tenir suspendue devant la foule, du haut de la scène, pour qu'elle ne l'oublie jamais plus! As-tu jamais pensé qu'une grande tragédie pourrait ressembler au geste de Persée? Je te le dis en vérité : je voudrais enlever de la loggia d'Orcagna et transporter dans le vestibule du nouveau théâtre le bronze de Benvenuto, en guise d'admonition. Mais qui donnera à un poète l'Épée et le Miroir?

Daniele se taisait, devinant le tourment de cet esprit fraternel, lui qui avait reçu de la nature le don de jouir de la beauté, mais non celui de la créer. Il marchait en silence à côté de son frère, penchant cet énorme front méditatif qui semblait gros d'un monde non enfanté.

— Persée! — continua l'animateur, après une pause que remplirent les éclairs de ses inventions. — Sous la citadelle de Mycènes, dans le ravin, il y a une fontaine nommée Perséia : la seule chose vivante en ce lieu où tout est mort et brûlé! Les hommes sont attirés vers elle comme vers une source de vie, sur cette terre où, très tard dans le crépuscule, on voit blanchir douloureusement les lits des fleuves à sec. Toute la soif humaine se porte ardemment vers sa fraîcheur. A travers mon œuvre entière, on entendra le murmure de cette source : l'eau, la mélodie de l'eau... Je l'ai trouvée! C'est en elle, dans le pur élément, que s'accomplira l'Acte pur qui est la fin de la tragédie nouvelle. C'est sur son eau froide et

claire que s'endormira la vierge destinée à mourir « privée de noces », comme Antigone. Comprends-tu? L'Acte pur marque la défaite de l'antique Destin. L'âme nouvelle rompt tout à coup le cercle de fer où elle est emprisonnée, par une détermination née de la folie, née d'un lucide délire qui ressemble à l'extase, qui est comme une plus profonde vision de la Nature. Dans l'orchestre, l'ode finale chante le salut et l'affranchissement de l'homme, obtenus par le moyen de la douleur et du sacrifice. Le Destin monstrueux est vaincu, là, près des tombeaux où descendit la race d'Atrée, devant les cadavres mêmes des victimes. Comprends-tu? Celui qui se libère par l'Acte pur, le frère qui tue la sœur pour sauver son âme de l'horreur qui était sur le point de la saisir, il a vu réellement la face d'Agamemnon!

La fascination de l'or funèbre le reprenait; l'évidence de sa vision intérieure lui donnait l'aspect d'un halluciné.

— Un des cadavres, là, surpasse en stature et en majesté tous les autres : le front ceint d'une large couronne d'or, avec la cuirasse, avec le baudrier, avec les jambières d'or, entouré d'épées, de lances, de poignards, de coupes, sous des milliers de disques d'or jetés à pleines mains comme des corolles, plus vénérable qu'un demi-dieu. L'homme se penche sur ce cadavre qui va se dissoudre dans la lumière, et il soulève le masque pesant... Ah! ce qu'il voit alors, n'est-ce donc pas la face d'Agamemnon? Ce cadavre, n'est-ce pas le Roi des Rois? La bouche est ouverte, les paupières sont ouvertes... Tu te rappelles, tu te rappelles ce passage d'Homère? « Comme je gisais mourant, je soulevai les mains vers mon épée; mais la femme aux yeux de chienne s'éloigna et elle ne voulut pas me fermer les paupières et la bouche, au moment où je descendais à la demeure d'Hadès. » Tu te rappelles? Eh bien, la bouche du cadavre est ouverte, les paupières sont ouvertes... Il a le front grand, orné d'une feuille d'or; le nez est long et droit, le menton ovale...

L'évocateur s'arrêta une seconde, les yeux dilatés et fixes. Il était le voyant. Tout disparaissait alentour, et sa fiction restait comme la seule réalité. Daniele Glàuro eut un frisson: car il voyait par les yeux de l'autre.

— Ah! même la tache blanche sur l'épaule!... Il a soulevé

la cuirasse... La tache, la tache, le signe héréditaire de la lignée de Pélops « à l'épaule d'ivoire »! N'est-ce pas le Roi des Rois?

Les paroles du voyant, entrecoupées et rapides, ressemblaient à une succession d'éclairs dont lui-même était ébloui. Lui-même s'étonnait de cette soudaine apparition, de cette découverte inattendue qui s'illuminait dans les ténèbres de son esprit, s'extériorisait, devenait presque tangible. Comment avait-il pu découvrir cette tache sur l'épaule du Pélopide? De quel abîme de sa mémoire avait surgi tout à coup cette particularité si étrange, et pourtant précise et décisive comme le signalement qui permet de reconnaître un cadavre mort hier?

— Tu étais là! — dit Daniele Glàuro, dans l'ivresse. — C'est toi qui les as soulevés, ce masque et cette cuirasse... Si tu as vu réellement ce que tu dis, tu n'es plus un homme...

— J'ai vu! j'ai vu!

Encore une fois il se transformait en acteur de son drame; et c'était avec une violente palpitation que, de la bouche d'une personne vivante, il entendait les paroles de l'interlocuteur, celles-là mêmes qui devaient être proférées dans l'épisode : « Si tu as vu réellement ce que tu dis, tu n'es plus un homme. » A partir de cet instant, l'explorateur de sépulcres prit l'aspect d'un noble héros combattant contre l'antique Destin ressuscité des cendres mêmes des Atrides pour le contaminer et le terrasser.

— Ce n'est pas impunément, dit-il, qu'un homme ouvre les tombeaux et regarde le visage des morts; et de quels morts! Celui-ci vit seul avec sa sœur, avec la plus douce créature qui ait jamais respiré l'air terrestre, seul avec elle, dans la maison pleine de clarté et de silence, comme dans une prière, comme dans un vœu... Or, imagine quelqu'un qui, sans le savoir, boirait un toxique, un philtre, quelque chose d'impur qui lui empoisonnerait le sang, qui lui contaminerait la pensée : comme cela, sans qu'il y prenne garde, pendant que son âme est en paix... Imagine ce maléfice terrible, cette vengeance des morts! Il est envahi tout à coup par la passion incestueuse, devient la proie misérable et tremblante d'un monstre, livre un combat secret et désespéré, sans trêve, sans merci, le jour et la nuit, à chaque heure et à chaque minute,

d'autant plus atroce que s'incline davantage vers son mal la pitié ignorante de la pauvre créature.... De quelle manière cet homme pourra-t-il être libéré? Depuis le début de la tragédie, depuis le moment où sa compagne innocente commence à parler, celle-ci apparaît prédestinée à mourir. Et tout ce qui se dit et s'accomplit dans les épisodes, et tout ce qui s'exprime par la musique, par le chant et par la danse dans les intermèdes, tout sert à la conduire lentement et inexorablement vers la mort. Elle est l'égale d'Antigone. Dans cette brève heure tragique, elle passe accompagnée par la lueur de l'espérance et par l'ombre du pressentiment, accompagnée par des chants et par des pleurs, par le haut amour qui offre la joie, par l'amour furieux qui engendre le deuil; et elle ne s'arrête que pour s'endormir sur l'eau froide et claire de la fontaine qui, sans interruption, l'appelle par son gémissement dans la solitude. A peine son frère l'a-t-il tuée, qu'il reçoit d'elle, à travers la mort, le don de sa rédemption. « Toute souillure, s'écrie-t-il, est effacée de mon âme! Je suis devenu pur entièrement pur. Toute la sainteté de mon premier amour est rentrée dans mon âme comme un torrent de lumière... Si elle se levait, à présent, elle pourrait cheminer sur mon âme comme sur la neige immaculée... Si elle revivait, toutes mes pensées pour elle seraient comme les lis, comme les lis... A présent, elle est parfaite; à présent, elle peut être adorée comme une créature divine... Je la coucherai dans le plus profond de mes tombeaux, et je mettrai autour d'elle tous mes trésors.... » Ainsi, l'acte de mort auquel il a été entraîné par son délire lucide est un acte de purification et de libération, qui marque la défaite de l'antique Destin. Émergeant de la mer symphonique, l'ode chante la victoire de l'homme, éclaire d'une insolite lumière les ténèbres de la catastrophe, élève sur le sommet de la musique la première parole du drame renouvelé.

— Le geste de Persée! — s'écria Daniele Glàuro, dans l'ivresse. — A la fin de la tragédie, tu tranches la tête de la Moire et tu la montres au peuple toujours jeune et toujours nouveau qui clôt le spectacle par de hautes acclamations.

Tous deux virent en rêve le théâtre de marbre sur le Janicule, la multitude dominée par cette idée de vérité et de beauté,

la grande nuit étoilée sur Rome ; ils virent la foule frénétique descendre de la colline, emportant dans son rude cœur la confuse révélation de la poésie ; ils entendirent les clameurs qui se prolongeaient parmi l'ombre de la cité immortelle.

— Et maintenant, adieu, Daniele ! — dit le maître, repris du besoin de se hâter, comme si quelqu'un l'attendait ou l'appelait.

Les yeux de la muse tragique se tenaient immobiles au fond de son rêve, sans regards, pétrifiés dans la divine cécité des statues.

— Où vas-tu ?

— Au palais Capello.

— La Foscarina connaît-elle la trame de ton œuvre ?

— Vaguement.

— Et quelle figure lui donneras-tu ?

— Elle sera aveugle, déjà passée dans un autre monde, au delà de la vie. Elle verra ce que les autres ne sauraient voir. Elle aura les pieds dans l'ombre, le front dans la vérité éternelle. Les conflits de l'heure tragique se répercuteront dans sa nuit intérieure en s'y multipliant comme les tonnerres dans les profondes enceintes des roches solitaires. A l'égal de Tirésias, elle comprendra toutes les choses, permises et défendues, célestes et terrestres ; et elle saura « combien il est dur de savoir, quand le savoir est inutile ». Ah ! ce sont de merveilleuses paroles que je veux mettre dans sa bouche, et des silences d'où naîtront des beautés infinies...

— Sur la scène, — dit Glàuro, — qu'elle parle ou qu'elle se taise, sa puissance est plus qu'humaine. Elle réveille dans nos cœurs le plus occulte mal et l'espoir le plus secret ; et, par son enchantement, notre passé devient présent ; et, par la vertu de ses aspects, nous nous reconnaissons dans les douleurs souffertes à travers les temps par d'autres créatures, comme si l'âme révélée par elle était notre âme même.

Ils s'arrêtèrent sur le pont Savio. Stelio se taisait, sous un flot d'amour et de mélancolie qui soudain l'inonda. Il réentendait la voix triste : « Avoir aimé ma gloire fugitive seulement pour qu'elle pût un jour servir à la vôtre ! » Il réentendait sa propre voix : « Je t'aime et je crois en toi ; je m'abandonne tout entier. Tu es ma compagne. Ta main est forte. »

La force et la sûreté de cette alliance exaltaient son orgueil; mais, cependant, tout au fond de son cœur, frémissaient une aspiration et un pressentiment indéfinis qui par instants se condensaient et lui devenaient lourds comme une angoisse.

— Je voudrais ne pas te quitter, ce soir, Stelio! — confessa le bon frère, enveloppé, lui aussi, dans un voile de mélancolie. — Quand je suis à ton côté, ma respiration s'élargit et je me sens vivre d'une vie plus rapide.

Stelio se taisait. Le vent paraissait faiblir. Les souffles intermittents arrachaient les feuilles des acacias, sur le Campo de San-Giacomo, et les faisaient tournoyer. L'église brune et le campanile quadrangulaire, en brique nue, priaient silencieusement vers les étoiles.

— Connais-tu la colonne verte qui est à San-Giacomo dall' Orio? — reprit Daniele, afin de retenir son ami quelques minutes encore, parce qu'il appréhendait l'adieu. — Quelle matière sublime! On dirait la condensation fossile d'une immense forêt verdoyante. A suivre ses veines innombrables, l'œil voyage en rêve à travers le mystère sylvestre. Quand je la regarde, il me semble que je visite la Sila, l'Hercynia.

Stelio connaissait la colonne. Un jour, Perdita s'était longuement appuyée au grand fût précieux pour contempler la magique frise d'or qui se courbe sur la toile du Bassan et qui l'obscurcit.

— Rêver, rêver toujours! — soupira-t-il, dans un retour de cette amère impatience qui, sur le bateau en parlant de Lido, lui avait suggéré de railleuses paroles. — Vivre de reliques! Mais pense donc à ce Dandolo qui abattit du même coup cette colonne et un empire, et qui voulut rester doge alors qu'il pouvait devenir empereur. Il vécut plus que toi, je suppose: toi qui erres dans les forêts lorsque tu contemples le marbre qu'il a pillé. Adieu, Daniele.

— Ne rabaisse pas ton sort.

— Je voudrais le forcer.

— La pensée est ton arme.

— Souvent mon ambition brûle ma pensée.

— Tu possèdes le pouvoir de créer. Que te faut-il davantage?

— En d'autres temps, moi aussi, j'aurais su peut-être conquérir un archipel.

— Que t'importe ! Une mélodie vaut une province. Pour une image nouvelle, ne céderais-tu pas une principauté ?

— Vivre, toute la vie, voilà ce que je voudrais, et ne pas être seulement un cerveau.

— Un cerveau contient le monde.

— Ah ! tu ne peux comprendre. Tu es l'ascète ; tu as dompté le désir.

— Et tu le dompteras aussi.

— Je ne sais si je voudrai.

— Tu voudras, j'en suis sûr.

— Adieu, Daniele. Tu es mon témoin. Tu m'es cher plus que nul autre.

Ils se serrèrent la main fortement.

— Je passerai au palais Vendramin pour avoir des nouvelles ! dit le bon frère.

Ces paroles évoquèrent de nouveau le grand cœur malade, le poids du héros sur leurs bras, le transport terrible.

— Il a vaincu, lui ; il peut mourir ! dit Stelio.

*
* *

Il entra chez la Foscarina comme un esprit. Son excitation intellectuelle changeait l'aspect des choses. Le vestibule, éclairé par un fanal de galère, lui parut immense. Un *felze*, posé sur les dalles, près de la porte, le troubla comme la rencontre d'un cercueil.

— Ah ! Stelio ! — s'écria l'actrice qui, en le voyant paraître, se dressa d'un bond et s'élança vers lui impétueusement, avec tout le ressort de son désir comprimé par l'attente. — Enfin !

Brusquement elle s'arrêta devant lui, sans le toucher. Le rapide élan qu'elle refrénait vibra par tout son corps, depuis le talon jusqu'à la nuque, visible, et se répercuta dans sa gorge en un râle bref. Elle était comme le vent qui tombe.

« Qui t'a pris à moi ? » pensa-t-elle, le cœur serré par le doute : car, tout d'un coup, elle avait senti dans l'aimé quelque chose qui le rendait pour elle intangible, elle avait découvert

dans les yeux de l'aimé quelque chose d'étranger et de lointain.

Mais il l'avait vue très belle, au moment où elle s'élançait de l'ombre, animée d'une violence un peu semblable à celle de la tempête qui agitait les lagunes. Le cri, le geste, le bond, l'arrêt subit, la vibration des muscles sous la tunique, le visage s'éteignant comme un feu qui se résout en cendres, l'intensité du regard pareille aux éclairs d'un combat, la respiration qui lui ouvrait les lèvres comme la chaleur ouvre les lèvres de la terre, tous les aspects de la personne véritable manifestaient une puissance de vie pathétique comparable seulement à la poussée des énergies naturelles, à l'action des forces cosmiques. L'artiste reconnaissait en elle la créature dionysiaque, la vivante matière apte à recevoir les rythmes de l'art, à être modelée selon les figures de la poésie. Et, la voyant innombrable comme les vagues de la mer, il trouva inerte ce masque aveugle qu'il voulait lui mettre sur le visage, il trouva que cette fiction tragique par où elle devait passer douloureusement était trop étroite, que l'ordre des sentiments d'où elle devait tirer ses expressions était trop limité, que l'âme qu'elle aurait à révéler était une âme presque souterraine. « Ah! tout ce qui tremble, pleure, espère, halète, délire dans l'immensité de la vie! » Les images mentales furent prises d'une sorte de panique, d'une terreur dissolvante. Que pouvait être cette œuvre seule devant l'immensité de la vie? Eschyle avait composé plus de cent tragédies, Sophocle davantage encore. Ils avaient construit un monde avec des fragments gigantesques soulevés par leurs bras titaniques. Leur labeur était vaste comme une cosmogonie. Les figures eschyliennes semblaient chaudes encore du feu éthéré, claires de la clarté sidérale, humides de la nuée fécondante. La statue d'Œdipe semblait sculptée dans le bloc même du mythe solaire; celle de Prométhée semblait tirée de l'outil primitif avec lequel le pasteur Arya produisait le feu sur le haut plateau asiatique. L'esprit de la Terre travaillait les créateurs.

— Cache-moi, cache-moi; et ne me demande rien, et laisse-moi me taire! — supplia-t-il, incapable de dissimuler

son trouble, impuissant à dominer le tumulte de ses pensées en désarroi.

Le cœur ignorant de la femme palpita de crainte.

— Pourquoi? Qu'est-ce que tu as fait?

— Je souffre.

— De quoi?

— D'anxiété, d'anxiété, de ce mal que tu me connais bien.

Elle le prit entre ses bras. Il sentit qu'elle avait tremblé d'un doute.

— Tu es à moi? à moi encore? — demanda-t-elle, la bouche sur l'épaule de Stelio, d'une voix étouffée.

— Oui, à toi, toujours.

Horrible était la frayeur qui agitait cette femme chaque fois qu'elle le voyait partir, chaque fois qu'elle le voyait reparaître. Au départ, n'allait-il pas vers la fiancée inconnue? Au retour, ne venait-il pas lui dire le dernier adieu?

Elle l'étreignit entre ses bras, avec l'amour de l'amante, de la sœur, de la mère, avec tout l'amour humain.

— Dis : que puis-je faire, que puis-je faire pour toi? Dis!

Un continuel besoin la tourmentait d'offrir, de servir, d'obéir à un commandement qui la pousserait vers le péril, vers la lutte pour un bien qu'elle lui rapporterait.

— Que puis-je te donner?

Il souriait faiblement, envahi par une lassitude.

— Que veux-tu?... Ah! je le sais!

Il souriait; il se laissait caresser par cette voix, par ces mains adorantes.

— Tout, n'est-ce pas? Tu veux tout!

Il souriait avec mélancolie, comme un enfant malade à qui on parlerait de beaux jouets.

— Ah! si je pouvais! Mais personne sur la terre ne pourra jamais te donner rien qui vaille, mon ami. Ta poésie et ta musique, c'est à elles seules que tu peux demander tout. Je me souviens de cette ode qui commence ainsi : « Je fus Pan. »

Il inclina sur le cœur fidèle son front plein de beautés qui s'éclairaient.

— « Je fus Pan! »

Dans son esprit repassa la splendeur de ce moment lyrique, le délire de l'ode.

— As-tu vu la mer, ta mer, aujourd'hui? As-tu vu la tempête?

Il secoua la tête, sans répondre.

— Elle était forte, la tempête? Tu m'as dit, un jour, que tu avais beaucoup de marins parmi tes aïeux. As-tu pensé à ta maison bâtie sur la dune? As-tu la nostalgie des sables? Veux-tu retourner là-bas? Là-bas, tu as travaillé beaucoup, d'un puissant travail. C'est une maison bénie. Lorsque tu travaillais, ta mère était avec toi. Tu l'entendais marcher doucement dans la chambre voisine... Quelquefois, n'est-ce pas, elle prêtait l'oreille?

Il la serra sur son cœur, silencieusement. Cette voix pénétrait jusqu'au fond, semblait rafraîchir son âme enfiévrée.

— Et ta sœur, elle était aussi avec toi? Un jour, tu m'as dit son nom. Je ne l'ai pas oublié. Elle s'appelle Sofia. Je sais qu'elle te ressemble. Je voudrais l'entendre parler une fois, ou la voir passer par un sentier... Un jour, tu m'as fait l'éloge de ses mains. Elles sont belles, n'est-ce pas? Tu m'as dit, un jour, que, lorsqu'elle est affligée, ses mains lui font mal « comme si elles étaient les racines de son âme ». C'est cela que tu m'as dit : les racines de son âme!

Il l'écoutait, presque heureux. De quelle façon avait-elle découvert le secret de ce baume? A quelle source cachée puisait-elle la mélodie de ces souvenirs?

— Sofia ne saura jamais le bien qu'elle a fait à la pauvre voyageuse! Je sais d'elle peu de chose; mais je sais qu'elle te ressemble de visage, et j'ai pu me la représenter... En ce moment même je la vois... Dans les pays lointains, là-bas, là-bas, quand je me sentais perdue, elle m'est apparue souvent, elle est venue me tenir compagnie. Elle m'apparaissait tout à coup, sans que je l'appelasse ou que je l'attendisse... Une fois, à Mürren, où j'étais arrivée après un long et pénible voyage, pour revoir une pauvre amie qui allait mourir... Ce fut à l'aube; les montagnes avaient cette délicate et froide couleur de béryl que l'on voit seulement sur les glaciers : une couleur de choses qui resteront à jamais lointaines et intangibles, oh! combien, combien enviées! Pourquoi vint-elle alors? Nous attendîmes,

ensemble. Le soleil toucha l'extrémité des crêtes. Alors une frange irisée couronna soudain les glaces, dura quelques secondes, s'évanouit. Et elle-même s'en alla avec l'arc-en-ciel, avec le miracle.

Il l'écoutait, presque heureux. Toute la beauté et toute la vérité qu'il voulait exprimer n'étaient-elles pas contenues dans une roche ou dans une fleur de ces montagnes? La plus tragique lutte des passions humaines ne valait pas l'apparition de cette lumière sur les neiges éternelles.

— Et une autre fois? — demanda-t-il doucement: car la pause se prolongeait et il craignait que la femme ne continuât pas.

Elle sourit, puis s'attrista.

— Une autre fois, ce fut à Alexandrie d'Égypte, par une journée d'horreur confuse, comme après un naufrage... La ville avait l'aspect de la pourriture; elle semblait une ville en décomposition... Je me souviens : une rue pleine d'eau fangeuse; un cheval blanchâtre, pareil à un squelette, qui barbotait là dedans, avec la crinière et la queue teintes en ocre; les stèles d'un cimetière arabe; le miroitement lointain du lac Maréotis... Le dégoût! La détresse!

« Oh! non, chère âme, non, jamais plus tu ne seras seule et désespérée! » dit-il, en son cœur gonflé de bonté fraternelle, à la femme nomade qui évoquait les tristesses de sa continuelle migration.

A cette heure, son esprit, qui s'était si violemment tendu vers l'avenir, semblait se retirer avec un léger frisson vers le passé, que le pouvoir de cette voix rendait présent. Il se sentait dans un état de recueillement doux et rêveur comme celui qu'engendrent les contes d'hiver près de l'âtre. Comme naguère devant la maison close de Radiana, il se sentait pris par la fascination du temps.

— Et une autre fois?

Elle sourit, puis s'attrista.

— Une autre fois, à Vienne, dans un musée... Une grande salle déserte, le fouettement de la pluie sur les vitres, d'innombrables reliquaires précieux dans les armoires de cristal, des signes de mort partout, des choses en exil, qu'on ne priait plus, qu'on n'adorait plus... Ensemble nous courbâmes le

front contre le cristal d'une vitrine qui renfermait une collection de bras, vénérés jadis, avec leurs mains de métal fixées dans un geste immobile... Des mains de martyrs parsemées d'agates, d'améthystes, de topazes, de grenats, de turquoises malades... Par certaines ouvertures, on apercevait à l'intérieur les parcelles d'ossements... Il y en avait une qui tenait un lis d'or ; une autre, une petite ville; une autre, une colonne. L'une d'entre elles, plus fine, avec un anneau à chaque doigt, tenait un petit vase de baume : le reliquaire de Marie-Madeleine... Des choses en exil, devenues profanes, qu'on ne priait plus, qu'on n'adorait plus... Est-elle dévote, Sofia? A-t-elle l'habitude de la prière?

Il ne répondait pas. Dans cet enchantement de la vie lointaine, il lui semblait qu'il ne devait point parler, qu'il ne devait donner aucun signe sensible de sa propre existence.

— Ta sœur entrait quelquefois dans ta chambre, pendant que tu travaillais; et elle posait un brin d'herbe sur la page commencée.

L'enchanteresse trembla : car une image qui était enveloppée de voiles se dévoila tout à coup, et lui suggéra d'autres paroles qui ne furent pas proférées.

« Sais-tu que je commençai à l'aimer, cette créature qui chante, celle que tu ne peux avoir oubliée, sais-tu que je commençai à l'aimer en pensant à ta sœur? Oui, pour verser dans une âme pure la tendresse que mon âme voulait offrir à ta sœur, de qui me séparaient tant de choses cruelles. Cela, le sais-tu? »

Elles vivaient, ces paroles; mais elle ne furent pas proférées. Cependant la voix de la femme trembla de leur muette présence.

— Et toi, tu t'accordais alors quelques instants de repos. Tu allais à la fenêtre et tu y restais accoudé avec elle, regardant la mer. Un bouvier poussait deux jeunes bœufs attelés à la charrue et labourait le sable pour enseigner aux bêtes novices le droit sillon. Chaque jour, avec elle, tu les regardais à la même heure. Quand les bœufs étaient instruits, ils ne venaient plus labourer le sable; ils s'en allaient sur la colline... Qui me les a dites, ces choses?

Il les lui avait dites lui-même, un jour, presque dans les

mêmes termes; mais ces souvenirs, maintenant, se représentaient à lui comme des visions inattendues.

— Et puis, c'étaient les troupeaux qui passaient le long du rivage. Ils venaient de la montagne, allaient vers les plaines de la Pouille, d'une pâture à une autre pâture. En marchant, les brebis laineuses imitaient le mouvement des vagues; mais la mer était presque toujours tranquille, alors que passaient les troupeaux avec leurs pasteurs. Tout était tranquille; sur les grèves s'étendait un silence d'or. Les chiens couraient au long du troupeau; les pasteurs s'appuyaient sur leurs bâtons; faible était le tintement des clochettes dans cette immensité. Tu suivais des yeux le voyage, jusqu'au promontoire. Et ensuite, avec ta sœur, tu allais regarder les traces laissées dans le sable humide qui était, çà et là, criblé de trous et doré comme les rayons de miel... Qui me les a dites, ces choses?

Il l'écoutait, presque heureux. Sa fièvre était tombée. Une paix lente descendait sur lui comme un léger sommeil.

— Puis venaient les bourrasques; la mer franchissait la dune, envahissait le maquis, laissait des baves sur le genévrier et sur le tamaris, sur le myrtil et sur le romarin. Une quantité d'algues et d'épaves étaient rejetées sur la rive. Là-bas, quelque barque avait fait naufrage. La mer apportait le bois pour les pauvres, et le deuil, Dieu sait où! La grève se peuplait de femmes, de vieillards, d'enfants: c'était à qui ramasserait le plus gros fagot. Alors, ta sœur distribuait d'autres secours: le pain, le vin, les légumes, le linge. Les bénédictions couvraient la rumeur des vagues. Tu regardais de la fenêtre; et il te semblait que nulle de tes images ne valait l'odeur du pain chaud. Tu abandonnais la page inachevée, tu descendais pour aider Sofia. Tu parlais avec les femmes, avec les vieillards, avec les enfants... Qui me les a dites, ces choses?

GABRIELE D'ANNUNZIO

(Traduction de G. Hérelle.)

(A suivre.)

L'ASSASSINAT
DES
MINISTRES DE FRANCE
A RASTATT

LE CONSEIL DE GUERRE DE VILLINGEN

Dans la nuit du 28 au 29 avril 1799, les plénipotentiaires de France Bonnier et Roberjot furent assassinés aux portes de Rastatt; le troisième, Debry, put s'échapper. Le crime fut attribué, surtout sur la foi de Debry, mais sans preuves suffisantes, aux hussards de Szekler. Les érudits se sont vainement acharnés à élucider ce mystérieux problème : les documents relatifs à cette affaire avaient été, dès 1804, sur l'ordre du ministre comte Cobenzl, mis sous scellés, et restèrent à Vienne, les uns au *Kriegs-Archiv*, les autres au *Haus, Hof und Staats-Archiv*, inabordables aux chercheurs. Le dossier le plus important, qui contenait l'interrogatoire des hussards incriminés, le *Protocole de Villingen*, avait échappé aux recherches de Vivenot et de Helfert. La section historique des Archives Impériales et Royales de la guerre a réuni récemment l'ensemble de ces documents dans un ouvrage d'une réelle importance historique, qu'une traduction du commandant Weil, publiée par la librairie Chapelot, mettra prochainement à la disposition du public français : ils établissent nettement l'innocence des hussards de Szekler, et font plus probable, sans toutefois la démontrer, l'hypothèse qui

attribue le crime aux émigrés, et peut-être au général Danican, l'auteur fameux de *Cassandre ou quelques réflexions sur la Révolution française et la situation actuelle de l'Europe*, pamphlet qui parut en 1798. — Nous empruntons au Protocole de Villingen les procès-verbaux des deux premières séances, des 7 et 8 mai 1799, les interrogatoires des deux principaux accusés, le colonel von Barbaczy, commandant le régiment des hussards de Szekler, et le capitaine von Burkhard, commandant l'escadron de ce régiment détaché alors aux portes de Rastatt.

Villingen, le 7 mai 1799.

PROCÈS-VERBAL DE LA COMMISSION

S. A. R. l'archiduc Charles, commandant en chef la grande armée impériale et royale de Souabe, voulant, à la suite des événements qui, dans la nuit du 28 au 29 avril, ont amené l'assassinat des deux ministres français Bonnier et Roberjot, et causé des blessures à Jean Debry, arriver à découvrir les auteurs du crime, ainsi que les causes et les mobiles d'un événement aussi inattendu que déplorable, a trouvé nécessaire de charger d'une enquête aussi sévère que minutieuse une commission, présidée par S. E. M. le feld-maréchal-lieutenant comte von Sporck.

Après avoir fait prêter serment aux membres du conseil, le feld-maréchal lieutenant comte von Sporck procéda à l'interrogatoire du colonel von Barbaczy.

Le colonel est invité à donner son nom, son âge, le nombre de ses années de service, etc.

Joseph von Barbaczy, né à Debreczin (Hongrie), quarante-neuf ans, catholique, marié, trente-deux ans de service dans l'armée impériale et royale, actuellement colonel commandant le régiment impérial et royal des hussards de Szekler.

Le colonel connaît-il le motif de sa comparution devant la commission?

C'est assurément à cause de l'événement inattendu et malheureux survenu à MM. les ministres français à Rastatt, ou plutôt aux environs de Rastatt.

Le colonel voudrait-il dire ce qu'il sait à propos de cet événement?

Le dimanche 28 du mois dernier, environ vers deux heures de l'après-midi, je reçus de trois côtés la nouvelle que je serais certainement attaqué le lendemain par les Français, qui se proposaient de piller Rastatt et toute la vallée de la Murg.

Je montai aussitôt à cheval, je me rendis à mes extrêmes avant-postes et donnai à M. le capitaine Burkhard l'ordre de se porter le jour même sur Rastatt, d'occuper cette ville et de pousser des patrouilles sur Plittersdorf et sur Stollhofen.

J'écrivis non seulement à M. le général Feldwachtmeister (général-major) von Görger, mais aussi à M. le colonel von Egger, du 13e régiment de dragons, composé d'escadrons de Beginy[1] *(sic)* de Saxe, de Latour et de Coburg, afin qu'ils pussent me soutenir le cas échéant, et faire bonne garde.

Le capitaine Burkhard, auquel j'avais donné l'ordre de se porter sur Rastatt, y envoya, avant d'y entrer, un officier à M. le ministre du margrave de Bade, et au commandant (le major badois von Harrant), afin de les informer de l'occupation prochaine de Rastatt.

J'envoyai moi-même un autre officier porteur d'une lettre adressée à l'ambassade française, lettre dont je remets copie à la commission et dans laquelle j'informais les ministres de l'impossibilité d'y tolérer plus longtemps la présence de citoyens français et les invitais par suite à quitter la ville dans les vingt-quatre heures.

Je ne voulais, dans le principe, leur accorder que seize heures seulement. Mais l'auditeur de mon régiment, que je chargeai de rédiger cette lettre, appela mon attention sur le fait que le soir arrivait déjà, que les ministres ne pouvaient partir de nuit et qu'il leur faudrait encore toute la journée du lendemain pour faire leurs paquets. Je lui prescrivis de leur donner vingt-quatre heures. Ils avaient, de cette façon, toute la journée du lundi pour franchir la distance, d'ailleurs assez courte, qui les séparait du Rhin, puisque ce fut le 28, à sept heures et demie du soir, que mon officier leur remit la lettre en question.

Après que le capitaine eut, comme je l'ai dit, occupé Ras-

1. Il s'agit ici des hussards de Bercheny, en hongrois : *Bercsenyi*.

tatt et après le départ de l'officier porteur de la lettre que j'adressais à la légation française, je restai au village de Rothenfels afin de me trouver à proximité, lors de l'attaque que l'ennemi devait exécuter et de pouvoir prendre sur-le-champ les dispositions nécessaires.

Vers une heure du matin, je reçus du capitaine Burkhard une courte dépêche d'extrême urgence m'informant que, malgré sa défense de laisser qui que ce soit sortir de nuit de Rastatt, l'ambassade française, partie de nuit en dépit de ses efforts et de sa résistance, avait été attaquée à un quart de lieue de la ville, que deux des ministres avaient été massacrés, qu'un ou deux personnages étaient ou blessés ou disparus. Son rapport ayant été écrit en toute hâte, comme je ne le considérai encore que comme l'écho d'un bruit, je concus des doutes sur le récit qu'il me faisait de l'événement. Je lui fis cependant savoir verbalement et sans plus tarder, par un maréchal des logis chef, *de rester quand même tranquillement à Rastatt, d'y faire bonne garde parce que l'ennemi pourrait profiter de cette circonstance pour tenter de le surprendre.* J'ajoutai, pour le cas où il aurait cru devoir le faire, qu'il ne devait pas détacher trop de monde pour sauver les autres personnes de la légation ou rechercher les disparus.

J'ignore du reste comment s'est produit et passé cet événement aussi triste qu'inattendu, n'ayant pas été témoin oculaire de ce terrible drame.

Le colonel a dû demander des renseignements plus précis et plus détaillés de l'événement et recevoir à ce sujet d'autres rapports faits par écrit ou de vive voix. Qu'il dise ce qu'il a appris postérieurement au crime?

J'ai reçu le lundi, dans la matinée qui a suivi la catastrophe, une lettre signée par tous les ministres, lettre par laquelle, m'informant, eux aussi, de ce qui était arrivé, ils me demandaient de garantir la sécurité des ministres sauvés et leur propre sécurité en leur donnant une escorte militaire.

Comme il y a toujours dans les régiments quelques mauvaises têtes, quelques hommes, même en petit nombre, plus enclins au mal qu'au bien, j'aurais été bien présomptueux en excluant *la possibilité* de la participation d'hommes de mon

régiment à cet attentat, d'autant plus que je n'avais reçu que des *rapports ne contenant rien de précis.*

Je me contentai donc de dire que le crime pouvait peut-être avoir été commis par quelques-uns de mes soldats, avides de vol et de pillage, et que j'allais procéder à une enquête minutieuse. Je fis cependant remarquer aux ministres que la légation de France aurait pu facilement éviter ce malheur en attendant le jour, qui restait tout entier à la disposition des ministres pour leur départ.

Du reste, je ne puis m'empêcher de faire remarquer combien j'ai été peiné et mortifié de voir, au milieu des rumeurs aussi diverses qu'invraisemblables qui couraient à Rastatt, s'y créer, pour un temps assez court il est vrai, la légende attribuant l'attentat et l'assassinat des ministres à quelques-uns des hussards placés sous mes ordres.

Il suffit de comparer les déclarations faites à Rastatt par M. Jean Debry lui-même avec les différentes circonstances de l'événement pour se convaincre tout de suite du contraire, et j'en appelle, du reste, au rapport que je fis partir de Gernsbach le 1er mai.

La manière même dont s'est produite l'attaque, les phrases françaises et les exclamations des assassins : « Tu es Bonnier. Tu es Roberjot. Tu es Jean Debry. Voilà les coquins qui ont voté la mort du roi », sont des preuves irréfutables et manifestes de ma propre innocence et de celle de mon régiment, preuves d'autant plus incontestables, que Jean Debry lui-même reconnaît et déclare avoir été interpellé en français : « Tu es Jean Debry. » Or, dans tout mon régiment il n'y avait pas un seul homme capable de répéter un mot de français, par suite de s'exprimer en français. Enfin, aucun de mes officiers, à l'exception de l'auditeur du régiment, ne parlait le français.

D'après ces bruits, aussi infâmes qu'invraisemblables, on voulait mener les sept voitures à Muggensturm. Or, je n'avais personne à cet endroit, et je me demande ce que les voitures auraient pu y faire.

Bien plus, je prétends même que les femmes et la suite auraient été peut-être massacrées, ou tout au moins maltraitées, sans l'arrivée de mes patrouilles qui, amenées sur les

lieux par les nécessités de leur service, purent sauver le reste de l'ambassade.

On attribue le crime à l'avidité, aux instincts pillards de mes hussards. Pourquoi alors en auraient-ils précisément voulu rien qu'à MM. Bonnier, Roberjot et Jean Debry? C'étaient là des gens et des noms inconnus dans mon régiment. Ce n'est pas pour piller, mais uniquement pour assouvir des vengeances, des haines personnelles qu'on s'est attaqué à eux. Ce ne sont pas mes hommes qu'il faut accuser. Le crime est le résultat d'une conspiration ourdie par les émigrés.

On a voulu prétendre que les assassins étaient des hussards. Comment aurait-on pu s'en assurer dans une nuit aussi noire que celle du 28 au 29 avril? Il est pour le moins aussi invraisemblable de dire que les assassins étaient des hussards, qu'il est impossible d'affirmer, comme l'a fait madame Roberjot à Rastatt, que ses agresseurs étaient revêtus d'uniformes verts et bleus. Il faisait tellement noir pendant cette nuit, qu'on ne pouvait distinguer aucun objet et que, par suite, il était de tout impossibilité de discerner des couleurs.

Mais pourquoi accuser les hussards de Szekler? Il y avait d'autres hussards dans ces parages, et, entre autres, le 13e régiment de dragons, dont j'ai déjà parlé, qui renfermait dans son sein deux régiments d'émigrés, ceux de Bercsényi et de Saxe. Les uniformes des premiers ressemblaient tellement aux nôtres, que j'avais plus d'une fois pris leurs hommes pour des hussards de mon régiment et leur avais même adressé la parole pour cette raison,

Je ne prétends pas accuser ce régiment. Je veux seulement prouver l'invraisemblance des bruits qui ont servi de base à l'accusation portée contre les Szeklers, et je veux laver mon régiment de soupçons épouvantables et déshonorants.

Je veux, de plus, faire encore allusion aux suppositions émises à Rastatt même par les Français échappés à la catastrophe, qui, tous, ont soupçonné un colonel émigré, l'auteur du livre bien connu *Cassandre*, d'avoir organisé et dirigé le complot contre la vie de ces malheureux.

Le colonel a fait connaître ce fait, que les ambassades lui avaient demandé une escorte militaire. Le colonel leur a-t-il accordé cette

escorte? Quelles autres mesures a-t-il prises pour leur sûreté personnelle?

Comme on peut le constater dans ma réponse, j'ai accordé une escorte militaire aux Français qui s'étaient sauvés et donné au capitaine l'ordre de les faire accompagner jusqu'au Rhin. Ne pouvant pas affaiblir démesurément mon monde, en raison même de l'attaque imminente que j'avais à craindre, j'ai dû refuser une pareille escorte aux autres ambassades; mais j'ai déclaré à ces ministres qu'ils pouvaient partir en toute sûreté, puisque mes hommes se trouvaient autour de Rastatt et qu'ils n'avaient, par conséquent, rien à craindre.

J'ai, toutefois, chargé le capitaine Burkhard de leur donner une petite escorte, dans le cas où la chose lui paraîtrait possible, et s'il pouvait disposer de quelques-uns de ses hommes. Le capitaine ne put le faire, et les autres ministres partirent sans escorte. Ils ont, comme on le sait, quitté Rastatt sans encombre.

Il résulte des lettres déjà citées des ministres qu'on a, avant l'événement, refusé aux ministres français l'escorte qu'ils avaient demandée. Quand et à qui l'ont-ils demandée? Pourquoi leur a-t-elle été refusée? Le colonel est invité à donner l'explication véridique et complète des causes de ce refus.

Environ huit jours avant l'événement, le ministre directorial de l'électeur de Mayence, baron von Albini, me fit remettre à Baden, par M. von Münch, une lettre par laquelle il me demandait si les ministres français et les autres ministres pourraient, munis de passeports délivrés par lui, voyager en toute sûreté et si je leur donnerai une escorte. Je répondis de vive voix à M. von Münch qu'il m'était impossible de donner des escortes sans en avoir reçu l'ordre de mes chefs, que, par suite, si les ministres persistaient dans leur désir d'être escortés, ils devaient s'adresser à Son Altesse Royale afin qu'on me donnât à ce sujet l'ordre de mettre des escortes à leur disposition. J'affirmai, du reste, à M. von Münch, que tout personnage diplomatique était inviolable et sacré pour moi et pour mes troupes, et que tous les ministres étaient absolument en sûreté. Les hautes ambassades auront proba-

blement négligé de s'adresser au grand quartier général, puisque, pendant tout le temps qui s'écoula du 20 avril au 28 dans l'après-midi, il n'a plus été question d'escorte et qu'on ne me demanda plus d'en fournir.

Ce fut seulement dans l'après-midi du 28 que je reçus, du baron von Albini, une lettre par laquelle il me fit connaître que les ministres français étaient prêts à partir et qu'ils avaient uniquement retardé leur départ afin de savoir s'ils pourraient voyager en toute sécurité avec les passeports délivrés par le ministre Directorial. Je n'ai pas répondu à cette lettre, parce que je venais précisément de recevoir l'avis réitéré d'une attaque imminente des Français et qu'il me fallait m'occuper des mesures indiquées au commencement de ce procès-verbal. Mais je fis aussitôt partir un officier chargé de dire au ministre Directorial qu'il pouvait être absolument certain qu'en ce qui nous concernait, le corps diplomatique n'avait rien à craindre pour sa sûreté.

Le baron von Albini n'ayant pas fait mention des escortes, dans sa lettre précitée du 28 avril, je ne crus pas devoir lui faire faire de communication verbale à ce sujet. Mais, même si l'on m'avait demandé une escorte, j'aurais cherché à la refuser, parce que, redoutant une attaque que tous les renseignements s'accordaient à croire certaine et imminente, il me fallait garder mes troupes réunies et que je ne pouvais pas m'exposer à les affaiblir en détachant inutilement une escorte. Si l'ennemi m'avait attaqué cette nuit ou le matin suivant et s'il avait culbuté mes avant-postes, on m'aurait assurément blâmé d'avoir distrait une partie de mon monde de son véritable service, et de m'être pour cette raison, exposé à un échec.

Quels ordres les patrouilles ont-elles reçus dans la nuit du 28 au 29 avril? Comment ces patrouilles sont-elles venues donner contre les voitures de l'ambassade française? Quelles indications le colonel peut-il fournir à ce sujet?

Ces patrouilles devaient circuler partout, mais plus particulièrement du côté de Stollhofen et de Plittersdorf, afin de rendre moins aisée une attaque venant de ce côté. Elles ont, au cours de cette nuit, rencontré les voitures de l'ambassade française, parce que, d'après un rapport qui m'a été adressé,

ces patrouilles, entendant du bruit de ce côté, ont cru à la présence possible de patrouilles françaises. Elles ont cru d'autant plus à la possibilité de ce fait que les hommes, dont elles se composaient, entendirent parler français.

En arrivant sur les lieux, elles se rendirent compte de ce qui s'était passé et aperçurent des hommes, les uns à cheval, les autres à pied, qui s'enfuirent à leur approche.

Le colonel connaît-il le nombre et la composition des patrouilles qui arrivèrent sur le théâtre du crime?

A ma connaissance, on avait fait partir, cette nuit, deux patrouilles, l'une sous les ordres du maréchal des logis chef Konczak, l'autre sous la conduite du brigadier Moïse Nagy. Sans pouvoir l'affirmer positivement, je crois qu'elles se composaient chacune de douze à treize hommes.

Le colonel connaît-il le nom des hommes qui faisaient partie de ces patrouilles?

Non. Mais le capitaine Burkhard et surtout les deux sous-officiers que je viens de nommer, pourront fournir ces renseignements, d'autant plus que, par mon ordre, *ces sous-officiers, ainsi que tous les hommes de ces patrouilles, ont été minutieusement examinés et interrogés.*

Il paraît qu'on a pillé les voitures, que des objets précieux, tels que des montres, etc., ont disparu à ce moment. Le colonel a-t-il, lors de l'enquête à laquelle on a procédé tout de suite, trouvé quelques traces, quelques indices permettant d'établir, avec quelque certitude, l'identité des coupables?

Malgré mes recommandations formelles et l'ordre d'apporter le soin le plus minutieux à l'enquête et à la visite du 29 avril, on n'a pu rien trouver sur la personne d'aucun de mes hommes, et j'affirme que, si quelqu'un de mes soldats avait dissimulé ou caché quelque objet volé, on l'aurait certainement retrouvé, comme tel avait été le cas à diverses reprises, pour les détournements sans importance.

Le colonel peut-il produire et désigner des témoins capables de confirmer les allégations contenues dans ses 4e et 5e réponses et qui seraient en cas de besoin en mesure de déposer sous la foi du serment?

Les deux barons von Lasollaye, dont l'un est grand-prévôt

à Gernsbach, dont l'autre réside à Baden, m'ont fait part de ces rumeurs, le 30 avril, à leur retour de Rastatt. Ils m'ont dit qu'ils avaient recueilli ces bruits, tant de la bouche des particuliers, que de la part des autorités.

Le colonel sait-il encore quelque chose et a-t-il quelque chose à ajouter?

Je ne sais rien de plus que ce que j'ai dit et je n'ai absolument rien à ajouter.

Signé : BARBACZY, colonel.

***

La déposition du capitaine Burkhard ayant paru indispensable au cours de l'instruction, on l'a cité à comparaître.

Comment s'appelle le témoin?

Louis von Burkhard von Kitzingen, né dans l'électorat de Würzburg, quarante-neuf ans, appartient au culte évangélique, célibataire, sert depuis trente-quatre ans dans l'armée impériale et royale, actuellement capitaine au régiment de hussards de Szekler.

Le témoin, connaissant les motifs de sa comparution, peut-il indiquer le jour et l'heure de son entrée à Rastatt?

Je suis arrivé dans cet endroit, avec mon escadron, le 28 avril, vers sept heures du soir.

Qui a donné au témoin l'ordre d'y entrer?

Le colonel von Barbaczy, commandant le régiment.

Quelles instructions générales le colonel a-t-il données au témoin?

J'ai informé le colonel von Barbaczy que, d'après les renseignements apportés par un émissaire, les Français se disposaient à se porter en avant, soit le 28 dans la nuit, soit le 29 au matin, et à livrer au pillage toute la vallée de la Murg. Je reçus, en conséquence, l'ordre de pousser jusqu'à Rastatt, de m'y établir, d'envoyer des patrouilles sur ma droite et sur ma gauche afin de me mettre à l'abri d'une surprise. C'est ce que je fis.

Combien de patrouilles le témoin a-t-il fait marcher dans la nuit du 28 au 29 et quelle était leur force?

Aussitôt après m'être établi à Rastatt, j'ai fait partir deux patrouilles, fortes chacune de quinze hommes, chargées de m'éclairer du côté du Rhin, l'une vers Plittersdorf, l'autre dans la direction de Steinmauern. J'en envoyai une troisième, forte de huit hommes seulement, du côté de Stollhofen pour surveiller le pays le long du Rhin dans ces parages.

Le témoin n'a-t-il pas reçu du colonel von Barbaczy des ordres précis relatifs aux différents ministres encore présents à Rastatt, et, dans ce cas, quels étaient ces ordres?

Le colonel ne m'a donné en fait d'ordre que celui d'être, moi et mon escadron, pleins d'égards pour les légations, d'avoir soin d'éviter de leur créer la moindre difficulté. Ce que j'ai fait, du reste. C'est pour cela que j'ai envoyé un officier prévenir le ministre von Edelsheim et le major von Harrant, commandant à Rastatt, de l'ordre que j'avais reçu de mon colonel d'occuper Rastatt.

Le témoin s'est-il cantonné avec ses troupes dans Rastatt ou s'est-il établi hors de la ville?

Après avoir placé du monde dans les postes qu'il me paraissait nécessaire d'occuper, je me suis établi avec le reste de mes hommes hors de la porte de Karlsruhe et j'ai fait partir mes patrouilles dans les directions indiquées ci-dessus.

J'ai été dérangé à plusieurs reprises pendant cette nuit. Le ministre de Danemark et de Holstein, von Rosenkrantz, vint, entre autres, me trouver et m'annonça qu'il était décidé à partir cette nuit même. Je lui répondis que cela ne pouvait se faire, parce que j'avais ordonné à tous mes postes de ne laisser sortir personne pendant la nuit, afin que l'ennemi ne pût arriver à connaître ma position.

Le témoin a-t-il passé la nuit tranquillement à l'endroit qu'il vient d'indiquer ou bien a-t-il été troublé, dérangé par quelque événement?

Le ministre me répondit qu'il était obligé de partir, qu'il était ambassadeur et qu'on ne pouvait le retenir. Je lui fis remarquer qu'il me serait très pénible de devoir, lorsqu'il arriverait à la porte avec son équipage, le renvoyer et d'être

obligé de faire dételer ses chevaux. Sur ces entrefaites, le ministre me quitta, mais il ne partit pas de Rastatt cette nuit.

Certains ministres ont-ils quitté Rastatt cette nuit et à quelle nation appartenaient-ils ?

Vers dix heures du soir, un hussard, envoyé vers moi par le chef de poste de Reinhaus (Rheinau), m'informa de la présence à cette porte d'un ministre français qui demandait à sortir à l'instant même, en disant qu'il voulait la nuit même partir pour la France. Ce soldat prononça si mal le nom du ministre que je ne pus deviner de qui il s'agissait. Il est possible qu'il ait voulu désigner Jean Debry. Peu après arrivèrent chez moi, à la porte de Karlsruhe, plusieurs ministres de différentes cours qui me représentèrent la nécessité de laisser sortir à l'instant même les ministres de France, par cela même que le colonel von Barbaczy leur avait accordé vingt-quatre heures pour quitter Rastatt.

Je m'étonnai, dans mon for intérieur, de voir les ministres s'entêter à partir par une nuit aussi sombre, si sombre qu'il me semblait impossible pour eux de songer à passer le Rhin au milieu d'une obscurité pareille. Je m'en étonnai d'autant plus, qu'ils avaient encore toute la journée du 29 à leur disposition. Mais, cédant aux instances des autres ministres, qui me pressaient de ne pas contrarier leurs projets, je donnai à la porte de Rheinau l'ordre de laisser passer à l'instant même l'ambassade de France et ses bagages. A dix heures du soir, les ministres quittaient Rastatt par cette porte.

Lors de leur départ, les ministres de la République française ont-ils demandé au témoin une sauvegarde ou une escorte militaire ?

Les ministres français ne m'ont, à ma connaissance, demandé aucune escorte, puisqu'ils ne sont pas venus chez moi. Seuls, les plénipotentiaires des cours allemandes ont, comme je l'ai fait remarquer dans ma précédente réponse, exercé sur moi une pression réelle, ont insisté pour obtenir mon consentement au départ des ministres français. Il se peut, du reste, qu'au cours de ces entretiens et de ces discussions l'un ou l'autre de ces ministres ait dit quelques mots au sujet d'une escorte. Je ne veux et ne peux le nier complètement.

Du reste, je dois faire remarquer que, dans le cas même où l'on m'eût catégoriquement et formellement demandé une escorte, j'aurais dû la refuser. Une partie de mon monde était employée à la garde des portes ou en patrouille. Il me fallait tenir le reste réuni afin de parer à une surprise.

D'après les rapports des émissaires, je devais m'attendre à être attaqué à tout instant, et l'ennemi, pensant que je me serais affaibli en détachant des escortes, pouvait profiter de ce moment pour me tomber dessus. J'aurais donc, je le crois du moins, commis une faute en consentant à détacher une escorte, quelque insignifiante qu'elle eût été, alors que je pouvais être attaqué à toute minute. De plus, rien n'obligeait la légation française à partir cette nuit. Elle aurait pu facilement attendre le jour, c'est-à-dire le 29 avril ; il aurait été plus sûr et plus facile, pour elle, d'ailleurs comme pour tout le monde, de voyager de jour.

Il me faut encore mentionner de plus ici une lettre, dont la teneur était connue à Rastatt. Il s'agit d'une lettre adressée au commandant de place à Strasbourg par le ministre de la Guerre français, qui proposait d'envoyer à Rastatt, au ministre Bonnier, pour y garantir sa personne, autant de troupes que ce dernier le jugerait nécessaire.

Que le témoin dise en toute vérité ce qu'il sait du lamentable événement qui s'est produit, et à quelle heure les bagages de cette ambassade ont été ramenés à Rastatt.

Il avait pu s'écouler environ une heure depuis le départ de la légation, lorsque plusieurs ministres, en proie à une profonde émotion, arrivèrent chez moi et m'annoncèrent que l'ambassade avait été attaquée sur la route, entre Rastatt et Rheinau, que les ministres avaient sauté hors de leur voiture. Ils me pressèrent de leur donner une patrouille afin de retrouver et de ramener en sûreté les ministres à Rastatt. J'organisai aussitôt une patrouille que j'envoyai sur la route où le malheur venait, dit-on, d'arriver.

Mais, avant la rentrée de cette patrouille, le maréchal des logis chef Konczak, qu'aussitôt après l'occupation de Rastatt j'avais détaché avec une patrouille du côté de Stollhofen, arriva chez moi et me fit le rapport suivant :

« Revenant avec sa patrouille, partie de Stollhofen par la route de Rheinau, il avait entendu un bruit assez fort sur cette route. Il s'était rapproché, pensant qu'il y avait peut-être là la pointe d'avant-garde de l'ennemi ; le bruit avait alors redoublé d'intensité ; il entendit des cris affreux et entendit, plus qu'il ne les vit (tant l'obscurité était épaisse), des gens à pied et à cheval qui se précipitaient sur les voitures. A l'approche de la patrouille, ces gens s'enfuirent dans le bois voisin. Lui, Konczak, avait envoyé à leur poursuite quelques-uns de ses hommes, qui ne purent arriver à rejoindre et à découvrir ces gens, protégés par l'obscurité de la nuit et par l'abri qu'ils trouvèrent dans le bois. Le brigadier Nagy l'avait rejoint avec l'autre patrouille et ils avaient trouvé deux morts gisant sur le théâtre du crime.

» Du reste, *les domestiques et les autres personnes qui portaient les flambeaux s'étaient enfuis* avant l'arrivée de sa patrouille auprès des voitures. Il lui était, par suite, impossible pour le moment de compléter ces renseignements, parce que l'obscurité l'avait empêché de voir ce qui s'était passé. Il n'avait entendu que du bruit et des cris qui, d'après ce qu'il croyait, avaient été poussés en français. Il avait laissé jusqu'à nouvel ordre le brigadier avec les deux patrouilles sur les lieux, en le chargeant de garder et de couvrir les voitures. »

Je venais à peine de recevoir le rapport du sous-officier lorsque plusieurs membres du corps diplomatique arrivèrent chez moi, à la porte de Karlsruhe, et m'apportèrent la triste nouvelle de l'assassinat de deux des ministres français et de la disparition du troisième ministre, de Jean Debry.

Je dois avouer franchement que cette catastrophe inattendue m'avait tellement anéanti que je pus à peine répondre aux ministres arrivés chez moi, et dont la consternation était aussi grande que la mienne. Il m'est, par suite, impossible de me rappeler ce que j'ai pu, dans l'état où je me trouvais, répondre aux questions qu'eux aussi me posaient à tort et à travers. Je me rappelle cependant leur avoir dit que les ministres français auraient pu éviter aisément, et à coup sûr, le malheur qui leur était arrivé, s'ils avaient cédé devant ma résistance, et si les ministres, comme les membres des autres

ambassades, ne s'étaient pas obstinés avec tant d'insistance à obtenir l'autorisation de partir de nuit.

Les ministres me demandèrent encore une patrouille qui devait escorter pendant la nuit le major badois von Harrant, commandant de la place, qui s'était offert pour aller à la recherche de Jean Debry. Mais je leur fis remarquer qu'à cause de l'obscurité ces recherches seraient forcément inutiles, qu'il ne tarderait pas, du reste, à faire jour. Devant mes représentations, ces messieurs renoncèrent à ce projet. Ce fut seulement lorsque le jour commença à poindre, que le major von Harrant me réclama une patrouille, que je lui donnai et avec laquelle il se porta du côté où le malheur était arrivé. Il revint au bout de deux heures sans avoir trouvé Jean Debry, bien qu'il l'eût à plusieurs reprises appelé en criant à haute voix son nom dans le bois.

Afin de reprendre la suite de la relation que j'ai interrompue, je dois dire encore, qu'aussitôt après avoir reçu son rapport, j'avais renvoyé le maréchal des logis chef Koncsak sur les lieux mêmes où il avait laissé les voitures de l'ambassade, en lui prescrivant de les conduire en ville sous l'escorte des deux patrouilles. Mais comme, d'après ce qui m'a été rapporté plus tard, on avait renversé une de ces voitures, comme il fallut assez longtemps pour la relever, ces voitures, escortées par mes hussards, ne purent arriver à Rastatt que vers deux heures du matin. On les conduisit, sur mon ordre, derrière la porte de Karlsruhe, après avoir fait descendre en ville les femmes et les personnes qui s'y trouvaient et qui avaient échappé aux meurtriers. On dételа les chevaux, que l'on rendit au margrave.

On ne saurait dissimuler au témoin que, d'après un bruit qui s'est répandu à Rastatt après l'événement, on a accusé quelques hussards de son régiment d'être les auteurs du crime. Comment peut-il réfuter cette accusation et quelle réponse peut-il faire à cette question?

Je n'avais avec moi, en fait de troupe, que mon escadron entièrement employé, comme je l'ai dit, soit à fournir des patrouilles, soit à garder les portes de Rastatt, soit à constituer une réserve autour de moi à la porte de Karlsruhe. Il est donc impossible qu'on puisse accuser mes hommes d'avoir commis le crime.

Les deux patrouilles qui, sous les ordres du maréchal des logis chef Konczak et du brigadier Nagy, rencontrèrent les voitures des Français, n'arrivèrent sur les lieux que lorsque le crime était déjà consommé, et c'est à ces deux patrouilles qu'il convient d'attribuer le sauvetage des survivants et non le meurtre des ministres. Elles ont même si consciencieusement rempli leur devoir qu'elles ont poursuivi dans le bois les gens dont elles avaient remarqué les allées et les venues auprès des voitures au moment où, attirées par les cris, elles arrivèrent sur le théâtre du crime. Sans l'obscurité exceptionnelle de cette nuit, elles auraient peut-être même réussi à les joindre.

C'est là chose qu'on savait dans tout Rastatt pendant tout le temps que j'y ai passé, et M. Jean Debry, lorsqu'il reparut dans cette ville, a lui-même déclaré qu'il avait été interpellé en français, qu'on lui avait demandé d'abord son nom, et qu'on ne l'avait frappé qu'après s'être préalablement assuré qu'il était bien Jean Debry.

On avait du reste, interpellé de la même façon les deux autres ministres. Comment peut-on sérieusement attribuer un pareil langage aux hussards de notre régiment? Aucun d'entre eux ne parlait d'autres langues que la langue de son pays et le hongrois. Fort peu d'entre eux savaient quelques mots de mauvais allemand. Aucun n'était capable de dire un seul mot dans n'importe quelle langue étrangère. On a, du reste, à Rastatt, attribué ouvertement le crime à un complot tramé par les émigrés. Bonnier lui-même a dû concevoir des craintes à ce sujet, puisqu'il est officiellement reconnu qu'avant de se mettre en route pendant la nuit, il s'était écrié : « Eh bien, partons ! Quant à moi, je sais bien que je ne passerai pas le Rhin. » Il paraît, du reste, que Bonnier était le seul qui n'approuvât pas ce départ nocturne, mais qu'il a été presque contraint par les deux autres, qui le décidèrent à y consentir.

Comment et pourquoi des hussards de notre régiment se seraient-ils attachés à massacrer précisément les trois ministres et à se garder, au moins jusqu'à l'arrivée de mes patrouilles, de toucher aux autres personnes? Il leur aurait été absolument indifférent d'attaquer l'une ou l'autre des voitures, de tuer l'un ou l'autre des voyageurs, puisque, comme le pré-

tendent ceux qui les accusent, ils n'avaient qu'un but, qu'un objectif : le pillage et le vol. Pourquoi ne serait-ce pas tout aussi bien un émigré des Pays-Bas qui aurait organisé le coup et fait tuer ou tué le ministre Bonnier et les deux autres? Il est, en effet, universellement connu que ce fut à Bonnier que ces émigrés durent la perte de leurs biens.

Jean Debry lui-même, lorsque le lieutenant Draveczky l'accompagna jusqu'au Rhin et escorta les voitures, a remercié le lieutenant de cette escorte et lui a dit que, « si jamais le sort de la guerre faisait tomber un officier des hussards de Szekler entre les mains des Français, il se ferait un véritable plaisir de pouvoir lui être utile ».

Il fit un présent à l'escorte que je lui avais accordée et voulut même faire, aux lieutenants Draveczky et Fontana, un présent que ces officiers refusèrent. C'est, je crois, la preuve évidente qu'il n'avait pas alors le moindre grief contre les hussards de notre régiment et ne les soupçonnait en aucune façon, à ce moment, d'avoir pu être les auteurs du crime.

Jean Debry donna de plus à notre trompette, qui marchait en tête du convoi, un billet cacheté qu'il devait présenter immédiatement, dans le cas où le convoi aurait rencontré des patrouilles françaises. Je mentionne ce fait uniquement afin de montrer que Jean Debry avait connaissance de l'attaque que les siens projetaient d'exécuter contre nos avant-postes. Il n'aurait pas sans cela cru nécessaire de prendre cette précaution.

Du reste, le major von Harrant, qui accompagnait le convoi, pourra confirmer tout ce que je viens de déclarer.

A-t-on enlevé ou emporté des voitures de l'ambassade quoi que ce soit, peu importe le nom ou la nature des choses enlevées ?

Il est absolument certain qu'on a commis des actes de pillage, qu'on a enlevé certaines choses placées dans les voitures. Mais les hussards de la patrouille ne sauraient en être accusés, par cela même que mes investigations et les visites auxquelles on les a soumis n'ont amené la découverte de quoi que ce soit. Le pillage a dû se faire surtout avant l'arrivée des deux patrouilles de mon escadron sur les lieux où le crime a été commis.

On avait, comme je l'ai dit, renversé une voiture que mes hommes ont relevée. Il est donc permis de supposer que certains objets placés dans cette voiture ont pu se perdre. De plus, on a ramené les voitures de nuit à Rastatt et, dans la foule énorme qui s'est pressée autour de ces voitures, quelque main a pu s'égarer. Il est encore possible que quelque domestique ait réussi à se glisser, sans être remarqué, dans une de ces voitures, et à y enlever des objets.

A partir du moment où les voitures ont été amenées à la porte de Karlsruhe, je puis affirmer et garantir que rien n'a pu en être enlevé. Je prescrivis en effet aussitôt, et de concert avec l'officier badois qui y commandait la garde, de placer deux factionnaires badois et un factionnaire fourni par mes hussards, qui avaient ordre de veiller sur ces voitures. De plus, j'ai fait allumer immédiatement des torches et des feux de bivouac, afin d'empêcher les voleurs de profiter de l'obscurité pour y dérober quelque objet.

J'avais du reste eu le soin de faire sortir de la voiture où ils étaient placés et transporter en présence du grand prévôt badois, von Holzing, dans la pièce qui me servait de bureau, les sacs d'argent, dont trois étaient encore fermés par les cachets que l'on avait brisés seulement à un quatrième sac contenant des gros écus de six francs, ainsi que des bagatelles de toutes sortes et des objets précieux, tels que tabatières, boucles, etc. En présence du même von Holzing, je remis ces objets et ces sacs dès le lendemain au valet de chambre de Roberjot, non sans avoir remarqué que ce domestique avait mis dans sa poche une fort belle tabatière, pendant que M. von Holzing aidait les gens à emballer ces objets.

Quant aux lettres et autres documents écrits qui se trouvaient dans un coffre carré, dans un coffret en bois, dans des paquets et dans un portefeuille, je les fis sortir de la voiture en présence de M. von Holzing. J'avais, dès ce moment, pris la résolution de les envoyer à mes chefs, comme j'avais eu l'ordre de le faire lors de l'enlèvement des papiers du courrier français que nous avions arrêté.

Il y avait encore une boîte carrée, qui me parut, à cause de sa très grande légèreté, devoir contenir elle-même des papiers et que j'envoyai également à mes chefs.

Je dois encore ajouter que je remis moi-même deux sacs d'argent au valet de chambre de Roberjot, que le grand prévot remit les deux autres à un autre domestique de l'ambassade, arrivé un peu après le valet de Roberjot.

Le témoin a-t-il fait minutieusement visiter tous ses hommes, aussi bien ceux des patrouilles qui rencontrèrent les voitures que ceux du reste de son escadron ? A-t-il découvert des sabres et des effets souillés de sang ou quelque autre indice de l'acte qu'auraient commis quelques-uns de ses hommes ?

J'ai inspecté avec le soin le plus minutieux les sabres et tous les effets de mes hommes sans découvrir le moindre indice suspect.

Le témoin est-il resté encore longtemps avec son escadron à Rastatt? Quand et par qui a-t-il été relevé? S'est-il passé quelque chose d'intéressant jusqu'au moment de son relèvement ?

J'ai été relevé le 3 mai par mon camarade Szekely, sans qu'il se fût jusque-là rien passé qui vaille la peine d'être remarqué.

Le témoin a-t-il encore quelque chose à ajouter?

Absolument rien.

Signé : VON BURKHARD, capitaine.

★★★

LES

SPORTS & JEUX D'EXERCICE

DANS L'ANCIENNE FRANCE

V

Au temps où René d'Anjou, roi de Sicile et de Jérusalem, écrivit son beau traité des tournois, les joutes étaient le complément régulier de ces fêtes. Les batailleurs d'alors se flattaient de n'être jamais las ; ils étaient plus fiers encore de leur endurance que de leur adresse. Le tournoi fini, ayant été en armures depuis onze heures du matin, ils dansaient. Le vainqueur, après avoir reçu le prix et embrassé la dame, comme c'était son droit, «et semblablement les deux demoiselles si c'était son plaisir», dansait avec la Reine et se gardait bien d'avouer qu'il était peut-être un peu fourbu. Vers la fin du bal, on annonçait des joutes pour le lendemain, autre exercice violent, où il fallait plus d'art que dans le tournoi et où, par conséquent, la possession de tous ses moyens était particulièrement nécessaire. Dans le désordre d'une bataille, le hasard peut vous servir; dans la joute, tout se voit, on se bat seul à seul, c'est un duel. Mais on était toujours prêt et jamais fatigué; du moins, on agissait comme s'il en eût été ainsi. Différents prix étaient donnés, et leur

1. Voir la *Revue* du 15 mai.

classification montre que l'on avait dès lors, de la même manière que nous l'entendons aujourd'hui, le *sens du sport*.

Avaient droit aux prix :

« 1° Celui qui fera le plus beau coup de lance de tout ce jour-là...

» 2° Celui qui rompra le plus de lances ;

» 3° ... Celui qui demeurera le plus longtemps sur les rangs sans déheaumer. » (On attendait, en rangs, son tour de jouter, et l'on devait fournir plusieurs courses.)

L'adresse et l'endurance avaient ainsi chacune sa part, bien que là encore ce fût toujours la force qui dominât : car il n'y avait, dans ces combats non plus, aucune place pour les feintes, les habiles parades, le bottes secrètes. Tout l'art consistait à viser juste, à bien « coucher son bois », comme on disait, à courir « de droit fil », et à bien faire porter sur l'adversaire le poids entier d'un coup frappé avec la dernière violence. Chacun devait briser, écraser, pour ainsi dire, sa propre lance contre son ennemi.

L'origine première des joutes ne semble pas moins ancienne que celle des tournois. Aussi loin qu'on remonte dans notre histoire, on trouve des combats singuliers et duels à mort[1] ; on s'amusa de bonne heure à les imiter en des combats de plaisance, comme on imitait les batailles dans les tournois. L'arme par excellence pour la joute était la lance, longue pièce de bois de frêne, de quatre à cinq mètres de long, parfaitement lisse d'abord, comme on peut voir dans la tapisserie de Bayeux, munie plus tard d'une ample garde arrondie qui formait, en avant de la main, comme un petit bouclier. En arrière de la main, était un *arrêt*, forte courroie clouée sur la hampe et nouée à son autre extrémité, lorsqu'on commença à porter des armures de plates (XIVe siècle), sur l'arrêt de fer de la cuirasse. Plus en arrière encore, un renflement, faisant pendant à la garde, lui servait de contre-

1. Le duel judiciaire, ce moyen si commode de sortir d'embarras et de tirer au clair les questions obscures, reste en faveur jusque dans le cours du XIVe siècle. On commence alors à avoir des doutes sur l'excellence du procédé, et c'est un signe des temps que de voir les religieux de Saint-Denis traiter d'« *injustissimum duellum* » un duel judiciaire régulier, précédé de serments, suivi de la pendaison du vaincu à Montfaucon et d'un pèlerinage d'actions de grâce du vainqueur en Terre Sainte (1386).

poids, de façon que le centre de gravité ne se trouvât pas trop près du fer et que le cavalier eût son arme bien en main.

L'habileté des Français à manier la lance était universellement reconnue; Du Cange a réuni quantité de textes qui le prouvent, un de Foucher de Chartres, historien et contemporain de la première croisade, où nos ancêtres sont qualifiés de *mirabiles de lanceis percussores*, et d'autres non moins caractéristiques puisqu'ils émanent d'étrangers. La lance était une arme favorite pour nos chevaliers, l'arme de leurs exploits. Les poètes se plaisaient à les représenter chevauchant en troupes, leurs lances droites comme les arbres d'une forêt : « Boson, Fouchier, Fouque, Séguin, conduisent leurs enseignes à travers le bois de frênes : le bois dont je vous parle est un bois où les frênes avaient pour fleurs des pointes d'acier[1] ». Dans son ample satire du monde chevaleresque, Cervantes ne pouvait manquer d'armer son héros d'une lance et c'est avec elle que le chevalier de la Manche accomplit ses exploits contre tous ennemis, y compris les moulins à vent. On s'en servait, en attendant, pour gagner ou perdre des batailles, et on se préparait, au Moyen âge, par les joutes aux exercices du temps de guerre.

Au début, nulle règle, pas plus que pour le tournoi. On fonçait sur l'adversaire, au grand galop, tâchant de le frapper droit et si fort qu'on pût lui faire vider les arçons, et, s'il restait collé à son cheval, de culbuter les deux à la fois. On frappe un tournoi, disait Dante, et on court une joute :

Ferir torneamenti e correr giostra [2],

Le poète avait souvent assisté à ces spectacles et en avait entendu, ajoutait-il, en Italie et au dehors, l'étrange musique. La lance ayant à porter, au moment du choc, le poids énorme de cette masse vivante, homme et cheval, bardée de fer, et entraînée à toute vitesse, se brisait d'ordinaire sur le heaume ou sur l'écu que l'adversaire portait au bras gauche et dont il cherchait à garantir sa tête. Ce bris évitait des morts et

1. *Girart de Roussillon* (XIe siècle), chanson de geste, traduite par Paul Meyer.

1. *Inferno*, XXII.

des blessures. Dans un heurt si violent, il fallait de toute nécessité que quelque partie s'effondrât : homme renversé, cheval culbuté ou enfin, — ce qui était le plus fréquent, et devint, dans les joutes courtoises et régulières, le coup normal, — lance brisée. Le chevalier qui ne réussissait ni à renverser l'adversaire ni à rompre sa propre lance, s'il n'était pas culbuté lui-même, avait nécessairement le bras retourné, faussé et souvent le poignet brisé. L'un quelquefois n'empêchait pas l'autre, et l'on pouvait par exception voir, à la fois, lance brisée et cavalier à terre, comme dans les joutes près de Paris en présence du roi de France Philippe-Auguste : dans une course la lance du vainqueur, non émoussée, comme c'était l'usage au début, traversa l'écu, la cuirasse et l'épaule de l'opposant, qui « chut tout plat à terre », pendant que la lance même « vola en pièces ».

De même que pour les tournois, où, dans le principe, on se servait de ses armes ordinaires, on modéra ce jeu au cours des siècles, en adoptant l'usage des armes courtoises et en introduisant une série de règles et de précautions pour en atténuer le danger, — comme l'emploi de lances légères, se brisant facilement, et l'établissement d'une barrière en bois, le long de laquelle galopaient en sens inverse les deux jouteurs, chacun de son côté et qui couvrait le cheval et, en partie, le cavalier. — Ainsi perfectionnées, demandant moins de frais, aventurant moins de vies à la fois, mettant bien en vue la force et le courage de batailleurs jaloux de se distinguer et de n'être pas confondus avec d'autres, les joutes obtinrent une faveur de plus en plus grande et survécurent aux tournois. Mariages, entrées solennelles, fêtes diverses, tout était prétexte à joutes; et même, fort souvent, on n'avait besoin d'aucun prétexte spécial, on organisait des joutes pour se distraire, se détendre les muscles, égayer un voyage, fût-ce même un pèlerinage, faire la connaissance des champions étrangers, rompre la monotonie de guerres qui duraient cent ans et atténuer par quelques intermèdes courtois la fatigue des haines perpétuelles.

Sur ce chapitre, Froissart est intarissable. La joute était, de son temps, à la période intermédiaire: on y employait tantôt les armes courtoises et tantôt les armes de guerre;

les barrières n'étaient pas, comme au XVe siècle, d'un usage commun, et les cavaliers, d'ordinaire, fonçaient l'un sur l'autre à plein champ, au risque de frapper l'air vide parce que leurs chevaux, rendus prudents par l'expérience, faisaient brusquement un bond de côté. C'était un cas très fréquent, prévu et réglé; les jouteurs devaient alors, « par semblant », se montrer « fort courroucés », et recommencer aussitôt « de grand randon ». D'autres fois, au contraire, les chevaux, trop bien maintenus en ligne, s'affrontaient : d'où chutes simultanées, immense poussière, jurons, cliquetis de fer et désarroi général.

Le XVIe siècle est le beau temps de la prouesse individuelle, si pittoresque, si désastreuse. Dans le tournoi, du moins, un peu de tactique était nécessaire; dans la joute, on ne compte que sur soi et tout ce qu'on gagne d'honneur est pour soi : ce jeu devient l'exercice favori, et d'autant plus que, comme on se sert à volonté des armes de combat, il continue d'offrir l'attrait si vif alors du danger réel. On pourrait croire que les guerres interminables, les batailles et les sièges incessants eussent suffi à satisfaire ce goût; mais il s'en fallait de beaucoup. On quittait sa province ou même son pays pour aller « faire armes » au loin, sur la renommée de tel ou tel jouteur fameux de France, d'Allemagne, d'Italie, d'Angleterre ou d'Écosse. Pierre de Courtenay, Anglais, vient en France pour « faire armes »; il rompt une lance avec Gui de la Trémouille, et le roi déclare que c'est assez, félicite Courtenay, lui remet des présents et, lui donnant pour escorte le sire de Clary, crainte de mésaventure en pays ennemi, le renvoie à Calais. En route, on s'arrête chez la comtesse de Saint-Pol, et Courtenay exhale en présence de la dame sa mauvaise humeur : il n'a eu aucun plaisir et n'a su « à qui faire armes » en France. Clary est furieux, mais se tait pour ne pas causer d'esclandre en présence d'une dame et parce qu'il est chargé d'escorter l'autre. Mais, arrivé en terre anglaise, il fait constater à l'étranger qu'il a bien passé la frontière, qu'il y est arrivé sans encombre et que la courtoise mission prescrite par le roi est finie. Sur l'acquiescement de Courtenay, Clary lui rappelle le propos tenus devant la comtesse et conclut :

« Je veux bien que vous sachiez que je m'offre ici, quoique je sois l'un des moindres de notre marche, que le royaume de France n'est pas si vide de chevalerie que vous n'y trouviez bien à qui faire armes... Ce n'est pas par haine ni félonie que j'aie à vous ni sur vous; ce n'est fors que pour garder l'honneur de notre côté, car je ne veux pas que, vous, retourné à Calais ou en Angleterre, vous vous vantiez que, sans coup férir, vous avez déconfit les chevaliers de France... »

L'étranger accepte avec plaisir ; on courra trois courses de lances de guerre : « Quand ils furent venus, il n'y eut point planté de parlement », — ces parleries dédaignées des tournoyeurs, — « car ils savaient bien quelle chose ils devaient faire. Tous deux étaient armés bien et fort... et étaient bien montés ; et puis leur furent baillés les glaives (lances) à pointes acérées de fer de Bordeaux, tranchants et affilés... Ils éloignèrent l'un l'autre et éperonnèrent les chevaux et vinrent l'un contre l'autre, par avis, au plus droit qu'ils purent. Ce premier coup ils faillirent et point ne se assénèrent : de par semblant ils furent moult courroucés. A la seconde joute ils rencontrèrent et vinrent l'un sur l'autre de plein eslai. Le sire de Clary férit et atteignit le chevalier d'Angleterre de plein coup de son glaive (sa lance)... et lui perça tout outre la targe (bouclier) et parmi l'épaule, tant que le fer passa outre bien une poignée, et l'abattit jus du cheval de ce coup. Le sire de Clary qui si bien avait jouté passa outre franchement et fit son tour ainsi qu'un chevalier bien arréé (correct) doit faire et se tint tout coi, car il vit qu'il avait abattu le chevalier anglais et que toutes gens de son côté l'environnaient. »

Ceux-ci adressent des reproches au Français :

— Vous dussiez et pussiez bien courtoisement avoir jouté.

— Mais, dit Clary, nous étions à égalité, et il a tâché de m'en faire autant.

Puis, comme deux courses seulement avaient été courues, il demanda, comme les règles du jeu l'y obligeaient, « s'il lui faut ou veut plus. — Nenni, répondirent les autres ; chevalier, partez vous, car vous avez assez fait. »

Clary s'en alla fort satisfait de l'aventure et rejoignit le roi qu'il en trouva très mécontent. Le chevalier français avait-il le

droit de considérer sa mission comme finie, une fois la frontière passée, et de « faire armes » contre Courtenay, montrant ainsi son désaveu de la décision royale qui avait mis fin aux joutes de l'Anglais? Problème trop délicat, selon les idées du temps, pour être tranché à la légère. En attendant la solution, Clary fut mis en prison, risquant fort d'être banni. Par bonheur, le sire de Coucy et le duc de Bourbon plaidèrent sa cause et purent enfin lui annoncer sa grâce : « Grand merci! dit-il, mais je cuidais avoir bien fait. »

On voit que, si les tournois rappelaient les batailles, les joutes n'étaient pas sans ressemblance avec les duels. Une des séries de joutes les plus célèbres du siècle fut donnée à Saint-Inghelberth, près Calais, en mai 1390; la fête eut la forme alors si goûtée de défi général à tous venants, le défi étant lancé par trois Français : Regnault de Roye, Boucicaut et le sire de Saint-Py. Ils offraient le combat à lance « de paix ou de guerre », à tout venant, trente jours durant : c'est assez dire qu'ils ne doutaient pas de leur endurance ni de leur force. « Et pour ce que l'entreprise des trois chevaliers semblait au roi de France (Charles VI), et à ceux et celles qui là étaient, très hautaine, il leur fut dit et remontré pour le meilleur que ils le fissent écrire et jeter en un feuillet de papier. » — Grimoires, plaideries! disaient les tournoyeurs d'antan. — « Si prit un clerc, et encre et papier, et se boutèrent en une chambre, et écrivit le clerc ainsi :

« Pour le grand désir que nous avons de voir et d'avoir la connaissance des nobles gentilshommes, chevaliers et écuyers étrangers... nous serons à Saint-Inghelberth le vingtième jour du mois de mai prochainement venant, et y serons trente jours... et tous les trente jours, hormis les vendredis, délivrerons toutes manières de chevaliers et d'écuyers... chacun de cinq pointes de glaive (lance) ou de cinq de rochet (lance courtoise avec tampon)... de tous les deux si ce leur agrée. Et au dehors de notre logement seront trouvés nos targes et nos écus armoriés de nos armes, c'est à entendre de nos targes de guerre ou écus de paix. Et quiconque voudra jouter, vienne ou envoie, le jour devant heurter, ou toucher d'une vergette auquel que mieux lui plaira à choisir » — et il aura, selon son gré, joute de paix ou de guerre.

Ces conditions furent examinées; les sages du conseil royal froncèrent le sourcil, craignant des complications internationales, « pour tant que les armes devaient se faire si près de Calais », et que les Anglais, fort susceptibles, auraient pu y voir une provocation indirecte, « atine d'orgueil et de présomption ». Mais le roi dit : « Qu'on leur laisse faire leur emprise ! Ils sont jeunes et de grant volonté; si l'ont promis devant les dames de Montpellier. » Le roi lui-même était âgé de vingt et un ans, et il avait une admiration particulière pour les dames de Montpellier.

Les joutes eurent lieu ; quantité d'Anglais y vinrent ; les trois jeunes gens firent des prodiges, et non seulement aucun incident international ne vint troubler la parfaite harmonie dans laquelle on s'asséna d'innombrables « horions », mais les Anglais « remercièrent grandement les chevaliers français de leurs esbattements ».

Nous avons plusieurs récits de ces joutes; celui de Froissart, le plus minutieux, est d'une longueur et d'une monotonie prodigieuses; il faut pour le lire sans en rien sauter quelque chose de l'endurance de Boucicaut ou de Saint-Py. Il est fort instructif toutefois. On y voit que presque tous les chevaliers préfèrent la joute de guerre, que les coups pénétrant « ès lumières des heaumes », coups très admirés, furent nombreux, sans désagrément notable, sauf, pour Boucicaut, « que le sang lui vola hors du nez » ; que Godefroy de Seton, Anglais, eut le bras traversé, le fer restant dans la plaie; qu'un autre Anglais fut « porté si durement à terre qu'on cuidait qu'il fût mort », mais il ne l'était pas. En somme, malgré un danger réel, aucune mort et peu de blessures sérieuses. Il y avait manière de s'y prendre et, bien que le péril fût plus grand avec les armes de guerre, cependant on ne cherchait pas à tuer ni à faire de grièves blessures. C'est pour cela que les amis de Courtenay avaient pu crier au sire de Clary : « Vous dussiez et puissiez bien courtoisement avoir jouté ». Clary avait eu ses raisons ; mais, d'ordinaire, on y mettait plus de réserve ; en d'autres termes, on s'épargnait. S'il en fallait une preuve, à ajouter à la rareté des accidents graves, on la trouverait dans le soin que prend Froissart de nous assurer, à chaque course, sans se lasser, avec une mo-

notonie de refrain, que ses chevaliers « ne se veulent pas épargner »: qu'ils frappent « sur les heaumes sans eux épargner » : le chroniqueur eût pris moins de peine pour écarter cette idée si elle avait été invraisemblable ou rare.

Aux XIVe, XVe, XVIe siècles, les joutes sont innombrables. Même prisonnier de ses ennemis, un seigneur ne se privait pas de plaisirs si nécessaires. Otage en Angleterre, après la paix de Brétigny, Jean de France, duc de Berry, fameux preneur de villes et grand collectionneur de manuscrits, « fut moult bel jouteur, dit Christine de Pisan, dont au temps qu'il était en Angleterre avec son père le roi Jean, y forjouta les joutes (gagna le prix) par plusieurs fois et aussi en France ». Son père, le duc de Bourbon, « bel, joyeux, festoyant et de honorable amour amoureux et sans péché, selon que relation témoigne », se distingua de même en Angleterre « car bel jouteur était », dit la même Christine : c'était encore, dans les idées du temps, une manière de faire respecter le nom français, et cette manière, du reste, n'empêchait pas les autres, car Louis de France, duc de Bourbon, contribua à la victoire de Rosebecque et commanda la croisade triomphante contre Tunis, en 1390. Les rois de France se livraient avec ardeur à ces jeux ; Charles VI se distingua aux joutes de son propre mariage, que décrit si complaisamment Froissart et où l'on souffrit si terriblement « de la poudrière » (la poussière), grande cause de gêne et parfois de morts par étouffement tant en joutes qu'en tournois : « Et eut le prix des joutes pour le mieux joutant de tous, par l'assentiment et jugement des dames et des hérauts, le roi de France. Et pour ce que les chevaliers se plaignaient de la grand poudrière qu'il avait fait le jour des joutes, et disaient les aucuns que leurs faits en avaient été perdus », — toujours cette même préoccupation d'être bien vu et distingué ! — « le roi ordonna qu'on y pourvût. Si furent pris plus de deux cents porteurs d'eau qui arrosèrent la place ce mercredi et amoindrirent grandement la poudrière, mais nonobstant les porteurs d'eau, encore y en eut-il assez. »

Un chevalier partant en voyage et désireux d'égayer sa route publiait volontiers ses « chapitres », c'est-à-dire les règles du jeu qui lui étaient propres et qu'il offrait à tout venant.

De Werchin, sénéchal de Hainaut, le fait en 1402 et annonce, rapporte Monstrelet, que, se rendant à Saint-Jacques d'Espagne pour le bien de son âme, il acceptera le combat à armes courtoises contre tout opposant qui ne le détournera pas de plus de vingt lieues de son itinéraire, dûment notifié d'avance à tous et à chacun. Le sénéchal pourra se présenter ainsi à la châsse de monseigneur saint Jacques avec quelque meurtre de plus sur la conscience, mais accompli selon les règles, en toute loyauté, sans la moindre haine et par simple « esbattement ». Parce qu'on avait quelque vœu à remplir ce n'était pas une raison, pensaient les chevaliers de ce temps, pour s'en aller tout confit en dévotion. L'histoire du fameux Jacques de Lalain, gloire de la cour de Bourgogne[1] est un interminable récit de joutes, duels et combats de toute sorte ; il se battait à la lance, la hache, la dague et l'épée : car, si la lance était l'arme classique de la joute, d'autres parfois y étaient employées ; il adressait ses « chapitres » aux plus illustres batailleurs d'Europe et se transportait en leur pays pour se couvrir de gloire, tout en s'amusant à ces duels figurés. Ses lettres de provocation authentiques et qui nous sont parvenues sont aussi courtoises que le roi René lui-même eût pu te souhaiter. Il provoqua James Douglas, en 1448, « pour les grands biens, honneur et vaillance que je sais être en votre noble personne » écrivait-il, « et que sur tous autres, au cas que votre plaisir serait, je désire avoir votre accointance, en ramenant à mémoire le noble désir et haut vouloir que je sais que vous avez au très renommé métier des armes, et que me tiendrais bien heureux que aucun service pusse faire à votre très belle dame ». Suivent les conditions et chapitres de ses combats. Douglas répond par la lettre la plus polie du monde et accepte avec toute sorte de compliments, à la suite de quoi il essuie une défaite complète en présence du roi d'Écosse, Jacques II, et de toute la cour.

Au XVIe siècle, quand le goût des tournois s'est éteint, la passion pour les joutes reste aussi vive. A l'entrée de François Ier à Paris, après son couronnement, le 15 février 1515, il y en eut « de moult excellentes; et y fut tué d'une lance

1. Sur les joutes et autres sports en faveur à la cour de Bourgogne, voir les voyages de Rozmital. (Bonnaffé, *Voyageurs de la Renaissance*, p. 28.)

un gentilhomme nommé M. de Saint-Aubin », ce qui prouve que le jeu avait été sérieux, « excellent ». François Ier lui-même, dès son enfance, brilla dans les joutes ; son fils Henri II, qui avait les mêmes goûts, en fut victime, comme on sait, en un combat dont il sera question plus loin. En Angleterre, l'héroïque soldat et charmant poète Sidney remportait le prix des joutes « sur l'avis, dit-il, des spectateurs anglais, et d'autres encore envoyés par cette douce ennemie, France ».

La mort tragique d'Henri II (passe encore qu'un Saint-Aubin fût tué !) contribua à diminuer la faveur dont jouissait ce genre d'exercice. Il survécut toutefois, mais de ce moment date pour lui la décadence. Le vieux Pluvinel, ce modèle des écuyers, déplore, à chaque page du beau traité qu'il écrivit pour son maître, le jeune roi Louis XIII, l'adoucissement des mœurs et la perte des anciens usages. Il enseigne encore l'art de la joute à son élève, mais c'est un art mourant. Son traité donne, en tout cas, un bon résumé des diverses précautions par lesquelles on avait cherché, au cours des siècles, à limiter le danger de cet amusement : barrière séparant les cavaliers, protégeant leurs montures et empêchant « que les chevaux, sur lesquels on a souvent rompu les lances et qui craignent le choc, ne s'écartent de la carrière » ; grosses et fortes vis fixant à la cuirasse le casque impossible à retourner ou renverser désormais ; plastron de fer couvrant tout le côté gauche de la cuirasse, l'épaule et le bras gauche (côté que vise la lance de l'adversaire), et remplaçant l'écu, etc.

Monter à cheval ainsi armé n'était pas mince affaire : le roi Henri V dans Shakespeare, pour conquérir l'amour de Catherine de France, se vante de pouvoir sauter, en armure, de terre sur son cheval ; prouesse peu commune et plus rare encore dans la réalité qu'au théâtre, bien qu'on en connût quelques exemples authentiques, un notamment fourni par Boucicaut. Il faut, — dit Pluvinel, écuyer pratique et qui n'écrit pas uniquement pour des cavaliers prodiges, — « un petit échafaud de la hauteur de l'étrier du cheval, sur lequel deux ou trois personnes peuvent tenir, savoir est le gendarme (le jouteur), un armurier pour l'armer et quelque autre pour l'aider, étant nécessaire en ces actions périlleuses que

l'armurier soit toujours proche et arme les combattants, afin que rien ne manque et que tout soit juste », — inspection déjà minutieuse au Moyen âge, et bien plus maintenant que les armures, à la veille, elles aussi, de disparaître, étaient devenues plus compliquées et avaient maintes parties articulées.

Les questions de cérémonial, d'attitude et d'élégance préoccupent Pluvinel, tout naturellement, puisqu'il écrit au déclin de l'art qu'il célèbre : « En partant, je veux qu'ils fassent la quatrième levée... et qu'en même instant ils posent l'arrêt de la lance sur l'arrêt de la cuirasse, et au lieu de laisser tout doucement tomber la pointe de la lance, j'entends qu'elle soit tout à fait en la place pour rompre, vingt pas avant de rencontrer son ennemi, afin d'avoir plus de loisir de s'ajuster et de donner (frapper) au lieu qu'on désire, pour rompre de bonne grâce ; et prendre garde de ne serrer pas la lance dans la main en choquant, de crainte que, se rompant dans la poignée, elle ne blesse la main qui se trouverait serrée : ce qui arrive assez souvent à ceux qui ne savent pas ce secret. Il suffit seulement que la main serve pour soutenir la lance sur l'arrêt de la cuirasse, et pour ajuster le coup où l'on désire. Puis, la lance rompue..., il faut faire son arrêt de bonne grâce, en levant le reste du tronçon qui reste dans la main; et, l'arrêt fait, la jeter hors la lice, dans le champ. Mais si la lance se rompait dans la poignée, il faut, en faisant son arrêt de bonne grâce, hausser la main et secouer le gantelet, pour montrer aux regardants qu'on n'est pas étonné du choc. »

Ainsi le vieil écuyer, remontant à l'époque de sa jeunesse, commémorait les souvenirs d'un âge qui se rappelait encore les tournois, au seuil d'un siècle qui ne connaîtrait plus que les carrousels.

VI

Entre la joute et le tournoi, le pas d'armes, qui consistait, comme le tournoi, dans l'imitation d'une opération de guerre : la défense ou l'attaque d'un pas ou passage, d'un pont, d'une

entrée de château, d'une porte de ville. « Tenir le pas » était le fait des défenseurs ou « tenants ». « Combattre à la barrière » était le fait des assaillants ou « venants », « ceux de dehors ». Dans des temps où l'artillerie était, soit inconnue, soit peu efficace, et où le sol était hérissé de menues forteresses qu'on prenait et reprenait sans cesse, les gens de guerre avaient constamment, dans la vie réelle, à forcer ou défendre des ouvrages fortifiés ou des défilés naturels; on leur en donna encore de plus prestigieux à prendre dans les romans : les chevaliers, se piquant au jeu, rivalisèrent avec leurs modèles imaginaires et voulurent ressembler à leurs portraits. Ils cherchaient à se hausser jusqu'aux prouesses de Roland défendant le pas de Roncevaux : quand ils le faisaient dans des fêtes, on peut sourire ; quand ils le faisaient à Marignan, il n'y a qu'à admirer. Ces peintures embellies éveillaient dans leurs âmes de ces idées qu'on a appelées plus tard des idées-forces et qui élevaient leurs cœurs. On a vu depuis des sociétés incessamment enlaidies par des peintres dont le « réalisme » consista à n'observer que laideur et bassesse, comme si rien d'autre n'était « réel », semant des idées-forces qui abaissent au lieu d'élever, et, au lieu de fortifier, tuent.

Le pas d'armes offrait l'agrément de pouvoir être varié à l'infini : par le choix du lieu à défendre, des armes, des conditions du combat, enfin par l'imitation de quelque rencontre fameuse dans la réalité ou dans le roman. Par là on donnait à ces exercices un caractère dramatique et romanesque qui en augmentait l'intérêt. La reproduction de tel ou tel « pas » fameux revient constamment dans les fêtes du Moyen âge: par exemple, le « pas de Saladin », où l'on reproduisait les exploits semi-légendaires du sultan et de Richard Cœur de Lion ; tantôt, c'étaient de vrais combats (sans haine), tantôt c'étaient de simples spectacles pour enchanter les regards, mais où l'on donnait et recevait encore, au hasard de la représentation, force horions très réels. « Dessous le moûtier de la Trinité », dit Froissart, à propos de l'entrée à Paris de Charles VI et d'Isabeau de Bavière, « sur la rue, avait un échafaut, et sur l'échafaut un châtel, et là au long de l'échafaut était ordonné le pas du roi Saladin, et tout fait de personnages, les chrétiens d'une part et les Sarrasins d'autre part, et là étaient,

par personnages, tous les seigneurs de nom qui jadis au pas Saladin furent, et armoyés de leurs armes, ainsi que, pour le temps de adonc, ils s'armaient. » Au passage du cortège royal, le roi Richard vint demander à Charles VI congé d'aller assaillir les Sarrasins. « Ce congé pris, le roi Richard s'en retourna devers ses douze compagnons et lors se mirent en ordonnance et allèrent incontinent assaillir le roi Saladin et ses Sarrasins; et là y eut par ébattement grand bataille. »

Ces jeux héroïques avaient une telle importance et formaient des souvenirs si plaisants qu'on en perpétuait le souvenir en les faisant représenter en tapisseries. Ce fut le cas pour les combats donnés dans cette même occasion de l'entrée de Charles VI à Paris. Le Prince Noir possédait de très belles tapisseries du Pas de Saladin, qu'il mentionne dans son testament et lègue à son fils, qui allait être le roi Richard II : « Nous devisions à notre dit fils, la salle d'arras du pas de Saladin. » (7 juin 1376, veille de sa mort.)

Les Français excellaient à ce genre de jeu dont le pittoresque et les formes variées charmaient leur imagination; dans son livre du *Courtisan*, l'Italien Castiglione énumère les qualités qu'un homme de cour parfait devrait emprunter aux diverses nations, et il donne aux Français la palme pour les tournois, le pas d'armes et les combats à la barrière : « *nel torneare, tener un passo, combattere una sbarra.* » (Écrit en 1514.)

Un des pas d'armes les plus mémorables fut donné au château de Sandricourt en 1493 ; un récit minutieux, rédigé avec une compétence professionnelle par le héraut d'armes du duc d'Orléans, nous en est parvenu; de ravissantes miniatures mettent sous nos yeux chaque scène de ces curieux combats. Nous sommes entre le Moyen âge et la Renaissance ; on surenchérit en paroles sur les mœurs chevaleresques; on se promet d'imiter les chevaliers errants qu'on ne connaît que par les livres; un semblant de confort tout moderne donne un caractère bizarre et presque risible à des combats où l'on se flatte de surpasser les prouesses des anciens preux; on assaisonne ses exploits de littérature, nous nous éloignons de Roland et nous rapprochons de Don Quichotte.

« Ce sont les armes qui ont été faites au château de San-

dricourt près Pontoise, le seizième jour de septembre mil quatre cent quatre-vingt et treize, lesquelles ont été, par moi, Orléans, héraut d'armes de monseigneur le duc d'Orléans, vues... et rédigées et mises par écrit à la vérité. » Ce qui l'a décidé à écrire les prouesses des combattants, « si a été pour la grande ardeur de prouesse de quoi j'ai vu leurs nobles cœurs si très pleins ».

« S'en suyvent les articles dudit combat de Sandricourt », autrement dit le programme, ce que le chevalier de Lalain appelait ses chapitres, mélange singulier, dans le cas présent, de sport et de roman : « Pour ce que tout vrai cœur qui tend à bonne renommée doit quérir et parfaire la volonté des dames, comme de ce dont toute perfection de valoir sort et procède » ; que d'autre part les plus belles et les meilleures se trouvent à Pontoise et dans les environs ; qu'enfin ces belles personnes ont daigné mettre « au monde dix jeunes écuyers ou chevaliers qui, dès leur enfance, ont... exploité leur temps ainsi que jadis faisaient en ce lieu même les errants »; pour ces motifs et d'autres encore, les susdits gentilshommes se sont résolus « à faire et accomplir » les articles suivants :

« Et premièrement lesdits chevaliers ou écuyers qui sont dedans ledit château de Sandricourt sont délibérés tous dix ensemble de se trouver, ainsi qu'ils ont accoutumé, à la barrière périlleuse de ladite place, où nul n'approche sans danger et s'y trouveront le quinzième jour de septembre, à pied, armés comme il appartient, ou ainsi que chacun voudra, l'épée ceinte tranchante, sans estoc (pointe), la lance au poing, à fer moulu, pour défendre ladite périlleuse barrière contre les premiers dix qui s'y voudront présenter... »

Le jour suivant, les défenseurs sortiront du château à cheval, au son du cor, « la lance sur la cuisse » et se battront contre dix opposants « au carrefour ténébreux » ; puis il y aura des combats singuliers « au champ de l'épine ». Puis les dix chevaliers se transporteront « en la Forêt dévoyable » (sans chemins, où l'on se perd, expression courante dans les romans de chevaleries, où toutes les forêts sont dévoyables) ; là, ils iront « chercher leurs aventures, erreront parmi ladite forêt montés et armés » comme ci-dessus, et livreront bataille au gré du hasard contre tous ceux qu'ils rencontreront. « Et

se fera ladite erre pour le jour seulement. Et seront tenus lesdits gentilshommes, le lendemain, se trouver au dîner audit château de Sandricourt pour rapporter, en leur foi et honneur, devant les dames et juges de vérité, de ce qu'ils auront trouvé durant leur queste. »

Le combat et ses conditions sont annoncés, avec permission du roi, par toutes les villes, cités et places de France, et tout se passe conformément au programme. Le carrefour ténébreux « était tout clos de bois à grands échafauds que lesdits gentilshommes avaient fait faire »; au bout se trouvaient des pavillons préparés pour que les combattants pussent s'armer et désarmer commodément. « Et chacun desdits chevaliers avait son pavillon et tente pour soi armer ou désarmer et monter à cheval ainsi qu'il leur plaisait; et force hypocras, vins et viandes donnaient à chacun qui y voulaient venir »: cabinets de toilette et buffets qui n'eussent pas médiocrement surpris les paladins d'autrefois.

A la première épreuve, « tomba par terre le vicomte de Rouen... tous y firent très vaillamment et à toutes peines les pouvait-on départir ». Au carrefour ténébreux, « à la rencontre du choc des lances et des chevaux, furent trois desdits chevaux portés par terre dont l'un desdits chevaux mourut » sur place. Diverses chutes, pertes d'épées et bris de lances se produisent : tous « se acquittèrent terriblement bien ». Le jour d'ensuite, les chevaliers « tiennent le pas » contre tous venant. A la « huitième course, s'est présenté monseigneur de Saint-Vallier de dedans contre Marcillac de dehors et a rompu ledit seigneur de Saint-Vallier sa lance de droite atteinte sur ledit Marcillac » : le coup fut si « grand et terrible » que ce dernier aurait été jeté à terre « si n'eût été l'arrêt de la lance dudit seigneur de Saint-Vallier qui rompit », ce qui fait que le tronçon de lance, n'ayant plus son point d'appui naturel, lui retourna le poignet; on trouva, le lendemain, Saint-Vallier à l'écart et ne se battant pas, « pour ce que il était afoulé en la main ».

Il en dut être fort marri, car c'était le jour le plus intéressant de tous et le dernier de la série, le jour de la Forêt dévoyable : «Et le lendemain partirent lesdits gentilshommes qui tenaient le pas pour aller en la forêt dévoyable, en armes,

comme des chevaliers en armes, quérant leurs aventures, et étaient lesdits chevaliers si gorgias que c'était merveille. » Ils se transportent donc dans les champs et bois voisins courant leurs aventures, à l'imitation des « seigneurs de la Table ronde ». On se bat de tous côtés, à pied, à cheval, à la lance, à l'épée. « Et tout ledit jour n'eût-on vu à travers champs et bois sinon que chevaliers combattant les uns aux autres et en tant de lieux que possible n'était de pouvoir tout voir. »

A cette date, l'imitation de la guerre se reconnaissait encore, bien que des raffinements inattendus fussent introduits dans le jeu pour le confort et soulas des combattants : « Et cedit jour de la Forêt dévoyable étaient les maîtres d'hôtel en la quête après lesdits chevaliers et avaient gens de tous côtés après eux qui portaient force hypocras blanc et clairet, juillets (juleps) et sirops violas (de violettes), confitures et autres épiceries à qui en voulait, et quelque part qu'ils rencontrassent lesdits chevaliers ou autres gentilshommes leur en présentaient, desquels qu'ils voulaient, à leur plaisir. »

Une miniature charmante représente la scène : une vaste campagne avec des bouquets d'arbres çà et là ; les serviteurs versent l'hypocras dans de grands bols de bois ; de belles dames minces et élégantes, aux cheveux d'or et aux grands yeux, offrent d'un air mélancolique et doux le vin aux chevaliers. Ceux-ci, montés sur leurs chevaux de guerre, entr'ouvrent l'orifice supérieur de leur carapace et approchent des lèvres de fer du casque les petits baquets bien remplis que leur tendent de belles mains.

Le soir a lieu le banquet final, « grand et plantureux », lequel, en raison du nombre des convives, fut servi dans la cour du château, illuminée *a giorno* : « Grand force torches et falots y avait, tant en la cour... que ès tours et à l'entour de ladite place et d'une lieue en ronde y eût-on pu venir aussi à clair que si c'eût été de jour. » Le banquet était servi en grande joie et à grand fracas, comme c'était l'usage, au bruit de la vaisselle, aboiement des chiens et, dominant le tout, harmonieux vacarme de « grand quantité de tabours de Suisses et autres instruments qui incessamment ne cessaient de sonner ».

Le petit livre du héraut Orléans nous donne enfin le nom des dames qui assistèrent à ces combats, « si fortement et richement habillées », dit ce consciencieux témoin, « que chacun noble homme devait avoir courage et prendre plaisir de faire quelque chose pour l'amour d'elles », — les noms de dames qui furent belles il y a quatre cents ans. — Orléans nomme les chevaliers aussi : Saint-Vallier, Coligny, Hédouville et bien d'autres dont beaucoup jouèrent un rôle en de plus sérieuses aventures. La plupart firent, en effet, partie de ces troupes vaillantes qui se couvrirent de gloire en Italie et dont, disait Brantôme en son énergique langage, « les cimetières et champs de là sont encore bossus[1] ».

L'époque de la Renaissance vit chez nous les plus somptueuses de ces fêtes, et leur déclin. Au mariage de Louis XII avec Marie, sœur d'Henri VIII, Monsieur d'Angoulême (François Ier) tint le pas avec sept capitaines : La Palice, Bonnivet, Fleurange, Vendôme, etc. « Et avecque leurs aides tinrent le pas à tous venants tant Anglais que Français, fût à cheval ou à pied, et nous assure qu'ils eurent merveilleusement à souffrir, car ils eurent dessus les bras plus de trois cents hommes d'armes. Et y furent faites de fort belles choses, de frapper et bien jouter ; et encore fut plus beau à voir les banquets et festins qui s'y firent » (1514). Le rôle des maîtres d'hôtel allait décidément grandissant : et, cette fois, la constatation ne vient pas d'un héraut d'armes, mais d'un célèbre « adventureux », Fleurange, maréchal de France.

Un événement tragique précipita la décadence de ces jeux. Ce fut la conclusion funeste des « joutes », « tournoi ». « pas d'armes », où Henri II trouva la mort : à cette date, le sens précis de ces termes s'est effacé et les contemporains les emploient tous les trois à propos de cette même fête. En raison de l'importance que lui valut sa catastrophe, les témoins des jeux nous en ont conservé tous les détails. Ils furent donnés en 1559, après la paix de Cateau-Cambrésis, à l'occasion des mariages d'Élisabeth, fille du roi de France, avec Philippe II, veuf depuis six mois de Marie Tudor, reine d'Angleterre, —

1. Le château de Sandricourt a été abattu dans notre siècle et remplacé par un château moderne (aujourd'hui propriété du marquis de Beauvoir) ; on y conserve un modèle en liège de l'ancien édifice.

et de Marguerite, sœur d'Henri II, avec le duc de Savoie. Le « cartel » annonçant les conditions de combat a été conservé ; il est très curieux, c'est une sorte de document diplomatique où se mêlent les considérations de politique internationale et les énonciations sportives. Telles étaient les habitudes d'alors : une proclamation de ce genre était un moyen pour le souverain de se mettre en communication avec ses sujets et d'agir sur l'opinion publique ; le pas d'armes serait aujourd'hui remplacé par un bal, et le cartel par une dépêche de livre jaune. « De par le Roi. — Après que par une longue guerre, cruelle et violente, les armes ont été exercées et exploitées en divers endroits, avec effusion de sang humain et autres pernicieux actes que la guerre produit, et que Dieu, par sa grâce, clémence et bonté, a voulu donner repos à cette affligée chrétienté par une bonne et sûre paix, il est plus que raisonnable que chacun se mette en devoir, avec toutes démonstrations de joies, plaisirs et allégresses, de louer et célébrer un si grand bien, qui a converti toutes aigreurs et inimitiés en douceurs et parfaites amitiés, par les étroites alliances de consanguinité qui se font, moyennant les mariages accordés par le traité de ladite paix » ; lesquels mariages sont là-dessus spécifiés afin que nul n'en ignore. Il est, en conséquence, et comme démonstration de joie, notifié à tous princes, seigneurs, etc, « qu'en la ville de Paris, le pas est ouvert par S. M. Très Chrétienne et par le prince de Ferrare, Alphonse d'Este, François de Lorraine, duc de Guise (ce même Guise qui avait défendu Metz et pris Calais) et par divers autres, pour être tenu contre tous venants dûment qualifiés, à commencer au 16e jour de juin prochain et continuant jusques à l'accomplissement et effet des emprises et articles qui s'ensuivent. — La première emprise à cheval, en lice, en double pièce, quatre coups de lance et une pour la dame ; la deuxième emprise à coups d'épée, à cheval, » etc., etc. — Paris, 22 mai 1559.

Dans le fait, ces fêtes chevaleresques, où le roi se montra, portant avec une constance de héros de roman le blanc et le noir, couleurs de sa maîtresse (Diane de Poitiers, — *Ætatis suæ 60)*, durèrent tout le mois de juin. Les Français y manifestèrent, comme d'habitude, leur habileté à la lance : « Le

premier de juin », lit-on dans les Mémoires du maréchal de Vieilleville, qui assistait à ces combats et y prit part, « le roi ouvrit le pas du tournoi où il fut couru d'une merveilleuse adresse. Et montrèrent bien les Français aux Espagnols qu'ils sont plus experts qu'eux au fait de la cavalerie et que la lance sur toutes armes leur appartient, pour s'en savoir mieux aider que toute autre nation de la chrétienté ; car de cent Français qui coururent, il n'y en eut pas quatre qui ne rompissent leur bois, et bien peu des Espagnols, qui s'y montrèrent si maladroits qu'à plusieurs les lances leur sortaient des poings et les laissaient tomber à terre, faisant au reste des courses si branlantes que l'on pensait à toute heure qu'ils dussent tomber. »

C'était là un grand point dans ces courses, ne pas branler sur la selle, ne faire qu'un avec le cheval, frapper l'adversaire et subir le choc sans que le pied bougeât sur l'étrier : toutes conditions que résumait quelques jours plus tôt le même Vieilleville quand il tâchait de détourner le roi d'aller au procès d'Anne du Bourg. Chacun son métier, disait-il : « Si vous allez faire l'office d'un théologien ou inquisiteur de la foi, il faudra que le cardinal de Lorraine nous vienne apprendre à coucher notre bois, courant en lice ; quelle adresse il nous faut tenir pour le rompre, et notre garde à faire une course de droit fil, sans branler ni choquer des genouillères la barrière. » Après les fêtes pour le mariage espagnol, vinrent celles du mariage de Savoie. La lice était établie rue Saint-Aubin, près de la Bastille ; le 30 juin, le roi fournit ses courses en commençant par son futur beau-frère, Emmanuel-Philibert, « auquel le roi dit en riant qu'il serrât bien les genoux, car il l'allait bien ébranler, sans respect de l'alliance ni de fraternité... Le roi fit une très belle course et rompit fort bravement sa lance ; M. de Savoie semblablement la sienne, mais il empoigna l'arçon, le tronçon jeté, et branla quelque peu ; qui diminua la louange de sa course ».

Le roi courut ensuite avec même succès contre M. de Guise, puis enfin contre le comte de Montgomery, sieur de Lorges, « grand et roide jeune homme », huguenot de religion. Cette course « était la dernière que le roi devait courir, car les tenants en courent trois et les assaillants une. Tous

deux se choquent à outrance et rompent fort dextrement leurs bois ». Le rôle du roi était fini et il appartenait à Vieilleville « de courir comme l'un des tenants après le roi, pour faire aussi ses trois courses », mais le roi eut la fantaisie de faire une course supplémentaire contre le même adversaire, pour avoir sa revanche, disant que celui-ci « l'avait fait branler et quasi quitter les étriers » : car on y allait de franc jeu et la majesté royale ne retenait en rien la lance de quiconque était grand et roide comme Montgomery de Lorges. Vieilleville supplia son maître de n'en rien faire, l'assurant que ses scrupules étaient injustifiés et que la course avait été très belle des deux parts. Le roi persista; sur quoi M. de Vieilleville lui dit : « Je jure le Dieu vivant, Sire, qu'il y a plus de trois nuits que je ne fais que songer qu'il vous doit arriver quelque malheur aujourd'hui et que ce dernier juin vous est fatal. » Le roi passe outre, fait appeler son adversaire qui, « par très grand malheur, obéit et prit une lance ».

On vit alors une chose étrange; il semble que l'idée d'une catastrophe imminente fût dans l'air, car « faut-il noter qu'à toutes courses et tant qu'elles durent toutes les trompettes et clairons sonnent et fanfarent sans cesse, à tue-tête et étourdissement d'oreille. » — Cette musique guerrière dont les vallées rebondissaient et au son de laquelle les chevaux « se jolivaient » dès les XIIe et XIIIe siècles! — « Mais incontinent que tous deux furent entrés en lice et eurent commencé leurs courses, elles se tinrent toutes coi, sans aucunement sonner, qui nous fit avec horreur présager le malheureux désastre qui en advint : car ayant tous deux fort valeureusement couru et rompu d'une grande dextérité et adresse leurs lances, ce malhabile Lorges ne jeta pas, selon l'ordinaire coutume, le tronçon qui demeure en la main, la lance rompue, mais le porta toujours baissé et, en courant, rencontra la tête du roi duquel il donna droit dans la visière, que le coup haussa et lui creva un œil. » Le roi tomba sur l'encolure de son cheval et, se souvenant des avertissements de Vieilleville, dit qu'on « ne pouvait fuir ni éviter son destin ». Il languit dix jours; les noces de Savoie eurent lieu pendant sa maladie, au milieu des larmes; le cerveau avait été atteint par une esquille du tronçon de lance et la guérison était impossible : « Le dixième

de juillet 1559, Dieu en fit sa volonté ; et, lui, rendit l'esprit. » Une épitaphe fut composée à cette occasion, qui se terminait ainsi : « Lui que Mars n'a pu nous prendre, l'image de Mars nous le prend. »

Quem Mars non rapuit, Martis imago rapit.

A la fin, comme au commencement de cette longue période, le jeu ressemblait à la guerre.

VII

La passion pour les jeux violents, où les vies étaient mises à l'aventure, dura en France depuis les plus lointaines origines jusqu'au XVIIe siècle. Sous maintes formes et dans nombre d'exercices on retrouve l'image du duel et de la guerre ; beaucoup sont de simples gymnastiques préparatoires développant les muscles ou habituant au maniement des armes. Les gens du peuple, non moins ardents que les seigneurs, n'avaient pas la ressource des joutes et des tournois, mais, sans parler des imitations grossières qu'ils en faisaient avec des bâtons, ils se livraient au plaisir de la lutte ; et les chevaliers, du reste, et même les rois, ne dédaignaient pas cet amusement. On a fait, depuis, intervenir en ces matières des questions de dignité ; mais alors rien ne semblait plus noble, plus respectable et plus digne que de donner des preuves de sa force.

On considère volontiers aujourd'hui que, pour la lutte, les Anglo-Saxons sont sans rivaux ; la renommée de leurs boxeurs est, en tout cas, universelle. Autrefois les lutteurs les plus célèbres étaient des Celtes : Bretons en France, gens de Cornouailles en Angleterre. Dire chez nous d'un lutteur qu'il surpassait les Bretons était le plus grand éloge possible ; ils servaient de point de comparaison proverbial. Le fameux La Chataigneraie était, dit Brantôme (son neveu), « des plus forts et adroits gentilshommes de France, en toutes armes et façons ; et, pour la lutte, il n'y avait si bon lutteur breton ou autre fût-il qu'il ne portât par terre, car outre sa force il

avait une grande adresse ». Thomas Cromwell, le tout-puissant ministre d'Henri VIII, recrutait des lutteurs et on lui en envoyait de Cornouailles ; son ami Godolphin lui en adresse deux des plus habiles, « mais qui ne parlent guère bien anglais ». Henri VIII partant pour le Camp du Drap d'or emmène des lutteurs pour se mesurer avec ceux de France : c'étaient des lutteurs de Cornouailles : ils gagnèrent le prix, parce que, dit le maréchal de Fleurange présent au combat, « le roi de France n'avait fait venir de lutteurs de Bretagne ». Henri lui-même, qui se flattait de briller dans les exercices du corps et qui venait de se montrer, en vrai Anglais, « merveilleusement bon archer et fort », se croyait aussi parfait lutteur qu'habile archer. S'étant retiré dans le pavillon de François Ier, il but avec lui. « Cela fait, le roi d'Angleterre prit le roi de France par le collet et lui dit : « Mon frère, je veux lutter avec vous », et lui donna une attrape ou deux ; et le roi de France, qui est un fort bon lutteur, lui donna un tour et le jeta par terre, et lui donna un merveilleux saut. » Le gros Henri, très fier de sa solide carrure et qui faisait constater aux ambassadeurs de Venise combien ses mollets étaient mieux arrondis que ceux de son frère de France, voulut recommencer, mais c'était l'heure du souper ; on dut en rester là et il en fut pour son merveilleux saut.

Même à cette époque tardive, en pleine Renaissance, tout homme bien né était toujours prêt à jouer de la lance et de l'épée, ou, à défaut, du bâton ou des poings. Le duc d'Orléans, troisième fils de François Ier, était « prompt, bouillant et aimant à faire toujours quelque petit mal... Le roi l'aimait parce qu'il était actif, disait-il, et telle humeur active lui plaisait fort en ses enfants et aux gentilshommes français aussi, ne les estimant point s'ils étaient songeurs et lourdauds et endormis : car le naturel du vrai Français, disait-il, porte qu'il soit prompt, gaillard, actif et toujours en cervelle ». Ainsi encouragé, le jeune duc ne se gênait guère, et même tellement peu qu'il dépassait parfois les limites de l'indulgence d'un père si peu exigeant. Se trouvant une fois à Amboise, « le roi couché et tout le monde retiré, ne voulant point encore dormir », il alla avec des amis, pour se distraire, — comme on irait aujourd'hui à l'Opéra, — livrer bataille sur le pont aux

laquais de son père, bien armés et qui dans la nuit ne pouvaient le reconnaitre. Le duc, qui ne ménageait ni lui ni les autres, était tué, sans le seigneur de Castelnau « qui s'avança et se mit au-devant et reçut le coup que son maître allait recevoir, et tomba mort par terre ». Il y eut beaucoup de blessés; le roi « en sut l'esclandre » et tança vertement son fils, puis oublia l'aventure, « ne pouvant recouvrer le trépassé ». Qu'eût donné dans la suite un caractère si « prompt, gaillard et actif » ? on ne le sait, car M. d'Orléans mourut à vingt-trois ans, « de belle peste, à l'abbaye de Fermoutiers ».

Pour s'habituer au maniement de ces armes qu'on avait toujours en mains, on se livrait à divers exercices dont plusieurs constituaient des jeux séparés. Nous parlerons plus loin de l'escrime à l'épée, qui prit son développement normal à la Renaissance. Pour la lance, on avait au Moyen âge la *quintaine*, et plus tard la bague, moins violente, et dont par suite le succès se prolongea par delà les temps chevaleresques, et atteignit son apogée sous Louis XIV. Le jeu de la lance, qui excluait les feintes et les parades et consistait surtout à viser droit, à frapper fort et bien d'aplomb, pouvait être utilement pratiqué sur une cible, et la quintaine n'est pas autre chose. Le cavalier piquait des deux, visant une cible de bois et s'exerçait à rompre sa lance en frappant le but juste dans son milieu, à jeter le tronçon et continuer sa course sans être « étonné », et sans broncher sur son cheval. « Quintaine » finit, en conséquence, par signifier « point de mire » dans le langage figuré : d'Aubigné parle de brigands qui prenaient les paysans pour « quintaine de leurs inhumanités ». L'origine du mot est inconnue; mais les étymologistes d'autrefois ne se faisaient pas faute de l'expliquer : quintaine — *quintus*; le jeu remontait, d'après eux, aux temps romains et son origine, moins belle que celle du tournoi, était cependant noble et antique. Ce qui est certain, c'est que la quintaine était pratiquée en France dès le XIIe siècle :

Puis vont comme à fête manger
En après esbanier (ensuite se divertir)
A quintaines.

(Roman de Tristan.)

Les allusions de ce genre abondent dans notre vieille littérature. Quand la quintaine n'était pas un simple exercice préparatoire pour habituer le jeune homme au maniement de la lance, mais constituait un jeu séparé, donné en présence de spectateurs, un élément comique s'y mêlait et en relevait l'intérêt, à défaut du danger qui pour la joute pouvait terminer l'amusement en tragédie. A mesure que les années passèrent, l'élément comique alla grandissant : et c'était naturel, ce jeu offrant aux regards la lutte d'un cavalier et d'un morceau de bois. Cette imitation de la joute, chez des gens « toujours en cervelle », comme nos ancêtres, ne pouvait manquer de se transformer en caricature. D'abord, tout homme ayant un cheval, fût-ce un cheval de ferme, pouvait se livrer à cet exercice anodin : comme il ne s'agissait pas de se mesurer contre un seigneur, il n'était pas nécessaire d'être soi-même chevalier. Le jeu fut donc pratiqué par les manants ; ils ne pouvaient y déployer la même habileté que leurs maîtres, et ceux-ci se faisaient une joie, en conséquence, d'assister à leurs courses et à leurs chutes. Chaque classe de la société servait ainsi suivant ses moyens de spectacle à l'autre ; mais les seigneurs se flattaient d'assister à des spectacles grotesques, tandis qu'ils en offraient de sublimes.

Ils prenaient, d'ailleurs, à ces exercices comiques un tel plaisir qu'ils les rendaient volontiers obligatoires pour leurs vassaux ; c'était une sorte de redevance fréquemment imposée pour le cas de mariage d'un tenancier. Le futur mari devait courir publiquement, soit à cheval, soit — ce qui ne rendait pas la comédie moins plaisante pour les spectateurs — en bateau : de forts rameurs le menaient à toute vitesse contre un poteau servant de cible ; s'il dirigeait mal sa lance, il tombait à la rivière. Les anciens coutumiers mentionnent, en grand nombre, les obligations de ce genre : « Et sont tenus mes hommes vavasseurs (petits vassaux), c'est assavoir ceux qui se marient, de jouter sur bêtes chevalines et férir au poteau chacun d'une lance d'aune de plein poing, par la poignée, tant qu'ils aient chacun une lance rompue ou qu'ils soient chus à terre, et chacun qui choira en doit pour ce 18 res (mesures) d'avoine, et sont ces choses appelées quintaines » (XIVe siècle). — « Yceux vavasseurs doivent toutes fois que

eux ou leur fils ainé se marie jouter en la rivière de Rille trois coups d'une lance à un pieu... et doivent être en un bateau lequel l'on mène à quatre hommes aval ladite rivière » (xve siècle). — « Item les devoirs de quintaine sur l'eau que doivent audit sire (de la Gacilly) les nouveaux mariés... est que chaque nouveau marié doit un bois de quintaine. Il doit rompre son bois par trois fois ou à défaut payer au seigneur sept sols et six deniers d'amende » (xvie siècle) : commutation que ne prévoient pas les textes plus anciens [1].

D'autres quintaines étaient courues ou plutôt glissées sur la glace : l'intention comique, l'excitation du rire par des chutes ou autres incidents ridicules se retrouvent dans toutes les variantes du jeu [2]. Cette cause d'amusement n'était pas, du reste, totalement négligée quand il s'agissait des nobles eux-mêmes. On inventa des quintaines tournantes qui donnaient au bois un air de vie et rapprochaient cet exercice de la joute, mais en lui laissant son caractère risible. Tantôt la cible était ainsi disposée que, si elle n'était pas frappée juste en son milieu, elle basculait et faisait vider un sac de sable sur la tête du maladroit. Tantôt elle était taillée en forme humaine et figurait un ennemi : de préférence l'ennemi classique de tout chevalier, un Sarrasin. La statue brandissait d'un air féroce un sabre de bois; si elle n'était touchée au point voulu, elle tournait d'autant plus vite qu'elle avait été frappée plus fort, et le sabre de bois, ramené dans la ligne de passage du coureur, le heurtait, aux éclats de rire de l'assemblée : Don Quichotte était vaincu par les moulins à vent.

Au xviie siècle, on s'exerçait encore à la quintaine, jeu destiné, disait Pluvinel, à tenir le milieu entre « la furie de rompre en lice les uns contre les autres et la gentillesse de la course de bagues : l'endroit pour rompre est dans la tête; les

1. Les deux premiers textes dans Godefroy; le troisième dans Boislisle : *Généalogie de la maison de Talhouet.*

2. On imitait aussi les joutes proprement dites sur la glace : c'était également un jeu populaire comique. Le fameux bréviaire Grimani en donne une jolie représentation : les combattants, une forte gaule au poing, à cheval sur des barils posés sur des traîneaux, sont tirés à toute vitesse par quatre robustes gaillards à l'encontre l'un de l'autre. La course a lieu, comme la joute, à son de trompe, bannières déployées.

meilleurs coups sont au-dessus des yeux dans le front », à un point nettement marqué, comme le montrait dans son livre une très belle planche de Crispian de Pas.

Le problème du juste équilibre à maintenir entre le corps et l'esprit dans l'éducation, était déjà difficile à résoudre au Moyen âge et n'a pas cessé de l'être. De nos jours, où la force intellectuelle prime toutes les autres, et où la puissance militaire d'une nation peut dépendre de la solution d'un problème de mathématiques, on tend à exagérer la part de l'esprit; au Moyen âge, c'était l'inverse et, dès ce moment, les sages s'étaient préoccupés de ce défaut de proportion. L'immense œuvre poétique d'Eustache des Champs, inépuisable mine de renseignements sur les mœurs de notre pays à l'époque de la guerre de Cent Ans, fournit à ce sujet mainte indication caractéristique. D'après lui, la recherche de la force physique est poussée trop loin en France : dans beaucoup de nobles familles, tout est pour le corps, rien pour l'esprit; les jeunes gens chevauchent, joutent, boivent ferme, jouent à la paume sans répit et mènent un genre de vie qui tuerait « des ours ».

A votre mort courez plus que le cours...
Tantôt buvez, folie ci ce vous duit (mène)
Et puis quérez joutes et les bouhours,
Jeux de paumë ou les chevauchers lourds
Et excitez tous excès en nature,
Que ne pourraient souffrir chevaux ne ours :
Trop me merveil comment vië nous dure.

Or, dit notre sage, il faut de la mesure; les plus illustres gens de guerre, au temps jadis, n'étaient pas seulement bien membrés. David, Alexandre, César, « Charles li Grans »,

Qui tant firent d'assauts
Et conquirënt du mond' la monarchie,

ne méprisaient pas les études; ils apprirent

Hébreu et grec, latin, philosophie
En jeune temps;

ils triomphèrent, non seulement grâce à leur force, mais aussi « par sens et par clergie »; leurs études leur ouvrirent l'es-

prit et les rendirent plus habiles à toutes choses, et même aux armes :

Dont ils furent aux armes plus experts.

On a changé tout cela; dès l'enfance, le jeune chevalier est *surmené* d'exercices, c'est le mot :

Faibles, jeunes, les montent à cheval
Dont aux membres aviennent plusieurs maux.

De là, fût-ce, au point de vue physique, un résultat médiocre : de même qu'à force de vouloir développer l'intelligence on peut tuer l'intelligence, on l'a bien vu depuis. Ces jouteurs intrépides restent bornés, et l'on voit des gens de rien, des serfs, se pousser dans le monde, parvenir aux premiers rangs, simplement parce qu'ils ont l'esprit aiguisé et sont capables de comprendre :

Et la science ont apprise les serfs
Qui ont depuis acquis leur seigneurie,
Car chevaliers ont honte d'être clercs...

L'ENVOI

Prince, pour Dieu, humblement vous supplie
Que gentillesse à science étudie...

Point! point! répondaient les chevaliers; et voilà, pensaient-ils, un vrai raisonnement de renard qui a la queue coupée! Maître Des Champs a beaucoup d'esprit sans doute, mais ce barbouilleur de parchemin, soldat de rencontre, mauvais jouteur, piètre chasseur, ne saurait être bon juge et résoudre équitablement pour nous le problème de la vie. Des Champs était, en effet, médiocre jouteur et chasseur; il en riait lui-même. Mais rien, précisément, ne montre mieux combien l'état de la société imposait l'exercice physique que de voir le poète le plus fécond du XIVe siècle, auteur de cent mille vers, ou peu s'en faut, obligé de se livrer aux ébats militaires quoi qu'il en eût, *invito Marte*. Ancien prisonnier de guerre, chargé de missions en Allemagne et en Bohême (car les ambassadeurs étaient volontiers choisis alors parmi les poètes, comme on voit par Pétrarque, Dante, Boc-

cace, Chaucer, Alain Chartier et bien d'autres), il avait, par nécessité, lassé autant de chevaux qu'homme au monde :

Par ma foi, mon cheval se lasse
Et ne veut plus aller à pied.
De laisser aux champs me menace,
Trop souvent des genoux s'assied.

Envoyé à Prague, habile ou non à la lance, il avait dû prendre part aux joutes : on n'eût pas plus compris son excuse que celle d'un ambassadeur refusant aujourd'hui de figurer dans un quadrille. Le pauvre « ambassadeur et messager », comme il s'appelle lui-même, faillit y perdre la vie de la même manière que, plus tard, Henri II :

De lances eut là grand bouhourt,
De lance fus vers l'œil atteint...
Au travers reçus coup trop lourd,
A peu mon œil ne fut éteint.

Il devait chasser aussi; mais il avait si peu l'instinct de cet autre ébattement qu'il se trouvait toujours où il ne fallait pas, et les fauconniers lui criaient des injures :

Arrier! diable ait part!
Tirez arrier de cette place;
Fait faillir avez un malart[1]!

Mauvais juge, disaient les chevaliers; nous le récusons; nous vivons en un âge de fer: soyons de fer! Et le problème restait pendant. Les partisans de l'éducation toute physique ajoutaient, d'ailleurs, au temps même de Des Champs : « Jugez cette éducation par ses résultats et voyez ce qu'elle a produit : elle a produit Du Guesclin. »

C'était la vérité. Le fameux connétable, qui devait tant batailler pour sa patrie avant d'aller dormir parmi les rois à Saint-Denis, n'avait reçu d'autre éducation que celle-là. Il avait aussi le don naturel, ce qui n'importe pas moins que les leçons et, dès l'enfance, il se distingua : c'était le modèle, en son genre, des enfants précoces. Quant aux lettres, il paraît avoir limité ses efforts à quelques signatures dont nous avons des échantillons et qui font plus d'honneur à son appli-

1. « Vous avez fait manquer un canard sauvage. »

cation qu'à son habileté de main. Dès huit ou neuf ans, dit son biographe Cuvelier, un contemporain, il brillait parmi les garçons de son âge, aux environs de la Motte-Broons, le manoir paternel.

Il s'en allait jouer aux champs dru et souvent
Et assemblait d'enfants quarante ou demi-cent,
Et les faisait partir comme en tournoiëment...
Et Bertrand se boutait en eux appertement...
Tout aussi com le chien assaut le loup aux dents.

Il en résultait des accidents : son père trouvait qu'il passait la mesure et tâchait de le retenir comme les parents raisonnables ont tâché de retenir, depuis, leurs enfants trop studieux. Mais les goûts naturels l'emportaient. Un peu plus âgé, Bertand s'habitue à manier la lance avec ses petits compagnons et s'exerce à bien viser en courant la quintaine :

Quintaines fit dresser et joutes y faisait.

Breton de Bretagne, pays des lutteurs, il remporte sa première victoire, par une après-dînée de dimanche, sur la place publique du village. Ces exercices de force étaient fréquents en Bretagne; comme pour les tournois, un prix était attribué au vainqueur. Sa tante, chez qui il vivait, sachant la lutte annoncée, voulut l'empêcher d'y paraître, en le menant à vêpres « pour le sermon ouïr ». Bon gré mal gré, il dut accompagner la dame; mais comme elle se recueillait, les yeux baissés, à la parole sainte, Bertrand, sans bruit, s'écarta d'elle « quand sermon commença » et se glissa hors de l'église :

En la place est venu où on luttait piéça.

Il n'avait que dix-sept ans ; mais il possédait cette qualité si appréciée, déjà il était *ossu* :

Mais gros fut et ossu et formé grossement.

Être gros et fort était une qualité ; être petit et malingre, un ridicule, presque un vice. Froissart marque son mépris pour les Jacques en disant qu'ils étaient « noirs et petits et mal armés ». Bertrand vit un Breton qui avait vaincu jusque-là tout le monde :

Et Bertrand vint à lui ; moult vitement le prend...

Force, agilité, adresse, il se sert de tous ses moyens et vous l'étend par terre. Il reçoit le prix, « un beau chapel d'or et d'argent ouvré », et rentre à la maison, clopin-clopant, — tout rayonnant de joie, — la jambe en sang, le genou coupé par une pierre.

Sa seconde victoire eut plus de retentissement ; elle eut lieu aux fameuses joutes de Rennes (habituellement appelées tournoi, mais à tort). Il y avait eu en ce temps, dit le trouvère :

Une criée de joutes de haut prix.

Bertrand, qui n'y avait nullement sa place, ne manqua pas de s'y rendre, mais si mal monté et en si piteux équipage que les passants riaient de lui :

L'un à l'autre disait : « Fils est de chevalier,
Et si va chevauchant le cheval d'un meunier. »

Il arrive : tous les siens et bien d'autres sont là en splendides armures ; il est ébloui à les voir et navré à la pensée du spectacle qu'il offre ; mais nullement découragé, bien au contraire, car il n'est pas simplement fort, il est homme de ressources, il sait se retourner ; il ne doute pas de lui-même, il est sûr de son avenir. Il se dit :

J'acquerrai honneur...
Plus que Roland qui fut finé (mourut) en Ronceval
Ne que ne fit Gauvain, Artus, ne Perceval.

Et cependant, au son des trompettes, bannières au vent, les joutes commencent :

Au plein marché de Renn' fut grande l'assemblée,
De trompes et de cors fut la noise montée
Et cil bon écuyer de Bretagne la lée (spacieuse)
De Bretons bretonnant fut grande la levée.

Bertrand avise un de ses cousins, superbement monté, qui sortait de la lice ayant fourni ses courses ; ils causent à part, et s'entendent : le cousin prête son équipage à Bertrand, et voilà dans la lice, comme dans les romans, un chevalier inconnu. La réalité égale le roman : un adversaire se présente ; Bertrand, qui n'avait pas couru pour rien la quintaine

dans les champs de la Motte-Broons, abaisse sa lance, vise l'ennemi :

Tellement l'avisa
Que droit en la visièr' le fer lui attacha.

Il lui arrache son heaume, culbute le cheval et le cavalier :

Par itelle manière que le cheval creva,
Et le bon chevalier tellement se pâma
Qu'on disait : « il est mort », et chacun le cuida.

On ramasse le vaincu, on « porte aux champs » le cheval crevé, et la joute continue. Un autre chevalier se présente : au timbre du casque, Bertrand reconnaît son père et refuse le combat. « Il a peur ! » crie-t-on ; mais point : un nouvel adversaire entre en lice, Bertrand, par un de ces coups dans la tête, que Pluvinel devait recommander plus tard à son royal élève, lui arrache son heaume ; et ainsi de suite :

Quinze lances jouta, dont mainte en fut brisée.

A la fin, un chevalier normand parvient à relever la visière de Bertrand, qui est reconnu. Ce fut sa deuxième victoire : la troisième fut à Cocherel.

Aux critiques moroses qui blâmaient l'éducation physique donnée à la jeunesse on pouvait donc répondre en citant le connétable, et la réplique était si bonne que nul n'y trouvait à redire, pas même Des Champs, qui pleura au contraire la mort de Bertrand en vers émus :

Estre d'honneur et arbre de vaillance,
Cœur de lion, épris de hardement [1],
La fleur des preux et la gloire de France...
Vainqueur de gens et conquéreur de terre,
Le plus vaillant qui oncques fut en vie,
Chacun pour vous doit noir vêtir et querre ;
Pleurez, pleurez, fleur de chevalerie...
Hé, gens d'armës, ayez en remembrance
Votre përë ; vous étiez ses enfants ;
Le bon Bertrand qui tant eut de puissance,
Qui vous aimait si amoureusement

(1380).

1. Coups d'audace.

L'exemple n'était pas isolé et plus d'un de ses compagnons d'armes et de ses successeurs lui ressemblait. Un autre spécimen suffira, sans doute, pour donner une idée du genre d'enfants précoces dont les talents excitèrent longtemps l'admiration dans l'ancienne France : il serait facile d'en citer beaucoup. Nous nous bornerons au « bon messire Jean le Maingre dit Boucicaut, maréchal de France et gouverneur de Gênes », vaillant capitaine et infatigable batailleur, qu'on trouve à Rosebecque, en Pologne, en Hongrie, en Italie, chez les Turcs, partout où il y avait chance de risquer sa vie[1] et que nous avons déjà rencontré aux portes de Saint-Inghelberth.

« Ses jeux enfantelains étaient communément de choses qui peuvent signifier faits de chevalerie... car il assemblait les enfants de son âge, puis il allait prendre et saisir certaine place comme une petite montagnette », ou bien, inversement, il « gardait le pas » contre les autres petits enfants. D'autres fois il organisait toute une guerre « et aux enfants faisait bassinets de leurs chaperons, et, en guise de routes de gens d'armes, chevauchant des bâtons, et armés d'écorces de bûches, les menait gagner quelques places les uns contre les autres. » Il sautait, jetait le dard ou les pierres et, — trait que nous ne trouvons pas chez Du Guesclin, — dans tous ces jeux, *seigneurisait* : « A quelque jeu qu'il jouât, toujours était le maître... Et dès lors était sa manière seigneuriale et haute, et se tenait droit, la main au côté, qui moult lui avenait, regardant jouer les autres enfants pour juger de leurs coups, et ne parlait mie moult, ne trop ne riait. »

C'est déjà une autre génération que celle de Du Guesclin ; en avance sur les enfants de son âge, il est aussi en avance sur son siècle : à le voir ainsi, le poing au côté, commandant son armée de petits paysans couverts d'écorces en guise de cuirasses, on a comme un pressentiment de l'époque lointaine où la grandeur des rois les retiendra au rivage... En attendant, le jeune seigneur ne demandait qu'à se lancer, de sa personne, en avant. A douze ans, le voilà tout marri de n'avoir pas encore été en guerre; il supplie qu'on l'y conduise « nonobstant que plusieurs

1. Son histoire fut rédigée par un contemporain, sous Charles VI, « qui à présent règne. » (Chap. VI).

qui l'oyaient se rigolassent de lui, disant : Dieu, de l'homme d'armes ! » Mais le duc de Bourbon, charmé de ce zèle, prit au sérieux ses supplications et l'emmena en Normandie où il assiégeait, pour le compte du roi, les châteaux occupés par le roi de Navarre. Plus d'écorces, donc, une vraie armure de plates, comme celles de notre musée. « Et quand il était armé, cela ne lui semblait mie charge, mais il était si joli que il s'allait remirant comme une dame bien atournée. » Il fait très bien son devoir dans ces sièges, à côté de plusieurs grands personnages et, entre autres, du « bon connétable de France messire Bertrand de Claquin » (Du Guesclin). Ce fut le plus beau moment de son enfance, mais il fut court : « Au retour faillit la joie de l'enfant Boucicaut, car jà cuidait être un vaillant homme d'armes; mais ébahi se trouva quand on lui dit : Or çà, maître bel homme d'armes, revenez à l'école. Si fut derechef mis à l'école. »

Ce qu'il y apprit semble beaucoup moins important à son biographe que la suite de ses exercices physiques, et deux chapitres sont consacrés aux talents de vrai chevalier qu'une éducation courtoise et martiale développait en lui : « Ci devise les essais que Boucicaut faisait de son corps pour soi duire (dresser) aux armes », essais de toute sorte, rien n'étant négligé, pas même la marche : « Maintenant s'essayait à saillir sur un coursier tout armé, puis autrefois courait ou allait longuement à pied, pour s'accoutumer à avoir longue haleine... Autre fois férissait d'une cognée ou d'un mail (maillet) grand pièce et longuement ». Si bien que, « de son temps, n'a été vu nul autre gentilhomme de pareil appertise, car il faisait le soubresaut armé de toutes pièces fors le bassinet, et, en dansant, le faisait armé d'une cotte d'acier. Item, saillait, sans mettre le pied à l'étrier, sur un coursier, armé de toutes pièces... Item, en mettant une main sur l'arçon de la selle d'un grand coursier et l'autre auprès des oreilles, le prenait par les crins, en pleine terre, et saillait par entre ses bras de l'autre part du coursier... Item il montait au revers d'une grande échelle dressée contre un mur tout au plus haut, sans toucher des pieds, mais seulement sautant des deux mains ensemble d'échelon en échelon, armé d'une cotte d'acier... Et ces choses sont vraies. »

Enfin, pour que le tableau de cette éducation soit complet, voici un chapitre VIII qui « parle d'amour », et nous apprend qu'en cela, comme en toute chose, Boucicaut fit son devoir de chevalier, et eut bien raison, observe le biographe, car « quelle chose est-ce qui soit griève ou forte à faire à cœur qui bien aime, et qu'il n'ose entreprendre ? Certes nulle... Et, que cela soit vrai, qui veut lire les histoires des vaillants trépassés, assez trouvera, de ce, preuve : si comme on lit de Lancelot, de Tristan et de plusieurs autres que amour fit bons et à renommée atteindre. Et mêmement, de notre vivant, y en a eu assez de nobles hommes de France, comme on dit de messire Othe de Gransson [1], du bon connétable de Sancerre [2] et d'autres assez qui long serait à dire, lesquels le service d'amour a fait devenir vaillants et bien morigénés. Oh ! noble chose est que d'amour, qui bien en sait user, quoique, à tort, aucuns le blâment. Car, si mal en prend à ceux qui à droit n'en savent user, ce n'est pas la coulpe d'amour : car, de soi, il est bon. »

J. J. JUSSERAND

(A suivre)

1. Oton de Granson, chevalier-poète, connu en son temps dans toute l'Europe, « fleur de ceux qui chantent en France », disait de lui Chaucer. Il fut tué dans un duel judiciaire, à Bourg, en 1397.

2. Louis de Sancerre, compagnon de Du Gueslin et plus tard connétable.

HÉLÈNE

La marquise Yolande-Yseult-Yvonne de Servigney, née de Chantal-Bussy, est une femme originale. Elle veut se gouverner, penser et sentir par elle-même : n'est-ce pas, dans notre temps, une grande originalité ?

Il lui déplaît de partager l'avis de tout le monde, quand il lui semble que tout le monde se trompe; mais il ne lui plaît pas non plus d'adopter les appréciations de quelques-uns. Si elle se les approprie, c'est après examen et après réflexion. Elle estime que les esprits rares, ou se croyant tels, au lieu de juger les choses en elles-mêmes, se contentent trop souvent de prendre le contre-pied des opinions répandues, et que la foule, quelquefois perspicace, est incapable de rien approfondir. Elle ne hait pas moins le snobisme que la vulgarité, ces deux écueils entre lesquels la pensée française ballotte aujourd'hui comme une épave désemparée. Elle ne fait point fi du bon sens, à condition qu'il soit relevé d'une pointe de goût : ces qualités lui semblent suivre la tradition nationale, encore plus que l'opéra-comique et le vaudeville. Elle ne va pas au succès, et, avant d'accueillir dans son cercle un homme à qui la fortune a souri, elle l'étudie et recherche si, chez lui, le mérite égale le bonheur. Elle ne pense pas qu'un homme réussisse uniquement par la bonne chance, mais elle croit aussi qu'il y a des mauvaises chances pour

arrêter les mieux doués et les plus dignes. La marquise est, en un mot, une femme distinguée. Cela ne veut pas dire seulement que ses manières et sa tenue sont élégantes et de bon ton, ce qui va de soi. Elle est distinguée, parce que son esprit, son jugement, son cœur l'élèvent, non moins que sa race, au-dessus de la banalité contemporaine. Sa propre distinction lui fait aussi trouver la distinction chez les autres, là où elle existe véritablement. La marquise Yolande-Yseult-Yvonne de Servigney, née de Chantal-Bussy, est donc bien une femme originale pour notre temps, que l'on dit sans beauté.

Si la chose eût été possible, la marquise aurait poussé l'originalité jusqu'à aimer son mari. Mais, malgré des efforts sincères, elle n'y est pas arrivée. L'amour, qui ne se commande pas, se porte sur des sujets quelquefois indignes, jamais indifférents. Comment s'éprendre du néant? Le marquis Charles-Albert de Servigney déconcerterait la femme la moins exigeante par son irrémédiable nullité. Oh! c'est un gentilhomme d'une correction impeccable, qui ne s'est pas encanaillé dans la fréquentation des parvenus; mais le dehors « comme il faut » dissimule mal le vide du dedans. Aucune pensée ne trouble son cerveau, aucun sentiment n'agite son cœur. Il n'y a pas à dire et il n'y a rien à faire : il n'est pas intelligent. Au point qu'il annihile les êtres qui vivent autour de lui. Les effets du sirocco, lorsqu'il s'abat sur une région, n'apparaissent pas aussi désastreux.

La marquise a préservé sa personnalité du souffle desséchant. Elle a pu aussi arranger son existence au gré de son désir; car s'il est presque un imbécile, son mari n'est pas un méchant homme. On regrette souvent que la bêtise s'allie à la bonté et la méchanceté à l'intelligence. La marquise agit dans la vie, comme il lui convient. Son mari est pour elle moins encore qu'un compagnon : c'est une sorte de voisin. L'aventure suivante ne vous est-elle jamais arrivée? Vous prenez place en chemin de fer pour un long voyage; vous vous installez dans un compartiment isolé; vous espérez, grâce à l'assurance d'un employé, demeurer seul, jusqu'au bout du chemin; tout à coup, au moment où la cloche sonne et où la machine siffle, un voyageur pressé, haletant, pénètre

dans le wagon. Le voyageur se confond en excuses; il se fait tout petit et il se met loin de vous; il est poli, aimable, exquis. N'importe, il est là : vous devez le tolérer. Il n'est pas gênant, mais il faut recourir à d'autres arrangements car vous ne pouvez pas jeter votre compagnon par la fenêtre. Dans le voyage de la vie, la marquise ne considère pas son mari autrement que comme un voisin de wagon.

Elle reçoit et visite qui elle veut. La compagnie des écrivains et des artistes lui agrée plus que les amis de son mari, dont elle a découvert promptement l'inanité. Toutefois parmi les écrivains et les artistes, elle recherche peu les mondains : il lui semble que ceux-là, en s'efforçant de se hausser dans l'opinion par d'autres voies que leur talent, se diminuent. Elle leur préfère les timides, les sauvages : leurs gaucheries la charment, et leurs brusqueries ne l'offusquent pas. Elle sait que si leur langage reste souvent rude, c'est la beauté et la grâce idéales qu'ils entrevoient dans leur pensée.

Est-elle donc seulement, pour employer les termes à la mode, une « intellectuelle », une « cérébrale », ou pour mieux dire, est-ce que, chez elle, l'esprit a chassé le sentiment, est-ce que la tête vit aux dépens du cœur? Non pas. Et même, à deux ou trois reprises, elle faillit encourager les hommages discrets qu'elle recevait : mais il lui a paru que ceux qui les lui apportaient avaient pour elle, consciemment ou non, plus d'admiration que d'amour. « M'aimeraient-ils, se disait-elle, et accouraient-ils auprès de moi, si, au lieu de m'appeler la marquise de Servigney, la belle marquise, je me nommais simplement Claire Monin ou Hélène Dumont? Comment l'éclat de mon nom, de mon rang, de ma fortune, n'éblouirait-il pas tous ces hommes?... Être l'amant préféré par madame de Servigney, quelle gloire!... Je les vois d'ici, tous fiers comme des paons, tous, même les moins futiles, même les plus sérieux... Où seraient-ils, s'ils ne voyaient en moi qu'une petite bourgeoise, une ouvrière, un trottin?... Celles-là, cependant, sont aimées, aimées pour elles-mêmes!... »

Si, avec l'habitude qu'elle a de la réflexion, elle considérait d'un peu près les amours inspirées par « les petites bourgeoises, les ouvrières et les trottins », elle s'étonnerait sans doute de n'y point trouver autant de sincérité qu'elle l'imagine. Si elle

interrogeait ces femmes qu'elle croit heureuses, leurs doléances sur l'égoïsme des hommes la désoleraient. Certain personnage de comédie qui vient d'assister aux querelles et aux reproches réciproques de deux amants, pousse cette exclamation : « C'est ça, l'amour! » La phrase est vulgaire, mais expressive. La marquise ne parlerait pas avec autant de verdeur, certainement, mais, mieux informée sur les amours des simples, elle dirait peut-être : « Où est-il donc, où se cache-t-il l'amour, l'amour si beau qu'ont chanté les poètes? N'est-ce qu'un rêve de leurs imaginations échauffées? »

Non, elle ne dirait pas cela. Férue de son idée, elle écarte délibérément toutes les objections : les esprits les plus méthodiques et les plus pondérés ont leur fanatisme. Elle s'est fait la conviction que les pures joies de l'amour sont réservées pour les humbles, qui trouvent en elles leur seule consolation. La médiocrité, qui pour les anciens assurait la tranquillité de la vie, apparaît à ses yeux comme l'unique source du bonheur sentimental.

C'est ainsi que cette femme, décidée, sûre d'elle-même et de ses pensées, a ses illusions, sa marotte. Quand elle écoute les murmures de son cœur, qui se plaint doucement de l'isolement où elle le laisse, elle prétend ne le donner et ne se donner qu'à un homme qui, abandonnant toute pensée d'ambition, de gloire et de vanité l'aimera « pour elle-même ».

***

Après les chasses, dans les premiers jours de février, les Servigney quittent leur domaine de Normandie, l'un des plus giboyeux de France, et reviennent dans leur hôtel de la rue Monsieur, renommé parmi les demeures du Faubourg. Le jardin, on pourrait presque dire le parc, tant il est vaste, rejoint celui de l'Archevêché ; il est célèbre par ses arbres, des arbres de haute futaie.

La marquise rentre à Paris avec joie : car la lecture, la correspondance et la peinture à l'aquarelle ne suffisent pas toujours à occuper les longues journées d'un hiver campagnard.

Il y a longtemps, aussi, qu'elle sait par cœur toutes les histoires de chasse, que, pendant le repas, son mari et ses convives répètent sans vergogne : quand ils les quittent, c'est pour comparer entre eux les divers crus qui leur sont servis. Ce débat n'intéresse pas la marquise.

Elle n'a de plaisir que par le temps sec, mais s'il est un peu froid : alors elle fait atteler ses deux poneys à un duc et, bien enveloppée dans ses chaudes fourrures, elle va jusqu'aux fermes les plus éloignées du spacieux domaine. Elle s'enquiert des besoins et reçoit les doléances des paysans ; elle encourage les appliqués, elle gronde doucement les paresseux ; tous, grands et petits, l'adorent. Elle arrive de ces courses, ragaillardie par l'air piquant, le sang aux joues, et avec la santé dans l'âme comme dans le corps. Malheureusement, sous le climat pluvieux de la province normande, ces échappées, où un soleil rouge fond le blanc givre des arbres, ne se montrent que rarement. Les autres jours, l'ennui menace continuellement et il n'est pas aisé de le tromper.

A Paris, lorsqu'elle est de retour, la marquise est délivrée pendant quelque temps des chasseurs, et les tracas de la « saison » ne commencent pas tout de suite. De la mi-février jusqu'aux fêtes de Pâques, c'est-à-dire durant deux mois environ, elle peut mener sa vie à sa guise. Elle reçoit seulement qui lui convient, et elle fait visite à qui lui plaît. Elle sort à son heure ; elle se promène où elle veut, à pied, si tel est son goût. Les soucis du monde qui reviendront, pressants et multipliés, après le carême, ne l'inquiètent pas encore. Libre, elle est heureuse.

Parfois, une mélancolie mystérieuse l'envahit. Une légère fièvre communique à tout son être un trouble vague où elle se complaît. Étendue sur les coussins d'un long divan, elle laisse s'échapper de ses mains le livre entr'ouvert et sa pensée flotte dans une vaporeuse rêverie. Des vers autrefois récités reviennent sur ses lèvres, et des lambeaux de romances remontent à sa mémoire : ou bien encore, elle suit, dans les arbres de son parc, le manège des oiseaux qui se poursuivent à travers les branches, parmi les bourgeons qui éclatent. Des figures d'hommes, par hasard rencontrés, repassent devant ses yeux. Les uns étaient plus ou moins ridicules, et elle

sourit à l'évocation de leurs physionomies ; d'autres avaient retenu son regard ; un moment apparus, elle ne les a pas retrouvés sur son chemin et peut-être que, si elle les voyait une seconde fois, elle ne les reconnaîtrait pas. Elle sort de son rêve, frissonnante, presque fatiguée.

Rien ne la charme autant que de se promener à l'aventure et d'errer sans but dans Paris. Elle répète souvent que c'est manquer d'égards envers la grande ville, que la traverser dans une voiture qu'emportent des chevaux rapides. Quand elle raconte à ses amis les choses vues au cours de ses promenades, ils la supplient, tant ses récits sont pittoresques et amusants, d'écrire un livre qui s'appellerait : *Souvenirs ou réflexions d'une flâneuse parisienne*. Ceux qui, à Paris, ne sortent de leur demeure et n'y rentrent que dans leur coupé lui rappellent ces touristes, qui, visitant des pays étrangers, ne quittent jamais le chemin de fer ou le paquebot : ils aperçoivent tout, mais ils ne voient rien. Elle, elle veut tout voir et tout connaître.

Comment, un jour, se trouva-t-elle devant la haute grille de l'Observatoire? Depuis, la marquise a souvent cherché à se rappeler les circonstances qui l'avaient amenée dans ce quartier lointain : jamais elle n'y est parvenue.

Le fait est qu'une après-midi d'avril elle arriva à l'Observatoire au moment où le portier de l'établissement se disposait à faire entrer un groupe compact de visiteurs. Il y avait là beaucoup d'étrangers, des Anglais et des Allemands surtout, et deux ou trois Français, des provinciaux, sans doute : les Parisiens, en général, ne connaissent de leur ville que les lieux dits — on ne sait trop pourquoi — de plaisir, et les cafés.

Il prit fantaisie à la marquise de se mêler aux touristes et aux oisifs, qui attendaient patiemment la bonne volonté du portier, et que celui-ci regardait avec dédain : le profit qu'ils lui réservaient ne lui semblait pas valoir la peine qu'il allait se donner.

L'arrivée de la visiteuse nouvelle causa un certain plaisir au fonctionnaire grognon : elle lui parut plus digne de ses prévenances que les autres solliciteurs. La marquise avait une mise des plus simples : costume de drap noir, façon tailleur,

avec le chapeau de feutre que relevait un discret ruban de velours bleu, et, dans la main droite gantée de blanc, l'en-cas à petite pomme d'or. Rien n'était moins propre à attirer l'attention. Pourtant le portier jugea tout de suite que cette jeune femme, à l'allure modeste, mais décidée, méritait sa considération : sûr de recueillir une récompense sérieuse, il se montra fort empressé.

La visite commença, peu recréative et aride. Le cicérone, en traversant les quelques salles livrées au public, s'évertue à raconter l'histoire de la fondation du monument par Louis XIV, à faire copieusement la biographie des astronomes dont les portraits garnissent la muraille, et à expliquer tant bien que mal l'utilité et le mécanisme des vieux instruments exposés. Il fait remarquer à ses auditeurs que l'Observatoire est entièrement construit en pierres de taille, sans aucune addition de bois ni de fer ; il vante la profondeur des caves fameuses, où la température demeure toujours invariable. Il parle avec aplomb de la méridienne, de l'équatorial et des télescopes ; il veut bien ajouter quelques observations sur les planètes et les étoiles ; et quand il a fini, satisfait de lui-même, il reconduit par le même chemin, le troupeau qui l'a fidèlement suivi.

Les touristes, dont la plupart, sans doute, avaient cru qu'il leur serait permis de s'ébattre au milieu des salles d'observation, s'en allaient légèrement déçus ; quelques-uns estimaient que les astronomes du Pont-Neuf et de la place de la Concorde montraient beaucoup plus de choses — et d'abord la lune — pour deux sous.

La marquise laissa passer devant elle ses compagnons d'infortune. Elle mit une pièce blanche dans la main du portier et elle lui dit :

— Est-ce qu'il ne serait pas possible de voir les instruments merveilleux dont vous nous avez fait la description ?

— Oh ! madame, il faut une permission particulière. Vous pensez bien qu'on ne peut pas déranger ces messieurs dans leurs calculs. Ils vont précisément se mettre à la besogne dans quelques instants...

— Eh bien ! s'ils n'ont pas encore commencé leur travail, cela ne les gênera pas...

Le portier réfléchit un moment. D'un côté, il songeait aux règlements formels de la maison ; de l'autre, il se rappelait que le directeur, retenu à l'Académie, était absent, que l'un des jeunes savants désignés par les observations quotidiennes était le meilleur des hommes et ne le trahirait pas, et qu'enfin il tirerait sûrement un nouveau gain de sa complaisance...

— Je veux bien essayer, fit-il. Mais je ne réponds de rien et je risque ma place... simplement.

La marquise, comprenant le sens exact de ces dernières paroles, sourit.

— Allons, allons, dit-elle, n'ayez pas peur...

Le portier ne demandait qu'à être rassuré. Sans plus d'objections, il conduisit la visiteuse dans la salle des instruments méridiens.

Un jeune homme s'y trouvait.

— C'est monsieur Jacques Gautier, dit le portier à voix basse... Il est tout jeune. En voilà un qui ne boude pas devant le travail!... Il ne quitte pas, pour ainsi dire, l'Observatoire. Il a de l'avenir...

Le jeune homme, que le portier jugeait digne de ses éloges, s'était retourné. Il comprenait peu ce qui arrivait, et, comme le portier un peu décontenancé tardait à le renseigner, la marquise prit elle-même la parole pour s'excuser. Elle dit que le hasard d'une promenade l'avait amenée jusqu'à l'Observatoire et que sa curiosité l'avait poussée à l'indiscrétion qu'elle commettait.

Tout en parlant, elle considérait M. Jacques Gautier, puisqu'ainsi s'appelait le savant qu'elle interrompait dans ses travaux. Grand, robuste, le front haut, le visage encadré par une longue barbe blonde, les yeux bleus et doux, il rappelait le type choisi par les peintres quand ils ont à représenter un héros de l'ancienne Gaule ou de l'héroïque Germanie. Un savant, jeune ou vieux, pour la plupart des gens, ne peut être qu'un homme malingre, courbé, aux cheveux rares, mal rasé, portant lunettes : l'apparition de cette façon de géant, qui semblait aussi être un bon géant, surprenait la marquise. Elle était presque troublée.

Après avoir offert à sa visiteuse l'unique chaise dont il disposait, le jeune homme lui donna quelques explications sur

les observations dont il avait la charge et sur le mécanisme des instruments qui l'entouraient. Sa voix, quand il parlait, n'était pas moins douce que l'expression de ses yeux ; elle résonnait dans la vaste salle, comme une musique venue des mondes lointains qn'il énumérait : un auditeur réfléchi aurait cru recueillir l'écho fidèle d'une âme calme et reposée.

Jacques Gautier, voyant l'attention qu'on prêtait à ses discours, l'attribuait uniquement au sujet traité. Il exposait les mouvements des planètes et des étoiles, aussi couramment qu'un voyageur raconte ses tours et ses promenades. Deux choses seulement le chagrinaient : l'heure de la journée, d'abord, peu propice à la contemplation, et, plus encore, l'approche d'une brume très malencontreuse, qui menaçait de s'élever entre la terre et le ciel.

— Est-il donc impossible, demanda la marquise, d'assister un soir, à vos travaux?

— Impossible, non; difficile, oui! répondit Jacques Gautier.

— Je me ferai toute petite et je ne vous gênerai point.

— Une permission des autorités est nécessaire. Elles la donnent, mais rarement.

La marquise fut sur le point de riposter : « Et croyez-vous que les autorités supérieures refuseraient cette permission à la marquise de Servigney? » La phrase vint sur ses lèvres mais elle s'y arrêta.

Il lui plut au contraire, de garder jusqu'au bout de sa visite l'incognito qui l'amusait et de causer librement avec un interlocuteur qui l'intéressait. Elle lui demanda comment il fallait s'y prendre pour obtenir ce qu'elle souhaitait. Après l'avoir remercié de son obligeance et s'être excusée encore de l'indiscrétion qu'elle avait commise, elle partit. Tandis que le jeune savant se remettait, avec le plus grand calme, au travail interrompu, la marquise gratifiait son guide d'une nouvelle pièce de monnaie. Elle quittait ensuite l'Observatoire, non sans s'étonner elle-même des sentiments qu'elle éprouvait.

Bientôt les familiers de l'hôtel Servigney n'appelèrent plus leur délicieuse amie que madame Galilée ou madame Copernic. Ils ne lui rendaient jamais visite sans la trouver entourée

de télescopes multiples. Ou bien elle lisait des traités d'astronomie : elle les avait tous achetés. Les planètes, les comètes, les nébuleuses, les étoiles fixes, les étoiles filantes, se mêlaient dans sa mémoire et s'y entassaient dans un désordre absolu. Les montagnes de la lune et les canaux de Mars l'occupaient plus que le roman du jour, que la comédie où tout le monde courait. Le perron de l'hôtel, par un double escalier, descend au jardin : elle y avait installé de longues et fortes lunettes. Elle explorait le bout de ciel qui s'ouvrait à son ardente investigation. Hélas! ce n'était qu'un morceau, un très petit morceau du ciel immense dont elle réussit à scruter les mystérieux secrets : à Paris, de quelle maison peut-on apercevoir le firmament tout entier? Les Parisiens oublient volontiers le ciel et ce qui s'y passe; faut-il les blâmer? comment songeraient-ils au ciel? ils ne le voient plus.

La marquise déplorait l'étroitesse de l'espace dévolu à ses observations. Elle regrettait la grande terrasse qui encadre les façades du château de Servigney et d'où le regard s'envole aux quatre coins du ciel étoilé. Elle pensait aussi à d'autres terrasses, celles de l'Observatoire et elle se disait qu'en cet endroit, la passion astronomique, dont elle était hantée, serait plus aisément et plus sérieusement satisfaite.

Elle savait qu'elle y serait reçue avec empressement; elle savait que, si elle demandait aux « autorités supérieures » ou leur faisait demander par ses amis la permission d'assister aux travaux du soir, toutes les portes s'ouvriraient devant elle : le ministre, un radical à tous crins, serait trop heureux d'avoir l'occasion, une fois dans sa vie, d'écrire à une belle marquise. Cependant une timidité, presque une vague appréhension, la retenait. Elle pressentait confusément que, si elle dépassait une seconde fois la grille de l'Observatoire, des incidents imprévus arriveraient dans sa vie, et y apporteraient sans doute, comme tous les événements humains, un peu de bonheur et beaucoup de peine. Sans le vouloir, dans ses promenades quotidiennes, elle se retrouvait, le plus souvent, aux environs de la demeure qui remplissait sa pensée; mais dès qu'elle l'entrevoyait, elle rebroussait chemin, inquiète et anxieuse.

Pour abréger la route, elle revenait ordinairement par le Luxembourg et traversait le jardinet botanique, qui a remplacé

la Pépinière, célébrée par les étudiants d'autrefois et chère à leurs Mimis et à leurs Musettes. Souriante et fraîche, cette partie du parc est néanmoins délaissée par les promeneurs : quelques songeurs solitaires, qui se fuient, viennent seuls y rêver. L'un des plus assidus était Jacques Gautier qui, chaque jour, à moins d'un temps fâcheux, se plaisait, avant de reprendre ses observations et ses calculs, à respirer largement l'air purifié par les plantes et par les gramens. Sans doute, « elle et lui », passèrent plus d'une fois non loin l'un de l'autre, à leur insu, jusqu'au jour où ils se rencontrèrent, face à face, au détour d'une allée.

— Madame... dit Jacques Gautier en saluant.

Ce fut tout ; car la belle visiteuse, qui avait, une après-midi, forcé la consigne et pénétré à l'improviste dans la salle où il travaillait, n'avait pas donné son nom, et, depuis lors, il ne l'avait point revue.

Il y avait dans la façon dont le jeune homme prononça le mot de : « madame », comme une interrogation discrète et réservée. La marquise ne parut pas y prendre garde. S'imaginant, bien à tort, que sa présence dans une allée déserte du Luxembourg pouvait étonner Jacques Gautier (pourquoi aurait-il été surpris, puisqu'il ne savait rien d'elle?) madame de Servigney cherchait l'explication, qu'il ne réclamait pas et, d'une voix un peu émue, elle lui répondit :

— Des amis m'avaient célébré les fleurs rares de ce jardin. Comme j'aime beaucoup les fleurs, j'ai profité d'un beau temps pour venir les admirer...

— Ces plantes sont jolies, en effet, mais je n'en vois pas de très rares...

— Êtes-vous donc aussi expert botaniste que savant astronome?

—Je ne suis ni l'un ni l'autre. J'ai passé mon enfance au milieu des champs, dans les bois, sous le ciel. Comment ne connaîtrais-je pas un peu les choses de la nature, comment, les connaissant un peu, ne les aimerais-je pas beaucoup?

La marquise voulut en savoir davantage. Remise du premier trouble, elle s'abandonnait au plaisir qu'elle s'était souvent promis et toujours refusé : elle écoutait la voix qui résonnait doucement à son oreille mieux que toute autre voix

humaine. Jacques Gautier s'attendrissait au souvenir de ses parents, tous deux disparus : son père, capitaine dans la douane maritime, l'emmenait souvent avec lui dans ses courses sur la falaise: et plus d'une fois l'enfant avait couché à la belle étoile, ou dans quelque hutte dissimulée au creux des rochers. Un prêtre avait développé son goût pour les sciences et, grâce à ces leçons, il avait passé, toujours heureusement, de nombreux examens. Les professeurs et les savants, allant au devant de son désir et devinant sa vocation, l'avaient réclamé pour l'Observatoire. Il vivait... au ciel, dans la société des étoiles, ignorant les plaisirs des hommes, loin des hommes eux-mêmes...

— Cependant, fit la marquise, vous lisez quelquefois les journaux?

— Rarement! Pourquoi les lirais-je? Ils racontent, en mauvais français, toutes sortes de saletés et de scandales. A les en croire, l'humanité ne comporterait que des assassins et des voleurs et elle ne connaîtrait que le crime ou la honte. Je ne suis pas de leur avis. Je ne m'intéresse qu'aux belles et grandes choses, dont les journaux ne parlent jamais.

— Et Paris? continua la marquise, est-ce que vous savez où est Paris?

— Je connais, dans Paris, les endroits où l'on travaille, où l'on pense, où l'on prie. Je fuis ceux où l'on s'avilit et où l'on s'abêtit; je m'en éloigne. Je les évite, parce que je ne m'y amuserais pas.

Tout cela était dit doucement, sans raideur, simplement. L'homme qui parlait disait certainement la vérité : il ne se donnait pas une attitude, il ne « posait pas ». Il ouvrait son cœur et il laissait regarder dans sa vie avec la confiance d'une âme naïve et jeune. Quant à la marquise, elle accomplissait avec une joie infinie ce voyage de découverte : elle découvrait en effet, une nature d'homme tout à fait nouvelle pour elle. L'explorateur qui visite, le premier, des contrées inconnues, n'éprouve pas une satisfaction plus vive, que celle que goûtait la marquise à se promener dans l'existence et à pénétrer dans l'âme de Jacques Gautier. Ce plaisir intellectuel se complétait pour elle d'un bien-être physique : gaie, joyeuse, heureuse de vivre, elle avait l'envie de courir

comme les enfants qui jouaient dans les pelouses, ou de chanter comme les oiseaux qui sautaient de rosiers en rosiers. La voix de son compagnon, grave sans être dure, et douce sans être faible, l'enchantait comme la plus exquise musique et la surprenait aussi comme une nouveauté. Cette voix lui aurait donné des ordres, elle aurait obéi ; adressé des prières, elle les aurait exaucées. Une sorte de charme, de charme magique, l'enveloppait et s'enroulait autour d'elle Elle se laissait gagner par cette influence, et elle s'y livrait voluptueusement.

Le soleil s'effaçait déjà derrière l'allée des grands platanes qui borde de ce côté le Luxembourg — allée si discrète autrefois, quand le jardin la dépassait, si bruyante depuis qu'une rue pavée a remplacé les parterres.

— Et moi, dit la marquise, moi, qui ai honte d'être aussi indiscrète?... n'êtes-vous pas curieux de connaître qui je suis?...

Jacques Gautier avoua ingénument que cette curiosité ne lui était pas venue, et il ajouta que, s'il l'avait eue. la hardiesse lui aurait manqué pour la pousser jusqu'au bout.

— Eh bien! continua la marquise, vous voyez devant vous une bonne petite bourgeoise, mariée à... un chef de bureau... Oui, mon mari est chef de bureau à l'Hôtel de Ville de Paris... Il s'appelle Louis Dumont, je suis madame Dumont, de mon prénom... Hélène. Mon mari, qui se souvient de ses classes, me surnomme... la belle Hélène. Il exagère. Je mène une vie très calme ; les parents de mon mari habitent avec nous, loin, très loin d'ici, près de la gare du Nord...

— Oh! en effet! interrompit Jacques, vous êtes loin de chez vous!

— Les Parisiennes seules, parmi les femmes de ce monde, aiment et savent marcher. On se distrait toujours à se promener dans Paris, et quelquefois... on y fait d'agréables rencontres. D'ailleurs, j'ai un faible pour le Luxembourg : mes parents habitaient à quelques pas d'ici, et lorsque j'étais enfant, j'ai souvent joué sur les terrasses de ce jardin!...

Ces explications, ces raisons, que la marquise de Servigney multipliait, avec la volubilité, la facilité d'invention dont toutes les femmes disposent, Jacques les acceptait docilement,

sans contrôle, sans la moindre arrière-pensée. Un autre se serait enquis davantage; il aurait réclamé le nom de la rue où madame « Dumont » demeurait; il aurait interrogé, insisté. Jacques ne prenait garde à aucune des contradictions ou des invraisemblances qu'un homme plus attentif et mieux instruit des petites supercheries féminines eût relevé dans le récit de la marquise. Il le prenait tout entier pour vrai.

— C'est pourquoi, dit encore la marquise, il ne faudra pas vous étonner de me revoir, à l'heure de votre promenade... sous les frais bosquets, disaient nos pères. A moins, cependant, que je ne trouble vos pensées...

— Madame... pouvez-vous croire?...

— Je n'abuserai pas de la permission... rassurez-vous... A bientôt, monsieur Jacques Gautier.

La marquise tendait la main au jeune homme; la tête légèrement inclinée sur l'épaule, elle lui souriait gentiment : tout, dans son geste, dans son maintien, dans le ton de sa voix était d'une grâce charmante et douce...

— Madame... balbutia Jacques en prenant, non sans gaucherie, la main qui lui était offerte.

— Madame Dumont, madame Hélène Dumont : que ce nom peu retentissant demeure dans votre mémoire!

La marquise, lorsqu'elle eut franchi les grilles du Luxembourg, remarqua seulement qu'il était une heure avancée. Elle songea moins, d'ailleurs, aux amis qui l'attendaient chez elle, qu'à « l'ami » nouveau, qu'elle venait de quitter. Elle murmura : « Je l'aurai retardé dans son travail... Il sera mécontent. »

L'après-midi entière repassait devant ses yeux, qui brillaient de joie et de bonheur.

— Sapristi! dit assez haut un homme de la foule qui sortait du Bon-Marché, voilà une petite femme qui n'a pas dû s'en... nuyer aujourd'hui!

La marquise rougit, mais elle ne put s'empêcher de sourire et de penser : « Cet impertiment a dit vrai. »

Elle hâta le pas : car le jour tombait.

Arrivée dans sa chambre, elle écoutait distraitement les propos échangés autour d'elle. Tandis que mille choses indifférentes lui étaient contées, elle voyait Jacques repre-

nant son travail tranquillement. Pas aussi tranquillement qu'elle se l'imaginait : pour la première fois de sa vie, en effet, le jeune savant, sans se rendre un compte exact de ce qui se passait en lui, sentait venir à son cerveau un trouble vague qu'il ne comprenait pas ; il ne tentait pas non plus de le dissiper, tant il était doux.

. . . . . .

Dès le surlendemain, bien avant l'heure où ils s'étaient rencontrés l'avant-veille, Jacques et la marquise se retrouvaient devant la même pelouse, auprès des mêmes rosiers.

La marquise, en chemin, avait délibéré si elle continuerait de jouer le personnage qu'elle avait imaginé, ou si elle dévoilerait sa condition véritable. Dans la sincérité et la droiture de son cœur, il lui déplaisait d'abuser l'âme franche et droite, qui s'était ouverte à elle. Mais aussi le projet longuement mûri de rencontrer une sympathie pure et une tendresse sans mélange, l'espoir constamment caressé d'être appréciée, recherchée, aimée peut-être pour elle-même, l'engagaient à maintenir sur elle le voile dont elle se couvrait. Le souci de sa sécurité personnelle, qui, seul, eût tourmenté les autres femmes, ne l'inquiétait point. « Mais pourquoi, se disait-elle, exciter dans un cœur simple et probe des velléités d'orgueil qui lui sont étrangères? Pourquoi mêler des pensées mesquines aux sentiments si beaux qui l'animent? Pourquoi troubler son repos? Il aurait sans doute, ou trop de crainte ou trop de vanité, s'il me connaissait sous mon nom vrai : et comment ne s'abandonnerait-il pas à madame Hélène Dumont? » Ce nom évoqué la fit sourire, et, se rappelant les menus détails qu'elle avait imaginés pour le justifier : « Tout de même, se dit-elle, comme les femmes mentent bien ! »

Il eût été bien facile à Jacques Gautier de renverser l'astucieux échafaudage de la jeune femme. Pas une minute, il ne s'en avisa. Ce fort garçon à l'apparence léonine était soumis comme un mouton, confiant comme un agneau. Par sa timidité, par son embarras plus grand, par le tremblement de sa voix, il laissait voir son trouble à la marquise.

C'est ainsi que chaque parole nouvelle, leurs gestes et leurs pensées, les rapprochaient peu à peu.

Jacques parlait souvent de ses recherches.

— Je voudrais bien, lui dit un jour la marquise, assister à l'une de ces belles observations que vous me décrivez. Il faut une autorisation particulière, si je me souviens des renseignements que vous m'avez donnés, lors de notre première entrevue... Vous rappelez-vous notre première entrevue?... Comme j'étais embarrassée, honteuse de vous déranger! Est-ce que cela vous ennuierait de m'admettre à vos travaux?

La marquise ajouta que l'occasion était propice : son mari, M. Dumont, chargé d'une mission spéciale par son administration, ne devait rentrer à Paris que la semaine suivante. Libre de ses mouvements, elle pouvait passer une partie de la soirée hors de chez elle. Jacques promit qu'il demanderait le laissez-passer au directeur, qui ne le lui refuserait certainement pas.

Il l'apporta dès le lendemain.

... Une nuit pure et sereine, s'étendait sur Paris et son immense plaine de pierre. Aucun nuage dans le ciel. Des milliers et des milliers d'étoiles apparaissaient, clous d'or et clous d'argent entremêlés.

De la haute terrasse, si le regard descendait vers la grande ville, des dômes de monuments, des tours ou des flèches d'églises, des colonnes de palais, pouvaient, grâce aux lumières allumées, être distingués encore; mais les yeux ne s'abaissaient et ne s'attardaient qu'un instant sur ce spectacle confus : ils se relevaient bientôt vers le ciel, pour s'y abîmer dans une dévote contemplation.

Jacques guidait la marquise à travers tous ces mondes parsemés et éblouissants, avec autant d'habitude et de sûreté qu'un montagnard conduit le touriste dans les sentiers alpestres, ou que le pilote d'un port fait traverser à un navire les passes difficiles. Il admirait sincèrement la science acquise déjà par sa compagne. La marquise était plus fière de ces compliments que de tous ceux dont on l'avait comblée jusqu'à ce jour dans son existence de jeune femme adulée.

Comme elle avait lu, un peu au hasard, tous les ouvrages parus sur l'astronomie, les plus sérieux comme les plus remplis de suppositions — l'astronomie, elle aussi, a ses visionnaires et même ses faiseurs — elle questionnait Jacques sur

la vraisemblance des suppositions que le spectacle des cieux suggère à des imaginations enfiévrées.

Jacques souriait et répondait doucement :

— Pourquoi imaginer, plutôt que de connaître? Chaque petite chose qui, chaque jour, peu à peu, finit par être découverte par nous, est cent fois plus extraordinaire et plus surprenante que les inventions les plus démesurées et les hypothèses les plus grandioses. Il fut un temps — il n'est pas si éloigné, puisqu'il s'agit seulement de quelques siècles — où les hommes croyaient que la Terre était le centre du monde, qu'un ciel fixe était suspendu au-dessus d'elle comme un plafond, et que les astres accrochés comme des lustres tournaient sur eux-mêmes. Les premiers astronomes, s'ils revenaient à la vie, ne reconnaîtraient pas leur ciel dans notre ciel d'aujourd'hui! Qui sait si les astronomes qui vivront dans les années à venir ne riront pas étrangement de notre ciel à nous, dont nous sommes si orgueilleux?

Et pendant que Jacques parlait, la marquise, sentant venir la fraîcheur de la brise, s'était lentement rapprochée de lui : les yeux dans ses yeux, elle pouvait entendre, en même temps que ses paroles, le battement précipité de son cœur.

« — L'homme, disait-il encore, a plus d'ambition que de raison. C'est à peine s'il connaît exactement le monde sur lequel il naît, vit et meurt : il est bien des coins qu'il n'a pas encore visités. Et il aurait la prétention de définir, dès maintenant, le rôle et la portée des mondes innombrables et infinis, qui roulent dans l'espace!... Il veut aussi, fort orgueilleusement, ramener l'univers à une conception unique, à une forme immuable : il lui plaît d'imaginer des êtres qui lui ressemblent complètement, imbus des mêmes préjugés, victimes des mêmes erreurs, sur les planètes les plus lointaines. Il ne songe pas que, sur la terre elle-même, sur notre petite terre, la nature n'a pas créé deux choses qui soient absolument identiques. Est-ce que deux arbres de la même famille ont un égal nombre de branches et de feuilles? Y a-t-il deux fleuves, deux rivières qui puissent être confondus? Y a-t-il deux hommes, deux femmes qui se ressemblent exactement?... La nature, autrement artiste que nos artistes, s'offre à nos regards, insouciants et inattentifs, dans une variété prodi-

gieuse d'aspects... Pourquoi la vie se manifesterait-elle sur ces mondes qui nous entourent de la même façon que sur le nôtre? Par quelle superbe nous croyons-nous les favoris privilégiés de l'Être inconcevable et indéfinissable que nos yeux ne verront jamais, mais qui *est* certainement, et devant qui nous devons nous agenouiller humblement, pour lui dire une prière de foi et d'amour?... »

Puis Jacques détailla les singularités du ciel étoilé. Il le « savait » le ciel, comme un collectionneur sait les moindres caractères des objets qu'il a recueillis et classés. Étoiles, comètes, nébuleuses, voie lactée, c'était, pour lui, comme un grand peuple, dont il eût approfondi la vie, les mœurs et l'histoire. Dans la vaste coupole aux cloisons mobiles, sous laquelle tous deux étaient rentrés, l'équatorial se mouvait sous l'impulsion de Jacques avec autant de rapidité que de précision.

La marquise suivait dans sa course, lente ou rapide, l'astre qui lui était décrit; quand il passait au zénith, elle s'étendait sur le fauteuil, spécialement aménagé pour les astronomes. Le dos de ce long siège peut se renverser presque sur le sol et former pour la tête un commode oreiller. Jacques aidait la jeune femme à s'étendre ou à se relever.

Dans ces moments, leurs deux corps se rapprochaient fréquemment, leurs mains se touchaient, leurs visages se frôlaient.

Jacques, bientôt embarrassé, rougissant, parla moins et plus bas. La marquise ferma les yeux à demi. Sa bouche s'entr'ouvrit, murmura un faible appel :

— Jacques !... Jacques !... et ce furent les lèvres appelées, les lèvres aimées qui lui répondirent...

Des semaines s'écoulèrent dans la joie de l'amour et la volupté des baisers. Jacques habitait, rue Nicole, le rez-de-chaussée d'une maison à deux étages, qui, par derrière, donnait sur des jardins : là, les arbres et les fleurs poussaient à leur guise, des nichées de moineaux et de merles s'y pourchassaient en piaillant. Il y avait assez de place pour que le soleil descendît jusqu'au sol, égayât tout, choses, bêtes et gens. Les oasis de ce genre se font de plus en

plus rares dans Paris : et l'on s'étonne que nous devenions moroses!...

La marquise s'enthousiasma pour la demeure si modeste de son Jacques aimé. Les trois chambres qui composaient l'appartement ne renfermaient qu'un ameublement des plus simples. Elle voulut les orner à sa fantaisie. Jacques, la laissa faire : et, comme elle avait pu — sans grande difficulté — s'attirer les bonnes grâces de la vieille concierge, elle transforma rapidement le réduit austère en un *home* délicieux.

Elle arrivait à toute heure de la journée; quand Jacques était absent, elle se mettait à sa table et elle lui écrivait quelques mots de tendresse, pour lui annoncer qu'elle reviendrait... une ou deux heures après.

Quelquefois, Jacques voulait reconduire son amie. Elle refusait obstinément. Elle prétextait que, selon l'habitude, elle s'était attardée dans ses bras, où elle se trouvait si bien, et qu'elle ne voulait, à aucun prix, le déranger dans ses travaux.

En réalité, elle s'était croisée, à deux ou trois reprises, dans les parages voisins, avec des personnes de connaissance, dont l'étonnement et les questions forcément indiscrètes l'avaient embarrassée. Elle craignait d'être aperçue, épiée peut-être. Elle avait trouvé le bonheur longtemps rêvé : elle l'avait disposé selon le vœu de son cœur. Elle tremblait que l'incident le plus futile ne vînt troubler son enchantement. Elle avait la certitude d'être aimée sincèrement, naïvement : son désir le plus vif était satisfait. Aucune femme ne lui semblait pouvoir être plus heureuse qu'elle, et cette joie qu'elle ressentait enfin d'être « aimée pour elle-même », elle la savourait délicieusement.

*
* *

En dehors des heures bénies qu'elle passait auprès de Jacques, l'existence de la marquise s'écoulait avec la régularité monotone de la vie mondaine. Les visites, elle les faisait toutes. Elle recevait, allait aux courses, aux expositions, au théâtre. Elle remplissait tous ces « devoirs » avec une

ponctualité qui, suivant elle, ne devait laisser prise à aucun soupçon. Parfois, des amis plus perspicaces s'étonnaient de la trouver plus songeuse et plus distraite que de coutume; elle riait, elle-même, de ses absences. Elle disait à ses interlocuteurs : « Si je suis distraite, c'est que je pense à vous. » Elle arrêtait leurs suppositions en flattant leur vanité : un homme croit toujours la femme qui lui certifie que, peu ou prou, elle s'occupe de lui.

Tous les lundis, entre neuf et dix heures du soir, les Servigney entraient dans l'avant-scène dont ils sont titulaires à l'Opéra, de moitié avec les de Saint-Eymieu. La si jolie comtesse de Saint-Eymieu, qu'on dirait échappée d'une fête de Watteau, est la sœur du marquis de Servigney, auquel d'ailleurs — et heureusement — elle ne ressemble en rien. Elle est aussi vive, enjouée, rayonnante, que son frère est gourmé, morne et attristant. La loge, pendant la représentation ne désemplit pas : c'est la seule, disait un abonné, où l'on cause encore avec esprit.

On annonça qu'une chanteuse viennoise et un ténor flamand chanteraient, certain lundi, dans *Lohengrin* : c'était plus qu'il n'en fallait pour satisfaire des Parisiens. La direction faisait mener quelque bruit par les journaux qui lui sont dévoués autour de cette si « heureuse coïncidence ». Les abonnés eux-mêmes se laissaient aller à la curiosité générale, espérant retrouver avec les nouveaux interprètes quelques parcelles de l'œuvre wagnérienne : les « doublures », qui la chantaient depuis quelque temps, n'en avaient rien laissé. Ils se hâtèrent, et il en fut qui arrivèrent avant dix heures. Quand la marquise de Servigney se montra sur le devant de sa loge, il y eut, comme toujours, dans les loges opposées et à l'orchestre, un petit mouvement d'attention. Le moment, d'ailleurs, était propice. Ortrude contait ses chagrins à Frédéric. Pendant qu'elle poursuivait sur la scène ce pénible récit, les saluts s'échangeaient, dans la salle, entre voisins et les causeries s'animaient.

— Charmante, *very nice*, dit un spectateur de l'orchestre, en tournant sa lorgnette vers la loge Servigney !... Oui, tout à fait charmante !...

Un autre spectateur, assis à sa droite, répondit :

— Il n'y a pas à dire, mon cher... ma cousine Yolande de Servigney est la plus jolie femme de Paris, sans aucun doute...

— Quelle taille! quelles épaules!..

— Et aussi elle a un air de contentement, de plein bonheur... qui ne doit pas lui venir de ce raseur de Servigney.

— Croyez-vous que ?...

— Oh! je ne crois rien... je ne sais rien... et je ne dis rien... Je suis intrigué. Voilà tout...

— Montluc lui parle avec animation !...

— Parle, mon ami, parle !... je connais l'opinion que la marquise a de toi...

— Ah! si elle voulait de moi!

— Ou de moi...

— De nous.

— Nous irons la voir à l'entr'acte.

— Naturellement.

L'un des interlocuteurs, se tournant à demi, s'apprêtait, lorgnette en main, à étendre aux autres loges et baignoires l'examen de rigueur, quand un spectateur, assis à gauche, lui demanda, non sans embarras :

— Je vous demande pardon, monsieur,... vous êtes bien sûr que la personne dont vous parliez à l'instant, s'appelle la marquise de Servigney?

L'abonné, ainsi interpellé, regarda la figure et la mine de l'homme qui lui parlait : voulait-on se moquer de lui? L'étonnement du questionneur lui donna plutôt envie de rire que de se fâcher. « Quelque provincial, probablement! » pensa-t-il, car la figure de son voisin ne lui rappelait aucun visage connu. Il répondit en souriant :

— Oui, monsieur, j'en suis sûr. La marquise Yolande de Servigney, née de Chantal-Bussy, que vous voyez, est ma propre cousine germaine... Auprès d'elle...

— Oh! je vous demande infiniment pardon, monsieur. J'avais cru reconnaître, moi, la femme d'un chef de bureau de la Ville de Paris, madame Hélène Dumont...

Un assez fort éclat de rire accueillit ces dernières paroles, tellement que des « chut! » énergiques s'élevèrent alentour.

Jamais, on n'avait ri, de cette manière, à l'Opéra, pendant les plaintes d'Ortrude.

Tandis que les deux abonnés calmaient peu à peu, et non sans peine, leur gaieté, leur voisin demeurait penaud et honteux de sa balourdise... Infortuné Jacques Gautier !... C'était la seconde ou la troisième fois de sa vie qu'il venait à l'Opéra. Le directeur de l'Observatoire, à qui un ami avait envoyé son fauteuil au dernier moment, n'avait pu en profiter et il l'avait donné à Jacques. Celui-ci, interloqué, se demandait ce qu'il y avait de plus extraordinaire, de la fable chantée sur la scène, ou de l'aventure qui lui arrivait dans la salle.

Pendant l'entr'acte, Jacques demeura à son fauteuil Les deux jeunes gens montèrent à l'avant-scène des Servigney, L'un d'eux, celui qui s'était dit le cousin germain de la marquise, s'approcha d'elle en disant :

— Bonjour, madame Hélène Dumont!

A ce nom, la marquise, fut sur le point de perdre toute contenance. Elle était debout, et il lui fallut s'appuyer de la main sur le rebord de la loge, pour ne point tomber.

— Je ne comprends pas, répondit-elle d'une voix brève.

— Moi non plus !... J'avais un voisin... tenez !... il est seul au milieu de l'orchestre, le visage tourné vers nous. M'entendant parler de vous, — avec quelle admiration, vous le devinez — il m'a demandé tout à l'heure : « Cette dame que vous appelez la marquise de Servigney, êtes-vous bien sûr, monsieur, qu'elle ne se nomme pas madame Hélène Dumont, femme d'un chef de bureau de la Ville de Paris ?...

La marquise avait reconnu Jacques immédiatement. Tandis que son cousin, dont chaque parole la blessait comme un coup de poignard, s'étonnait de ne la point voir rire, à son exemple, de cette plaisante histoire, elle sentait un froid glacial lui monter au cœur, plus que si une déchirure subite y eût arrêté la vie. Des larmes lui venaient aux yeux ; elle restait immobile, muette, le regard tourné vers celui qu'elle aimait : il lui semblait qu'une main invisible entraînait Jacques loin, si loin d'elle, qu'elle ne l'apercevait plus...

Au cours de l'acte qui suivit, alléguant un malaise soudain, elle demanda à son mari de la reconduire avant la fin de la

représentation. Elle s'en alla, inerte, pâle, se soutenant à peine, sans lever ni détourner les yeux; si Jacques lui eût apparu encore, elle eût cru voir se lever le fantôme de son bonheur évanoui.

La fièvre la retint au lit pendant quelques semaines. Les médecins, appelés en consultation, donnèrent imperturbablement et très scientifiquement, celui-ci tel diagnostic, celui-là tel autre sur le mal contre lequel on réclamait leurs lumières. Malgré leurs remèdes, la marquise se rétablit, et quand elle put lire un peu et même écrire, elle remit, à un ami fidèle une lettre, pour qu'il la fît parvenir sûrement à l'adresse indiquée.

On lisait sur l'enveloppe :

Monsieur

Monsieur Jacques Gautier,

9 bis, rue Nicole.

La lettre disait :

« Mon bien-aimé,

» Il n'est donc pas vrai que la douleur tue ; et puisqu'il est possible de survivre au chagrin le plus accablant, je veux que les premiers mots tracés par ma main, que la fièvre a tant affaiblie, soient pour vous.

» Je ne vous rappellerai pas avec quel bonheur je m'étais donnée à vous, tout entière. Je ne concevais pas de joie plus grande que celle de m'oublier dans vos bras, de rester auprès de vous. Je vous avais tu mon nom réel et dissimulé ma situation véritable. Par défiance de vous, mon aimé? Je suis persuadée que vous ne le croyez pas et que vous ne le croirez jamais. Comment me serais-je défiée d'une âme aussi loyale, aussi belle que la vôtre?

» Mais, depuis que j'ai l'âge si improprement dénommé âge de raison, et qui devrait s'appeler l'âge de la souffrance, — raisonner, c'est souffrir, — j'avais souhaité d'être aimée d'un amour vrai, probe, dégagé de toute coquetterie, pur

de ce libertinage et de cette frivolité, qui s'étalaient autour de moi.

» J'enviais les tendresses que se prodiguent les paysannes et leurs amoureux; j'admirais la sincérité des serments faits par les pauvres et les humbles. Près de moi, je ne voyais que mensonge et illusion : jamais je n'entendais une parole sincère. Désœuvrement, fatuité, caprice, enfantillage, vanité, orgueil, vilains calculs, voilà ce que je trouvais à l'origine et au bout de toutes les liaisons soi-disant amoureuses qui se nouaient et se dénouaient sous mes yeux. Ces laides choses me faisaient horreur. Je m'étais juré à moi-même de ne donner mon amour qu'à un homme qui ne connaîtrait ni mon nom ni ma fortune, et qui m'aimerait, moi, non pas telle que le monde me considère, mais telle que je suis, avec mes qualités et mes faiblesses.

» Vous avez été cet homme. Vous m'avez aimée dans la simplicité de votre cœur généreux et la candeur de votre âme élevée; en retour, vous avez été aimé par moi comme jamais, peut-être, homme ne fut aimé par aucune femme.

» Aujourd'hui, notre bonheur est brisé. Le nuage sur lequel nous nous envolions au-dessus de notre séjour étroit vers des mondes infinis et charmants, ce nuage aux couleurs tendres et douces, s'est dissipé. Nous retombons, meurtris et désolés, dans les vilenies terrestres et, désormais, notre tranquillité confiante serait troublée. Je ne vous fais pas l'injure, ô mon aimé, de penser que vous êtes capable de m'aimer ou moins ou plus, parce que vous savez qui je suis... Que de joies Elsa réservait à son chevalier! et cependant Lohengrin découvert s'en alla pour ne plus revenir : le charme était rompu.

» Oui, j'en suis sûre, vous m'aimeriez encore et toujours, avant et par-dessus tout, sans jamais laisser venir à votre esprit les mesquines pensées qui abaissent les autres hommes. Mais c'est moi, je l'avoue humblement, qui ne trouverais plus dans notre affection l'ineffable ravissement, la joie indicible qu'elle m'apportait. Hélène Dumont vivait avec vous, croyait vivre dans le ciel des Bienheureux et des Élus; la marquise de Servigney retomberait tout de suite dans les inquiétudes et le mécontentement de soi, dans les tour-

ments et les souffrances réservés aux amours humaines. Elle consentirait à être malheureuse; elle ne veut pas vous rendre malheureux.

» En me séparant de vous, je vais, moi, vers une éternelle mélancolie, mais, au moins, je ne vous embarrasserai pas ; je n'attristerai pas la sérénité d'une vie qui commence. Si, par delà ces mondes dont vous pénétrez les mystères, un Dieu se cache, qui, de loin, dirige les destinées humaines, et si ce Dieu est juste et bon, vous serez, ici-bas, grand parmi les grands. Votre gloire adoucira l'amertume de mon chagrin.

» Ne découvrez jamais à personne, même à la femme qui, un jour peut-être, portera votre nom, notre doux amour. Nous diminuerions la beauté de cet amour, si, vous ou moi, nous en tentions le récit. Qu'il demeure enseveli dans notre mémoire à tous deux ! Il nous fut permis d'entrevoir un moment l'amour idéal, l'amour céleste : c'est un secret qui nous fut confié... Ne le trahissons pas.

» O mon aimé, mon bien-aimé, combien je souffre et combien je pleure, mais combien j'ai la conviction que, le douloureux sacrifice auquel je me résigne, c'est pour votre bonheur à venir que je l'accomplis! Je traînerai désormais une vie inutile et sans objet : ma vie vraie, ma vie de joie et d'amour est terminée. Adieu, mon aimé, adieu!... C'est dans les larmes que je t'envoie mon dernier baiser. »

» *YOLANDE DE SERVIGNEY* »

ADOLPHE ADERER

" L'AIGLON "

ET LA

COMTESSE CAMERATA

— DOCUMENTS NOUVEAUX —

Dans la *Revue* du 1er avril, j'ai dit que la comtesse Camerata n'avait pu, en 1830, venir à Vienne ni faire près du duc de Reichstadt les tentatives que lui ont prêtées Montbel et Prokesch-Osten et, sur leur témoignage, M. Edmond Rostand. Je le croyais fermement; en dehors des considérations d'ordre général, des témoignages particuliers m'autorisaient en cette idée. Une communication, qui me parvient aujourd'hui de source la plus hautement autorisée, me force à me déjuger. Je n'ai à le faire nul mérite : la documentation était, jusqu'ici, négative; à présent elle devient affirmative et suffisante; c'est elle la maîtresse et la souveraine à qui il faut laisser la parole. Au surplus, mes conclusions telles que je les ai formulées demeurent entières; peut-être se trouveraient-elles aggravées par les lettres qu'a récemment publiées M. Wertheimer. Quant à la rectification que je suis heureux de faire, elle ne porte, jusqu'à nouvel ordre, que sur ce point : la comtesse Camerata s'est-elle trouvée à Vienne en novembre 1830?

***

Élisa-Napoléon, ainsi prénommée par les lettres closes de S. M. l'Empereur et Roi en date du 4 juillet 1810, avait dû.

à la suite de son mariage avec le comte Philippe Camerata (janvier 1825), s'établir à Ancône, près de son beau-père, « le Commandeur ». Elle y était accouchée, le 20 septembre 1826, d'un fils qui avait reçu les noms de Napoléon-Charles. Les affaires du Commandeur allaient mal. Le jeune ménage avait peine à vivre; et « Napoléon » — ainsi l'appelait-on et ainsi signait-elle — se déplaisait fort.

Vers la fin d'août 1830, pour demander un subside, elle vint, d'Ancône, trouver son père à Villa-Vicentina, près de Trieste, où Félix Baciocchi résidait l'été. Elle obtint de lui ce qu'elle souhaitait; mais, repassée à Trieste, où elle resta quelques jours près de sa tante Caroline Murat (la comtesse de Lipona) et tenta, dit-elle, d'arranger les affaires de son mari, au lieu de rentrer à Ancône elle profita du passeport qui lui avait permis de pénétrer dans les États autrichiens et partit pour Vienne. Dès qu'il en fut informé, Félix, qui, pour l'hiver, avait regagné Bologne, lui écrivit[1] :

« Bologne, le 23 octobre 1830,

« Ma chère Napoléon, j'apprends avec la plus grande surprise que tu viens de partir pour Vienne. Ce n'est pas là ce que tu m'avais promis à Villa-Vicentina. Assurément, tu as beaucoup d'argent de reste pour que tu t'amuses à le jeter ainsi par les grands chemins et dans les auberges. En manquant à ta promesse, tu m'as affranchi de la mienne : car tu as été prévenue par Mesnil que si tu allais à Vienne, je me regarderais comme affranchi du secours temporaire que je consentais à t'accorder jusqu'à l'arrangement des affaires de ton mari. Rien ne peut justifier le genre de vie que tu mènes depuis deux mois. Au moment où le Commandeur est prêt à succomber à une maladie mortelle, ton devoir et ton intérêt bien entendu devaient te rappeler à Ancône. C'est là qu'est ta place, auprès de ton mari et de ton fils. Je ne te parle pas des circonstances générales où nous sommes tous. Elles auraient dû te faire sentir combien il est inconvenant de te donner en spectacle lorsque tout impose la loi de la réserve la plus absolue. Je sais que tu n'écoutes personne

1. Les Lettres de Baciocchi à sa fille sont transcrites sur les minutes; celles de « Napoléon » sur les originaux.

lorsqu'il s'agit de satisfaire une de tes fantaisies, mais cela ne m'empêchera jamais de te dire mon avis, toutes les fois surtout qu'il ira de ton intérêt et de celui de la famille dont tu fais partie.

» Reçois, ma chère Napoléon, l'assurance des sentiments de ton bien affectionné père. »

Au moment où Baciocchi écrivait ainsi, il ignorait encore que, le 20 octobre, comme Philippe Camerata l'en informa le 22, le Commandeur était « passé dans l'éternel repos »; sans doute, « Napoléon » l'ignorait aussi le 30 quand, de Vienne, elle répondit en ces termes :

A SON ALTESSE LE PRINCE BACIOCCHI, A BOLOGNE, ÉTAT DU PAPE.

« De Vienne, ce 30 octobre 1830.

» Mon cher père, j'ai reçu votre lettre et je vous avouerai franchement que je ne conçois pas la manière dont vous vous exprimez à mon égard. Vous me dites que ma conduite depuis deux mois est mauvaise. Il me semble que mon voyage à Villa-Vicentina a eu un but que vous ne pouvez pas ignorer, puisque c'était pour vous demander de l'argent. Lors de mon retour à Trieste, j'ai tenté vainement un arrangement avec M. Netscher (?) et, n'ayant pu réussir, j'ai pensé à aller voir Vienne. Je ne vois pas ce qu'un séjour de quelques semaines dans cette capitale peut avoir de si répréhensible; mais, depuis longtemps, je suis habituée à ne trouver dans ma famille que des détracteurs au lieu des soutiens que toute personne devrait avoir. Je conviens qu'une stricte économie peut blâmer ma conduite, mais il me semble que, pour la juger d'une manière aussi péremptoire, il aurait fallu attendre mon retour. Mais je ne veux pas vous ennuyer davantage. Je sens qu'on vous a indisposé contre mon voyage qui peut tout au plus être un sujet de dépenses, mais pas de me rendre en spectacle. Vous vous trompez beaucoup en croyant cela. Je suis trop peu de chose pour qu'on s'occupe de moi. Recevez, mon cher père, l'assurance de mon respectueux attachement.

» Votre affectionnée fille,

» NAPOLÉON. »

Que se passe-t-il à Vienne? On n'a garde de le dire clairement dans des lettres que la police peut ouvrir. Pourtant il y eut des aventures qui ont sans doute quelque analogie avec celles rapportées par Montbel et par Prokesch. C'est à la date du 17 novembre que les deux biographes du roi de Rome placent la lettre écrite, disent-ils, par la comtesse Camerata au duc de Reichstadt et c'est la date du 25 novembre qu'ils assignent à la réponse. C'est le 26 novembre que, selon eux, Dietrichstein a été averti, par le prince lui-même, des tentatives de correspondance; la visite de Prokesch à la comtesse aurait suivi presque immédiatement et, aussitôt après, « Napoléon » aurait quitté Vienne, Pourtant, elle y était encore le 15 décembre et elle écrivait à sa tante, la reine Caroline :

« De Vienne, 15 décembre 1830.

» Ma chère tante,

» Petrini vous remettra cette lettre et pourra plus en détail vous raconter, si cela peut vous intéresser, les désagréables affaires que j'ai eues à Vienne. Je me suis plus d'une fois repentie de n'avoir pas suivi vos prudents conseils; cependant rien ne m'est encore arrivé et je crois que tout se bornera à rester en Autriche. Par là, personne de ma famille ne sera inquiété; c'est ce que je désire le plus ardemment. Veuillez, ma chère tante, croire à mon sincère attachement.

» Votre très affectionnée nièce,

» NAPOLÉON. »

Presque aussitôt après, elle quitte Vienne, par ordre, mais, au lieu de retourner en Italie, elle vient à Prague. Sait-elle qu'on a le projet d'y envoyer le duc de Reichstadt pour compléter son éducation militaire et pense-t-elle avoir de plus faciles occasions de l'approcher? Quel que soit son dessein, elle paraît déterminée à s'établir à Prague. Le 27 décembre, elle écrit à son père :

« Prague, le 27 décembre 1830.

» Mon cher père,

» Je ne veux pas laisser passer la nouvelle année sans vous offrir mes vœux, quoique, d'après les dernières lettres que j'ai

reçues, j'ignore s'ils seront agréables. Les désagréments que j'ai éprouvés à Vienne sont heureusement terminés. Je suis à Prague où je me trouve très bien et où j'espère voir bientôt arriver Napoléon [1], et Philippe [2] ce printemps, si les affaires de la succession de son père ne lui permettent pas de venir plus tôt, ce qui me serait encore plus agréable. A présent, je vais être tranquille, car je commence à en sentir la nécessité, mais tout a son temps dans ce monde et la sagesse comme autre chose. Dans quelque temps j'espère avoir le plaisir de vous revoir ainsi que mon frère auquel j'écris aussi. Recevez, mon cher père, l'assurance de ma respectueuse tendresse.

» Votre très affectionnée fille,

» NAPOLÉON ».

Baciocchi doit être déjà informé des aventures de «Napoléon». La reine Caroline en a écrit à Bologne à sa fille, la marquise Pepoli : « Napoléon Camerata est à Prague. Sa conduite indiscrète a obligé le gouvernement autrichien à l'éloigner de Vienne. Il l'a beaucoup ménagée et s'est conduit parfaitement pour elle. Elle veut à toute force rester en Autriche et le gouvernement voudrait la voir retourner dans sa famille. » Cependant, à la première nouvelle, croyant que c'était par ordre que «Napoléon» était allée s'établir à Prague, Félix a écrit au prince de Metternich pour solliciter la rentrée de sa fille en Italie, et il est encore dans cette conviction lorsqu'il répond, le 10 janvier, à la lettre de bonne année :

« Bologne, le 10 janvier 1831.

» Ma chère Napoléon, j'ai reçu la lettre que tu m'as écrite de Prague le 27 décembre à l'occasion du renouvellement de l'année. Je suis sensible aux vœux que tu m'exprimes. Je ne t'ai jamais donné lieu d'en douter et, en descendant en toi-même, tu dois me rendre cette justice que j'ai toujours fait ce qui dépendait de mon pouvoir et de ma volonté pour assurer ton bonheur.

1. Son fils.
2. Son mari.

« Sans doute, j'ai sévèrement blâmé ton voyage à Vienne et le but dans lequel tu l'as entrepris. Il en serait de même de ton séjour à Prague, si je le croyais volontaire, mais, d'après ce que m'a rapporté Petrini de ta part et ce que tu as mandé toi-même à la reine[1] et à Eugène, j'ai malheureusement la crainte qu'il ne soit le résultat des fausses démarches auxquelles tu t'es laissé entraîner en ne prenant conseil que de l'exaltation de tes idées. Cependant il est impossible que ton éloignement et ton séjour à l'étranger se prolongent sans porter le plus grand préjudice à tes intérêts et à ce que tu dois à ton mari et à ton enfant et, d'un autre côté, des motifs impérieux ne permettent pas au comte Camerata d'abandonner ses affaires pour aller te rejoindre en Bohême. La saison est aussi trop rigoureuse pour qu'il songe à t'envoyer ton fils. Au milieu de l'inquiétude que toutes ces pensées m'ont fait éprouver, j'ai cru devoir m'adresser directement au prince de Metternich (ainsi que je t'en ai déjà fait prévenir par Eugène qui t'a répondu à Vienne depuis le 4 janvier), afin qu'il employât ses bons offices pour que tu puisses librement revenir en Italie et qu'aucun désagrément ne te provienne de la part de qui que ce soit lorsque tu sortiras des États de l'Empereur. La manière dont tu me parles à présent de ta situation me donne la conviction qu'il ne dépend plus que de toi d'en changer et puisque tu sens, me dis-tu, la nécessité de vivre tranquille, je me flatte que tu vas t'empresser de revenir d'Ancône pour t'y occuper conjointement avec Philippe et l'excellent M. Cipoletti des affaires de la maison Camerata qu'il serait toujours possible de rétablir en y employant les ressources que le patrimoine offre encore malgré la mauvaise administration du feu Commandeur. C'est dans la persuasion que tu vas te hâter de quitter Prague et de rentrer chez toi que je te renouvelle, ma chère Napoléon, l'assurance de tout l'attachement avec lequel je suis

» Ton affectionné père ».

Malgré ces instances paternelles, la comtesse refuse de quitter Prague, attachée qu'elle est, semble-t-il, à une der-

1. Caroline Murat.

nière espérance. Plus d'un mois se passe sans qu'elle donne de ses nouvelles à son père, qui, de Bologne, lui écrit le 5 février :

« De Bologne, le 5 février 1831.

» Ma chère Napoléon, je viens de recevoir du prince de Metternich la réponse à ma lettre du 20 décembre et il en résulte que, bien loin de te retenir par force dans les États de l'Empereur, le gouvernement, d'accord avec les vœux que je lui en avais exprimés, ne met aucun obstacle à ton retour et qu'il désire au contraire que tu te hâtes de rentrer dans ta famille. D'un autre côté, ton mari et Madame[1] elle-même viennent de m'écrire pour me témoigner leur déplaisir de la prolongation de ton absence et pour me demander quels peuvent être les motifs qui s'opposent à ton départ de Prague. Je leur réponds que, désormais, il ne dépend que de ta volonté de quitter l'Autriche et, m'en référant aux précédentes lettres que je t'ai écrites à cet égard, je ne doute pas un instant que tu ne te disposes sérieusement à revenir en Italie. Il est impossible en effet que, de gaieté de cœur et sans motifs plausibles, tu t'obstines à vivre plus longtemps loin de ton mari et de ton fils, et que tu te montres si indifférente aux intérêts de la maison Camerata qui ne font qu'une seule chose avec les tiens propres. Tant que le Commandeur a vécu, on a pu comprendre et même excuser ta répugnance à vivre dans son voisinage, mais aujourd'hui que ton mari est devenu le maître chez lui, et avec l'empressement qu'il montre à te complaire en tout, comment serait-il possible que tu préférasses le décousu et le vide de ta situation présente à l'existence honorable et commode qui convient à ton rang et que tu ne peux trouver que dans ta propre maison? D'après la lettre du prince de Metternich, j'écris à ton mari qu'il est inutile de t'envoyer les effets que tu avais demandés, car, malgré l'extrême obligeance de cette réponse et l'urbanité des formes de la détermination dont il me fait part, il m'est démontré que l'intention du gouvernement est que tu quittes les États de l'Empereur et que tu reviennes le plus tôt possible au milieu de ta famille.

1. Madame Mère.

« Les circonstances actuelles sont si graves pour tout le monde que cette injonction du Cabinet autrichien est en même temps le conseil le plus sage que l'on puisse te donner et le plus conforme à tes intérêts et aux vœux de ceux qui ont pour toi un attachement vraiment sincère. »

Lassée de sa vaine attente, apprenant que décidément le duc de Reichstadt ne viendrait pas à Prague, d'ailleurs ne recevant d'argent ni de son mari, ni de son père, « Napoléon » se décida à regagner l'Italie, où l'attendaient d'autres aventures et où elle rêva à d'autres enlèvements qui n'ont rien d'historique.

Tels sont les points désormais acquis. Peut-être, un jour, par d'autres documents, pourrai-je reconstituer le rôle que joua la comtesse Camerata à Vienne. Pour le moment, je n'ai rien de plus à dire; mais il doit m'être permis d'exprimer ma respectueuse reconnaissance à la haute personnalité qui, spontanément, a pris la peine de rechercher ces documents et qui m'a donné l'occasion, en réparant l'erreur où j'étais tombé, d'établir sûrement ce petit fait historique et, aussi, de prouver ma bonne foi.

FRÉDÉRIC MASSON

UNE

GUERRE DE COMÉDIENS

AU XVIIe SIÈCLE

Il ne semble pas que la place du marché Saint-Germain, et les vieilles rues tristes dont elle est environnée, rue des Quatre-Vents et de Buci, rue Saint-Sulpice (autrefois rue des Aveugles), rue Guisarde, rue Princesse et rue Grégoire de Tours (ancienne rue des Mauvais-Garçons), soient aujourd'hui l'ordinaire rendez-vous des flâneurs en quête de distractions variées. Au XVIIe et au XVIIIe siècle, aucun quartier ne réservait, à la fin de l'hiver et dans les premières semaines de printemps, plus de plaisirs aux Parisiens. C'est là, en effet, que chaque année, du 3 février au dimanche de la Passion, se tenait, sous le nom de Foire Saint-Germain, une véritable exposition, aussi universelle par les divertissements offerts aux visiteurs que par les produits de toute espèce et de toute provenance dont il était fait étalage. Dès que l'ordonnance du lieutenant général de police, publiée à son de trompe et affichée dans tous les carrefours, avait annoncé l'ouverture de la foire, le beau monde désertait la place Royale, sa promenade favorite, le centre de ses intrigues amoureuses, et le populaire ne fréquentait plus sur le Pont-Neuf les vendeurs de drogues, les chanteurs de chansons nouvelles, les joueurs de farces et de gobelets, les arracheurs de dents et les poseurs d'yeux en cristal.

Il y avait alors, dans les neuf rues qui partageaient la foire

en vingt-quatre petites îles, et qui se distinguaient par le nom des différentes corporations, une multitude de promeneurs. Mais c'est le soir surtout qu'on s'y amusait. Toutes les boutiques s'éclairaient de grandes illuminations, les salles de danse, les cabarets et les cafés se remplissaient, les maisons de jeu et les maisons de joie s'ouvraient aux négociants enrichis, aux jeunes seigneurs, même aux princes du sang; et la foule courait aux *loges* des danseurs, des acrobates, des montreurs de bêtes savantes, des marionnettes — et des comédiens.

Car, depuis le bon roi Henri IV, on jouait la comédie à la Foire Saint-Germain. Les Confrères de la Passion, jaloux de leurs anciennes prérogatives, avaient bien protesté en 1595, lorsqu'une troupe d'acteurs ambulants était venue y dresser ses tréteaux ; mais les nouveaux venus avaient opposé aux privilèges de l'Hôtel de Bourgogne les privilèges de la foire, qui était lieu de franchise, et une sentence du lieutenant général civil leur avait donné gain de cause. Pour l'humble somme de deux écus, payée chaque année aux Maîtres de la Passion, ces braves fondateurs inconnus du premier théâtre forain avaient conquis le droit de divertir les Parisiens. Il y a des conquêtes plus faciles à faire qu'à garder : celle-là sera du nombre.

Les spectacles du préau Saint-Germain fermaient, comme la foire elle-même, le dimanche des Rameaux, mais ne tardaient pas à se rouvrir ailleurs. Le 27 juin, M. le lieutenant général venait tenir audience de grande police dans la maison Saint-Lazare, et le lendemain il inaugurait la Foire Saint-Laurent, entre les faubourgs Saint-Denis et Saint-Martin. C'étaient alors pendant trois mois, jusqu'à la fin de septembre, de nouvelles et ininterrompues réjouissances, que chantait le poète Colletet au début du règne de Louis XIV, et que célébrait encore en 1716 un étranger, ébloui de ces fêtes si parisiennes. « Rien ne manque à cette foire, écrivait-il, pour goûter le plaisir qu'on souhaite. Spectacles agréables, bons cabarets, liqueurs excellentes, riches ameublements et belles femmes, tout cela y attire une grande affluence de peuple de toute sorte d'états. C'est un lieu fertiles en bonnes aventures, où les coquettes triomphent aux dépens de leurs amants, qui en sont le plus souvent les dupes. »

Désireux en effet de stimuler le public et de remplir leur caisse, les religieux de Saint-Lazare, possesseurs du droit de cette foire, suivaient l'exemple des prêtres de Saint-Germain-des-Prés, propriétaires de la Foire Saint-Germain; ils ne cessaient de multiplier et de renouveler, avec une ingéniosité médiocrement ecclésiastique, les divertissements les moins orthodoxes. Autorisant les danses, le jeu, les grandes beuveries dans les cafés et les débauches chez les traiteurs, ils ne pouvaient comme un Nicole ou comme un Bossuet, se montrer hostiles aux spectacles. Aussi les comédiens avaient-ils des *loges* réservées. Ces loges deviendront avec le temps des salles magnifiques, mais elles ne furent d'abord que d'humbles baraques fermées avec des planches, sans ornements ni décoration, où l'on disposait des bancs pour le public et des échafaudages pour les spectacles ou *jeux*. Toujours aussi, on y trouvait une corde tendue pour les danseurs et un tremplin pour les sauteurs. Ces deux accessoires étaient là, comme la *thymélè* des théâtres antiques, pour rappeler à ces comédiens populaires leur modeste origine. Jamais, d'ailleurs, ils ne songeront à la renier. Les premiers et les plus célèbres de leurs acteurs seront toujours, en même temps, de très agiles sauteurs ou danseurs de corde; et dans leurs pièces les plus littéraires il y aura presque toujours une place pour des exercices de force et d'adresse. Les danses des vignerons grecs ont donné naissance au drame antique; les danses des acrobates parisiens ont été l'origine de la comédie foraine.

*
* *

Parmi les troupes foraines qui, dans les premières années du grand règne, allaient et venaient de Saint-Germain à Saint-Laurent, une surtout possédait la faveur des Parisiens. Dirigée par les frères Alard et par l'Allemand Maurice Vondrebeck, elle s'était fait admirer d'abord par ses danses et sauts, ses postures à l'italienne, ses tours et ses voltiges.

Mais, depuis quelque temps on lui faisait fête aussi parce que ses directeurs avaient eu l'idée d'encadrer leurs exer-

cices dans de petites scènes dialoguées, qui servaient aux sauts et danses d'introduction et de commentaire. Les Parisiens, les personnes de qualité, le jeune roi lui-même, qui plusieurs fois manda ces forains à Versailles, s'étaient si fort divertis à ces représentations, qu'elles avaient fini par être non plus seulement tolérées, grâce aux franchises de la foire, mais officiellement autorisées et encouragées. « Sa Majesté, écrit Colbert à La Reynie le 4 février 1679, m'ordonne de vous faire savoir qu'Elle veut que vous donniez à Alard la permission de représenter en public les sauts, *accompagnés de quelques discours*, qu'il a joués devant sa Majesté. »

C'est ainsi que, pour se consoler de la mort de Molière et de la retraite de Racine, Paris avait des comédiens populaires, protégés par le roi et la police, qui donnaient aux Foires Saint-Germain et Saint-Laurent des divertissements en action et en paroles. Et, comme il arrive d'ordinaire en pareil cas, les Alard avaient interprété avec grande largeur et tout à leur avantage l'autorisation donnée. On leur avait permis d'accompagner leurs sauts de « quelques discours » : il en fut bientôt des sauts comme des chœurs antiques; ils devinrent de simples intermèdes, très adroitement mêlés à des pièces complètes, écrites par le bel esprit de la troupe. La plus ancienne de ces comédies arrivées jusqu'à nous, *Les Forces de l'Amour et de la Magie*[1], est à cet égard fort curieuse. Ce premier type littéraire des divertissements dramatiques qui vont susciter entre les forains et la Comédie-Française une longue guerre sans pitié est un ingénieux mélange de gymnastique, d'escamotages et de comédie naïve. Comme le chœur antique, les polichinelles et les bergers sauteurs rappellent l'origine, l'essentielle raison d'être de la troupe; Zoroastre, avec ses tours de passe-passe, montre que les baladins des foires étaient capables de lutter contre les maîtres de la magie populaire, les charlatans du Pont-Neuf; et enfin les scènes soigneusement enchaînées, le dialogue assez bien conduit, et le jeu étudié des acteurs laissaient deviner les ambitions grandissantes de ces audacieux.

1. Publiée par les frères Parfaict en tête de leurs *Mémoires pour servir à l'Histoire des Spectacles de la Foire*.

Sur ces entrefaites fut publiée la fameuse ordonnance du 21 octobre 1680, qui réunissait les acteurs de l'Hôtel de Bourgogne à ceux du Théâtre Guénégaud, et donnait à la troupe nouvelle le privilège exclusif de représenter des pièces à Paris. Interdiction était faite à tous autres comédiens français de s'établir dans ladite ville et dans le faubourg, sans ordre exprès de Sa Majesté.

Ces inhibitions et défenses n'atteignaient ni la Comédie Italienne, où jouaient alors des acteurs étrangers, ni l'Opéra dont les représentations avaient été, par décret, précisément distinguées des « pièces ou comédies récitées », et que protégeaient d'ailleurs le tout-puissant crédit de son chef, Lulli, et le goût du roi pour ces sortes de spectacles. Qui donc menaçaient-elles? Louis XIV et Colbert ne voulaient-ils que prévenir les tentatives possibles d'entrepreneurs à qui la suppression d'une troupe — celle de l'Hôtel de Bourgogne — donnerait peut-être l'idée d'ouvrir un nouveau théâtre; ou bien entendaient-ils « révoquer, casser et annuler de façon expresse » certains privilèges particuliers, précédemment accordés? Et dans ce dernier cas, quels étaient ces privilèges, sinon ceux des Alard? Cette supposition paraissait d'autant plus vraisemblable, qu'on avait plus abusé de la permission donnée. Un divertissement scénique comme *Les Forces de l'Amour et de la Magie* ne pouvait être considéré comme « quelques discours accompagnés de sauts ». C'était une *pièce*, représentée par des *comédiens français*, établis à la fois dans *la ville* et dans *le faubourg* : dans la ville, quand ils jouaient au préau Saint-Germain; dans le faubourg, quand ils se transportaient à la Foire Saint-Laurent. Les nouvelles lettres patentes, révoquant toutes les autorisations antérieures, semblaient donc bien viser les spectacles d'Alard. Ne pas y renoncer, c'était violer l'ordonnance royale, et risquer un conflit avec les nouveaux privilégiés.

Cependant, à regarder les choses avec calme, le danger n'était pas si menaçant qu'il en avait l'air. Les forains n'avaient pas été directement prévenus d'avoir à supprimer leurs jeux, et ils pouvaient bien attendre une interdiction expresse et formelle, puisqu'ils avaient eu l'honneur de s'attirer expressément l'attention et la bienveillance de Sa Majesté. D'autre

part, au moment où s'ouvrit la Foire Saint-Germain de 1681, aucune injonction ne leur était venue de la Comédie-Française. Occupés de leur nouvelle installation, réunissant, grâce à la fusion des deux troupes, un ensemble merveilleux d'acteurs et d'actrices incomparables, comptant à leur répertoire les pièces toujours redemandées et toujours applaudies de Corneille, Racine et Molière, les Grands Comédiens pouvaient avoir indulgence et dédain pour de misérables artistes de foire, qui jouaient pendant quelques semaines seulement chaque année, à des intervalles éloignés, dans des hangars et jeux de paume mal aménagés, des pièces grossières d'auteurs inconnus. D'ailleurs, les personnages mis en scène dans ces divertissements n'étaient des Zoroastre que par exception rare : on les empruntait d'ordinaire à la comédie italienne; et, des deux Alard, l'aîné paraissait presque toujours sous l'habit de Scaramouche, le cadet sous celui d'Arlequin. La Comédie-Française, qui, en 1680, ne songeait pas à s'inquiéter de la concurrence des acteurs italiens, si longtemps ses associés et ses amis sur les scènes du Palais-Royal et de la rue Guénégaud, devait montrer bien plus de mansuétude encore à l'égard de leurs naïfs imitateurs.

Ce ne sont point, en effet, les comédiens de la Foire qui furent les premiers auteurs du conflit. Les véritables adversaires des Baron, des La Grange, des Hauteroche et de la Champmeslé seront d'abord, non des acrobates qui dansent sur la corde, mais de petits morceaux de bois façonnés; ou, du moins c'est sur un théâtre de marionnettes que vont paraître les premiers acteurs dont la Comédie-Française ait réellement redouté la puissance rivale.

*
* *

En ce temps-là vivait à Paris un maître doreur qui s'amusait souvent à fabriquer des marionnettes. L'idée était heureuse et le profit assuré : car depuis quelques années ces pantins jouissaient d'une grande popularité. Leurs jolis costumes et leur gentille tournure, leur adresse et leur esprit malicieux, avaient conquis la faveur des Parisiens et la protection du roi. Quelques-uns même, parmi ces *fantoccini*, portaient le titre glorieux de « Grandes Marionnettes

de Monseigneur le Dauphin » ; et parfois on les voyait partir pour Saint-Germain, où ils allaient, pendant plusieurs mois de suite, divertir les Enfants de France. A fournir ainsi, non pas les Brioché, qui sculptaient eux-mêmes leurs acteurs, mais les Féron, les Archambault, les Aubry et les Du Vaudier, Alexandre Bertrand n'avait pas seulement gagné de l'argent, il s'était pris d'une vraie passion pour ces petits êtres qui lui devaient leur vie et l'aidaient à gagner la sienne. Pour faire mieux, il s'avisa un beau jour d'ouvrir, lui aussi, un théâtre. Il avait tant causé avec ses poupées, alors qu'il les taillait dans le bois et les habillait de satin, qu'il saurait bien peut-être les faire parler en public. Et c'est ainsi que, pour la Foire Saint-Germain, en 1689, il loua un emplacement rue des Quatre-Vents, et qu'il y donna un spectacle de marionnettes. Le succès fut tel que, l'année suivante, il fit bâtir dans le préau même de la foire une loge qui prit le nom de « Jeu des Victoires ». Mais ce n'est plus à ces seules marionnettes que Bertrand pensait alors. Le démon du théâtre l'avait pris, et le tenait si fort qu'il osa joindre à sa troupe en bois une autre troupe, bien plus vivante : des jeunes gens et des jeunes filles jouèrent des comédies, de vraies et pures comédies, sans intermèdes de sauts ni de danses. Le public fit bon accueil à ce spectacle très nouveau.

Mais, à ce moment, cette entreprise nouvelle était aussi très hardie. Si, par extraordinaire, Bertrand ignorait la fameuse ordonnance, les Comédiens Français ne l'avaient point oubliée : et, par suite de récentes tribulations, ils tenaient plus que jamais à leurs privilèges. Expulsés par la Sorbonne, qui trouvait compromettant pour le collège des Quatre-Nations le voisinage d'un théâtre, pourchassés de paroisse en paroisse par des curés scandalisés, ils avaient eu toutes les peines du monde à découvrir une salle, dont les frais, augmentés encore par la forte taxe imposée au profit de Saint-Sulpice, étaient considérables. De plus, ils avaient alors des démêlés avec les Comédiens Italiens ; et, ce qui est plus grave, depuis que la troupe de l'Hôtel de Bourgogne était venue se joindre avec celle de la rue Guénégaud, l'union, que Molière avait maintenue si cordiale, n'existait plus : c'étaient d'incessantes disputes, et de tapageuses brouilleries. Enfin, les auteurs nou-

veaux, qui avaient succédé à Corneille, Racine et Molière, et que ne remplaçaient pas encore les Regnard, les Crébillon et les Lesage, n'apportaient que d'incroyables platitudes, jouées sans entrain.

Agacée par tous ces ennuis, la Comédie-Française trouva tout à point dans Bertrand une victime expiatoire. A peine celui-ci avait-il ouvert son théâtre pour la Foire Saint-Germain de 1690, que les Comédiens Français adressaient plainte et requête au lieutenant général de police. M. de la Reynie n'hésita pas : le 10 février, une sentence ordonnait la démolition du Jeu des Victoires, et l'ordre était exécuté le jour même. Le malheureux entrepreneur essaya bien de protester contre cette répression brutale ; mais ses plaintes, qu'il porta lui-même à Versailles, demeurèrent vaines, et il dut provisoirement revenir à ses premières amours, à ses marionnettes, précieuses consolatrices. Les anciennes troupes foraines, bientôt menacées à leur tour, vont montrer moins de résignation.

*
* *

En 1697, les acteurs italiens, accusés de jouer des pièces immorales, coupables en réalité d'avoir, avec la *Fausse Prude*, mis sur la scène madame de Maintenon, venaient d'être expulsés de l'Hôtel de Bourgogne, de Paris et du royaume. Sous prétexte que leurs sauteurs, danseurs et marionnettes portaient les costumes et les noms de Scaramouche, d'Arlequin et de Colombine, les forains se crurent les héritiers légitimes du théâtre supprimé, et se hasardèrent à représenter sur leurs tréteaux quelques-unes des pièces que les Italiens avaient jouées en français. La police, satisfaite de l'exécution dont ceux-ci venaient d'être les victimes, et certaine qu'on ne jouerait pas une seconde *Fausse Prude* dans une loge foraine, ferma les yeux ; et le public, désolé de la suppression de l'Hôtel de Bourgogne, vint en foule applaudir ceux qui lui rendaient des spectacles très populaires. Ce succès et la bienveillance du pouvoir royal semblèrent aux forains d'un si favorable augure et les encouragèrent si bien, que des projets grandioses germèrent dans leur tête. De véritables théâtres, avec loges, galeries et parterre, furent cons-

truits dans l'enceinte des deux foires, et, des différentes villes de province, notamment de Toulouse où un certain Pascariel formait d'excellents élèves, on fit venir des artistes nouveaux pour la saison prochaine.

La Foire Saint-Germain de 1698 fut si brillante et si lucrative pour les entrepreneurs, que les Comédiens Français en prirent de l'inquiétude. Ils auraient pu, maintenant que le départ des Italiens les avait délivrés d'une concurrence redoutable, montrer un peu de magnanimité. Il n'en fut rien : plus que jamais ils voulaient rester les seuls maîtres. Aussi portèrent-ils une plainte au lieutenant général de police. « Les danseurs de corde, disaient-ils, et les sauteurs se sont licenciés depuis un an jusqu'au point de faire construire des salles de spectacles pour y représenter des pièces de théâtre avec le secours de différents acteurs de province qu'ils ont pris à titre de gagistes. Cette innovation doit être réprimée, attendu qu'elle donne atteinte au privilège exclusif que le Roi a accordé à ses comédiens. Nous concluons donc à ce que ces théâtres soient démolis, et à des dommages-intérêts. »

Malgré les apparences, cette démarche différait beaucoup de celle qui avait été si désastreuse pour Bertrand; elle pouvait et devait avoir des conséquences bien plus graves. Ce n'était plus, en effet, un humble artisan isolé, un joueur de marionnettes sans appui, que les Comédiens dénonçaient; c'étaient plusieurs troupes ensemble, c'était toute une corporation. Que les forains s'entendent entre eux et se sentent les coudes, que le public les soutienne, que le pouvoir hésite, et voilà la guerre allumée.

M. d'Argenson n'avait pas la décision, la rude poigne de son prédécesseur, M. de la Reynie, et il favorisait, affirme Dangeau, la multiplication des théâtres. D'autre part, les Parisiens, grands et petits, nobles et roturiers, s'étaient peu à peu fort attachés aux spectacles des foires. Le menu peuple y trouvait des divertissements à la portée de sa bourse et de son intelligence, les jeunes seigneurs et les grandes dames,

Quantité d'aimables chrétiennes,
Voire même de qualité,
Les plus mignonnes, les plus belles,

y venaient oublier la cour maussade du vieux roi dévot,

entendre, dire et faire mille polissonneries, et s'encanailler gaillardement. Elles en virent de belles alors, les vertes tonnelles du traiteur Dubois, dont le cabaret, célèbre par sa cave et voisin des théâtres, était l'ordinaire rendez-vous des jolies femmes et des galants !

Stimulés donc par la faveur publique, et très décidés à la résistance, les acteurs forains firent, pour mieux lutter contre les dangers imminents, ce que font les moutons à l'approche de l'orage : ils se serrèrent les uns contre les autres. Les Alard s'unirent à nouveau à Maurice Vondrebeck, dont ils s'étaient un instant séparés, et bientôt ils auront dans sa veuve « jeune, jolie, bien faite, douée de beaucoup d'esprit, et capable de soutenir les engagements de son mari avec une conduite supérieure », la plus précieuse des collaboratrices. De son côté, Bertrand fit alliance avec Dolet, ancien camarade de Mezzetin, et un certain Christophe de Selles, dit Colbiche, qui exhibait des sauteurs comédiens aussi applaudis que l'étaient naguère les marionnettes de son nouvel associé. Ainsi réorganisées, les deux troupes n'attendirent pas, pour répondre à la plainte lancée contre elles, la décision lente à venir, mais très prévue, de M. le lieutenant de police. Au récent privilège dont se prévalait la Comédie-Française, ils opposèrent les très antiques privilèges des forains. Depuis François Ier, et par une ordonnance de 1535, défense était faite pendant toute la durée des foires, « d'opérer saisie-gagerie et exécution sur toutes marchandises, meubles et denrées qu'on y transportait, et de procéder par contrainte ou emprisonnement contre les personnes des marchands qui y trafiquaient ». Or, les acteurs forains étant des marchands... de spectacles ; — les tréteaux, décors et costumes dont ils se servaient étant leurs meubles, — et les pièces qu'ils représentaient étant leurs denrées, — décors et costumes ne peuvent être saisis, pièces ne peuvent être arrêtées « à peine de nullité, cinq cents livres d'amende, et de plus grande peine, le cas échéant ». En voulant sauvegarder des privilèges accordés par un roi, les Comédiens Français violent donc des privilèges accordés par un autre roi.

Cette riposte lancée, les forains continuèrent paisiblement leurs représentations ; et quand fut signifiée, le 20 février 1699,

une décision de police, — défense de « donner aucune comédie et farce, et, pour y avoir contrevenu, condamnation à quinze cents livres de dommages-intérêts, » ils les continuèrent encore, après appel au Parlement. Ils firent même mieux : ils enrôlèrent de nouveaux acteurs, agrandirent leurs théâtres et commandèrent de nouvelles pièces. Voulant bien montrer qu'elle n'avait pas peur d'être délogée de sitôt, la veuve Maurice loua pour cinq années le jeu de paume d'Orléans, rue des Quatre-Vents; ses associés, les Alard, engagèrent des acteurs à qui ils ne demandaient plus de bien sauter et danser, mais de savoir jouer les amoureux et les coquettes; enfin, le plus hardi de tous, Bertrand, dont chaque persécution nouvelle développait les instincts belliqueux, donna une pièce, *Thésée, ou la Défaite des Amazones* avec, comme intermèdes, *les Amours de Tremblotin et de Marinette*. Cette première ébauche d'un opéra comique, qui violait à la fois le privilège de la Comédie-Française et celui de l'Opéra, et où l'on retrouvait des scènes dialoguées, des couplets, des chants et de la musique, attira tout Paris. En vain, les Comédiens du Roi obtinrent de nouvelles sentences du lieutenant de police : le Parlement n'ayant pas rendu son arrêt, les forains firent la sourde oreille; et l'appui qu'ils trouvèrent auprès du public montra bien l'impopularité des adversaires ligués contre eux.

Ceux-ci, lorsque le Parlement eut confirmé les quatre sentences de M. d'Argenson, se crurent à jamais débarrassés de leurs rivaux. Comme ils se trompaient ! C'est maintenant, au contraire, que la lutte va devenir le plus opiniâtre, vraiment intéressante et féconde en surprises. Semblables à une armée vaincue, forcée à la retraite, et qui ne veut pas se rendre, les troupes foraines vont, sous les yeux des Parisiens qui les soutiennent, défendre pied à pied leurs positions. Elles n'abandonneront un abri que pour se cacher derrière un autre, et recommencer le feu. Dans cette guerre de partisans, elles montreront la souplesse et l'agilité qu'elles avaient naguère sur la corde raide et sur le tremplin. On devra à leur entêtement, à leur habile tactique, à leur esprit inventif, nos modernes théâtres des boulevards, et de nouveaux genres dramatiques, le vau-

deville, le monologue, la revue, la pantomime, d'autres choses encore. C'est à ce titre surtout que les spectacles forains méritent une place dans l'histoire littéraire.

***

Mais que peuvent être ces spectacles, puisque les comédies et farces sont désormais interdites? Faut-il reprendre les sauts, les danses, les voltiges, et revenir, après avoir été applaudis comme comédiens, à des exercices d'acrobates? Cette reculade et cette humiliation, dont aurait profondément souffert un amour-propre surexcité par le succès et la persécution, furent épargnées aux acteurs forains grâce à l'ingéniosité de l'un d'entre eux, pour qui la casuistique n'avait pas de mystères. On nous défend la comédie, observa-t-il, c'est-à-dire des pièces régulières, composées d'un ou de plusieurs actes, et de scènes liées entre elles, se faisant suite et formant un ensemble. Il faut bien nous soumettre. Mais des scènes détachées ne sont pas plus une comédie que des arbres alignés sur une route ne sont une forêt. Jouons donc des scènes détachées. Chacune d'elles formera un petit tout, et nous ferons en sorte que plusieurs jouées à la file, et différentes en apparence, forment cependant un grand tout. Les spectateurs, un peu dépaysés d'abord, finiront bien par souder les unes aux autres ces scènes séparées, et nous donnerons ainsi, de complicité avec eux, un ensemble qui sera, sans en avoir l'air, une comédie véritable. Aux fragments un peu courts nous ajouterons des lazzi, des spectacles pour les yeux, tout ce qui pourra allonger, développer, animer. De la sorte nous aurons, comme c'est le devoir des bons Français, respecté, en les tournant, les ordonnances de la police et les arrêts du Parlement.

Ce projet, aussitôt exécuté, ne rendit pas seulement un signalé service aux troupes menacées de ruine et de mort; il apporta avec lui des avantages plus généraux. Obligés d'arranger, de relier ces scènes détachées, les spectateurs durent faire un très profitable travail d'esprit : mieux que jamais ils se familiarisèrent avec les choses du théâtre et

perfectionnèrent cette éducation dramatique qu'on retrouve assez souvent chez les Français les moins instruits. D'autre part, la nécessité de donner à des fragments forcément courts une suffisante ampleur amena les auteurs à augmenter la mise en scène, et, comme dit un fidèle de ces représentations, à multiplier les « lazzi ou jeux de théâtre ». De là, beaucoup plus d'animation et de vivacité. Voltaire doit à Shakespeare d'heureuses réformes en ce genre; c'est entendu. Si, tout jeune, il avait fréquenté chez les Alard et chez madame Maurice, comme Molière était assidu aux jeux de Tabarin, peut-être les Foires Saint-Germain et Saint-Laurent lui auraient-elles offert quelques-unes des bonnes idées qu'il rapporta de Londres.

Et voici encore un autre bienfait de ces spectacles transformés. Dans les meilleures comédies, il y a toujours des scènes de liaison, qui rendent l'action languissante. Lesage, qui travaillera tout à l'heure pour les théâtres de la Foire, se plaignait d'en trouver plus que de raison dans les pièces jouées de son temps. Or, ce défaut n'était plus permis aux spectacles forains. Chaque scène, par cela même qu'elle était un tout, devait contenir une action, et une action serrée. « Quand cette précision, dont les autres théâtres semblent s'éloigner, serait en effet un défaut, dit Lesage, elle est absolument nécessaire aux nôtres et devient la première de nos règles. » C'est pourquoi ces sortes de pièces réclamaient un génie spécial assez rare; et l'on verra des auteurs, applaudis à la Comédie-Française, essayer vainement de se faire jouer chez Alard ou chez Bertrand. Ainsi parfois des cuisiniers, inimitables pour la poularde à la Périgord, ne réussissent pas la poule au pot.

Le Ravissement d'Hélène, la Prise et l'Embrasement de Troie, par Fuzelier, est le modèle curieux de ces prétendues scènes indépendantes, avec spectacles et jeux de théâtre. C'est d'abord, dans le prologue, une conversation entre Francœur, soldat de Pâris, et madame La Ramée, vivandière de l'armée troyenne. Francœur expose la tactique imaginée par son chef pour ravir l'épouse de Ménélas, et discute, en prenant des airs de profond politique, les conséquences prochaines, évidemment très graves, de ce rapt audacieux. Reconnaissante

de ces révélations, madame La Ramée offre au guerrier, fatigué d'avoir tant parlé et tant pronostiqué, des rafraîchissements variés, et l'emmène à sa cantine, c'est-à-dire dans la coulisse : le rideau tombe. — Qu'est cela, disait Bertrand, sinon une simple scène, bien détachée, bien isolée, comme toutes les autres d'ailleurs, — celle où Ulysse cause sous sa tente avec Sinon, — celle où Sinon, devant la porte de Troie, offre au gouverneur son cheval de bois, — celle où Ménélas, dans la chambre de Pâris, échange avec l'épouse retrouvée les plus tendres propos d'amour? Toutes ces scènes ne sont-elles pas séparées les unes des autres par des jeux de théâtre et des changements de décors?

Une pièce complète, une tragédie, ce *Ravissement d'Hélène*, avec, dix ans après, *la Prise de Troie!* vous ne le pensez pas. Quel critique serait assez oublieux d'Aristote pour lui donner ce nom? Est-ce que l'unité de temps, si chère aux poètes que jouent les Grands Comédiens, y est respectée? Et l'unité de lieu! C'est bien pis encore. A la seconde scène, le théâtre représente le palais de Priam, où Pâris et Hélène reçoivent les compliments des autorités; à la troisième, nous sommes dans le camp des Grecs, où Achille, Ulysse et Ménélas se préparent à l'assaut... Et voici l'assaut donné sous les yeux du public. De quel droit ces messieurs de la grave Comédie-Française protesteraient-ils? Va-t-on sur leurs brisées? A-t-on jamais vu sur leur scène une bataille, des combats singuliers, des blessés et des morts? Y a-t-on vu davantage un cheval de bois, une ville prise d'assaut, des hommes, des femmes, des enfants massacrés, Énée traversant le théâtre avec son père sur ses épaules, et toute son armée dansant sous la protection des dieux, qui mènent le bal? Non, en vérité, il n'y a là rien qui puisse offusquer les susceptibilités et porter atteinte aux fameux privilèges.

La Comédie-Française fut d'un avis différent. Ces représentations ayant donné tout l'heureux effet qu'on s'en était promis, elle rédigea une nouvelle plainte; le lieutenant de police lança une nouvelle sentence interdisant tous dialogues et colloques, et les forains firent un nouvel appel au Parlement. L'uniformité de cette guerre finirait par rebuter, si les vaincus récalcitrants, soutenus par leur ardent désir de vivre,

n'imaginaient à chaque engagement une tactique inattendue. Cette fois, l'idée leur vint de se choisir des chefs assez puissants pour lutter contre les autorités qui protégeaient leurs adversaires. Les terrains des *loges* étaient domaine ecclésiastique ; ceux de la Foire Saint-Laurent appartenaient aux prêtres de Saint-Lazare, et ceux de la Foire Saint-Germain étaient propriété de l'abbaye de ce nom. La suppression des théâtres forains devait nécessairement amener la suppression des redevances que touchaient les deux chapitres, et le préjudice causé allait être très sérieux. Le cardinal d'Estrées, abbé de Saint-Germain-des-Prés, le comprit sans peine, et sans peine aussi consentit à mettre sa haute influence au service des intérêts, qui étaient les siens, de ses locataires persécutés. Il fit donc requête au Grand Conseil. Deux cardinaux, deux abbés et un organiste avaient été les introducteurs en France de l'opéra, représenté d'abord dans une ancienne chapelle et dans un palais épiscopal ; un cardinal fut le défenseur des théâtres populaires, installés sur son territoire. Qu'on aille soutenir, après cela, que l'Église est l'ennemie des spectacles !

En cette occasion, leur véritable ennemi fut le Parlement, qui, après une procédure infiniment longue et compliquée, rejeta la requête d'intervention, et condamna les appelants à l'amende et aux dépens. Le cardinal d'Estrées se le tint prudemment pour dit, mais les forains ne cédèrent pas. Les dialogues interdits, restaient les monologues ; cette année même, des pièces furent jouées avec ces titres : *Arlequin, écolier ignorant*, et *Scaramouche, pédant scrupuleux*, COMÉDIES EN MONOLOGUES. Ainsi, — les affiches en faisaient foi, — toujours des comédies ! N'était-ce pas courir au devant de nouveaux embarras ? Comment espérer que les Comédiens Français, résolus à supprimer leurs adversaires, allaient tolérer des monologues ! N'en donnaient-ils pas, eux aussi, sur leur théâtre ? et, d'ailleurs, le monologue ne peut-il pas à lui seul, comme le dialogue, former des scènes tout à fait dramatiques, très plaisantes ou très émouvantes ? Qu'on laisse aux danseurs de corde la nouvelle liberté qu'ils ont prise, et bientôt, s'ils trouvent des gens d'esprit pour leur composer des monologues et de bons acteurs pour les jouer, ils auront

des scènes comme celle d'*Amphitryon* où Sosie cause avec sa lanterne, — et celle où Scapin fait huit ou dix personnages différents, — et celle du *Grondeur*, où un valet rend compte de la conversation de plusieurs personnes muettes, mais dont les attitudes, les gestes et la physionomie lui ont révélé les pensées... N'est-il pas évident que ces sortes de scènes font partie d'une comédie, et que, par conséquent, la loi est une fois de plus violée?

Elle l'est d'autant mieux, que ces scènes nouvelles ne sont des monologues qu'en apparence. Voici, en effet, ce qu'avaient imaginé des auteurs très malicieux.

Un acteur paraissait sur la scène, non pas seul comme Auguste, au quatrième acte de *Cinna*, mais accompagné d'un ou de plusieurs personnages. Il parlait, et on lui répondait par signes, en faisant des démonstrations pour exprimer ce qu'on voulait dire. Ainsi, dans la comédie intitulée *La Foire Saint-Germain*, Scaramouche arrivait sur la scène en aventurier. Il s'approchait d'un Normand nouvellement débarqué à Paris, lui montrait des tabatières, une bourse pleine d'argent, lui disait qu'il avait gagné tout cela au jeu, et qu'il était un honnête fripon. Le Normand, sans lui répondre, témoignait par une pantomime expressive qu'il voulait s'éloigner de lui; il fermait ses poches et paraissait tout inquiet. Reconnaissant bien à cette attitude que le prudent provincial avait peur pour son petit pécule, Scaramouche lui disait: « Que faites-vous là, monsieur? Je ne suis pas de ces filous qui vont chercher l'argent dans les poches; je suis un galant homme qui sait jouer, et qui, joignant l'adresse au bonheur, corrige la bizarrerie de la fortune par quelques dés favorables, que le vulgaire appelle *dés pipés*. »

Quelquefois aussi les acteurs, soi-disant muets, murmuraient leur réponse à l'oreille de leur camarade, qui la répétait tout haut; et souvent enfin celui-ci, après avoir récité son couplet, se retirait dans la coulisse pour permettre à son compère de parler à son tour en monologue. Ce dernier, il est vrai, parlait seul alors; mais ce n'était pas un monologue qu'il débitait; il répliquait au personnage momentanément disparu, et reparaissait bientôt pour répondre à ce qu'il avait, quoique absent de la scène, très bien entendu.

Ces jeux de théâtre si bizarres, ces supercheries, ces niches spirituelles faites par les faibles aux puissants, cette résistance entêtée, divertissaient fort les Parisiens, toujours portés à prendre parti pour les indépendants et les insoumis. A chaque foire, comme à chaque ordonnance et à chaque condamnation, le succès des forains allait grandissant; et grandissait aussi l'exaspération des Comédiens Français. Après nouveaux procès-verbaux, nouvelle sentence de la police, et nouvel appel au Parlement, il fut ordonné que les lieux où les entrepreneurs de spectacles donnaient leurs représentations seraient fermés, leurs théâtres abattus et démolis, et que, « vu la récidive, les coupables seraient condamnés, solidairement et par corps, en six mille livres de dommages-intérêts, et en tous dépens ».

Vaincues, mais non découragées par ce nouveau désastre, les deux troupes foraines cherchèrent alors, chacune de son côté, de nouvelles armes défensives.

*
* *

Celles que fabriquaient Bertrand, Dolet et Compagnie, dont le débonnaire M. d'Argenson avait négligé de démolir la salle, ne devaient pas être très résistantes, mais elles étaient vraiment bien ciselées.

Les Suisses au service du roi jouissaient en France de certains privilèges qui leur permettaient d'exercer librement leur industrie dans plusieurs professions. Bertrand et Dolet imaginèrent de consentir une vente simulée de leurs loges à deux Suisses de la garde ordinaire du duc d'Orléans, les sieurs Holtz et Godard, dont ils devenaient les simples gagistes. Déclaration faite à la police, les soldats, métamorphosés en directeurs, annoncèrent par une affiche aux armes du roi et du cardinal d'Estrées que la « troupe de Son Altesse Royale », allait donner des divertissements dans le goût italien, par monologues. Les Comédiens Français, qui avaient sans peine éventé le stratagème, réclamèrent aussitôt et obtinrent l'exécution de l'arrêt ordonnant que les théâtres forains fussent démolis. Le samedi soir, 20 février 1709, le spectacle fini et le public dispersé, la loge de Holtz est entourée, à huit heures,

de plusieurs escouades du guet à pied et à cheval. Quarante archers de la robe courte, que suivent deux exempts et deux huissiers du Parlement, le menuisier de la Comédie-Française et plusieurs ouvriers portant haches, scies et marteaux, pénètrent dans la salle, abattent une partie du théâtre et des loges, brisent les bancs du parquet et détruisent les décors.

Sans perdre un temps précieux en récriminations inutiles, Holtz, Godard et leurs gagistes rétablissent dans la nuit ce qui avait été saccagé, et le lendemain matin de nouvelles affiches annonçaient pour le soir une nouvelle représentation. Le public, qui avait appris le désastre de la troupe, courut en foule s'assurer par lui-même de la réalité de son rétablissement, et cette curiosité bienveillante produisit une recette d'autant plus grosse que ce jour-là était un dimanche.

On devine la surprise et la colère des Comédiens Français. Dès le lundi matin, les mêmes huissiers, suivis des mêmes gens, envahissent la salle de Holtz. Les planches et bois du théâtre, des loges, du parquet, des amphithéâtres, tout est défait et rompu ; les décors sont déchirés, les machines détruites, les chaises et banquettes mises en pièces ; et douze archers, laissés en garnison sur les lieux, se chauffent pendant plusieurs jours de tous les débris amoncelés.

Un procès-verbal, dressé par les soins de Holtz et Godard, fut soumis au Grand Conseil, qui vivait en assez mauvaise intelligence avec le Parlement et lui reprochait de mépriser son autorité. Ce procès-verbal constatait que la première des deux exécutions avait été faite *nuitamment*. L'illégalité était flagrante, et le cas devenait criminel. Le Conseil condamna donc la Comédie-Française en six mille livres de dommages-intérêts ; et les forains triomphants profitèrent de cet arrêt pour reconstruire leur théâtre et reprendre leurs jeux.

Mais la crainte de nouveaux ennuis, peut-être aussi le désir de jouer un tour à leurs persécuteurs, les engagèrent à les modifier : à la foire Saint-Laurent de cette même année 1709, les monologues avaient vécu. Ils furent remplacés par des pièces improprement appelées *à la muette*, invention des plus singulières, sorte de parodie-pantomime parlée : les acteurs

prononçaient d'un ton tragique des mots qui se mesuraient comme des vers alexandrins, mais qui n'avaient aucun sens; seule, la mimique permettait de comprendre l'action. Ce qui surtout faisait le comique de ce galimatias, c'est que le ton dont il était débité, et les gestes qui l'accompagnaient rappelaient de la façon la plus exacte et la plus grotesque les principaux acteurs de la Comédie-Française, ceux que leurs ennemis nommaient par dérision les « Romains ». Comme ils les représentaient dans leurs rôles les plus connus ou les plus récents, ils faisaient ainsi d'une pierre deux coups : ils parodiaient des tragédies données sur la grande scène officielle et ridiculisaient leurs interprètes. Ainsi se trouvait reprise une idée qui jadis avait passé par la tête de Molière. Qu'on se rappelle la scène où l'auteur de l'*Impromptu de Versailles* imite tour à tour, en se moquant d'eux, Montfleury, De Villiers, Beauchasteau dans les stances du *Cid*, Hauteroche dans *Sertorius*. Et Molière avait songé à « parcourir » ainsi, comme il disait lui-même, tous les acteurs et toutes les actrices de l'Hôtel de Bourgogne; mais, malgré les instances de ses camarades, il avait laissé là cette idée comme une bagatelle, une badinerie incapable de faire longtemps rire. En quoi il se trompait : car cette bouffonnerie, utilisée par Bertrand et Dolet, eut un succès très vif, sinon très durable; et pendant deux foires toutes les pièces jouées reproduisirent le même jargon.

Ce fut d'ailleurs la dernière tentative des sieurs Holtz et Godard. Les Grands Comédiens s'étant, pour en finir, directement adressés au roi, celui-ci daigna se rappeler qu'il était leur protecteur et père. Un arrêt du Conseil privé de sa Majesté, rendu le 17 mars 1710, les déchargea des condamnations contre eux prononcées, ordonna que la somme consignée chez le notaire du Châtelet leur serait restituée, et fit nouvelle défense aux danseurs de corde de jouer la comédie par dialogues, monologues ou autrement. Cette royale intervention décida les Suisses à résilier leur traité. S'apercevant, un peu tard, qu'ils avaient été les dindons de la farce foraine, ils firent demi-tour à droite et rentrèrent à la caserne. Bertrand et Dolet vont montrer plus d'énergie et de ténacité. Nullement découragés par la désertion des chefs mi-

litaires qu'ils s'étaient provisoirement donnés, ni intimidés par la décision souveraine qu'à la mort imminente du vieux roi son successeur pouvait annuler et casser, ils restent debout, faisant face à leurs ennemis, et préparant un nouveau plan de campagne. L'autre troupe, celle des Alard, bientôt pourchassée derechef et forcée de reprendre la lutte, devait les aider à l'exécuter.

***

Pendant que Bertrand cherchait des alliés dans une compagnie de Suisses, Alard avait fait un traité avec l'Opéra.

De par les lettres patentes accordées à Perrin en 1669 et transférées à Lulli en 1672, le directeur de l'Académie de Musique avait seul le droit de faire chanter, « à Paris et dans toute l'étendue du royaume », des opéras en vers français ou autres langues. Il pouvait, sans doute, céder à qui bon lui semblerait une partie de son privilège; mais le despotique Lulli n'avait jamais usé de cette permission: il ne laissait même pas chanter les marionnettes. « Tout, jusqu'au théâtre des Bamboches, faisait ombrage, dit le *Mercure Galant*, à celui qui voulait régner seul. » Un de ses successeurs, Guyenet, se voyant couvert de dettes, montra une humeur plus accommodante. Pour réunir des fonds qui lui étaient nécessaires il vendit aux Alard et à la veuve Maurice le droit « de faire usage sur leur théâtre de changements de décorations, de chanteurs dans les divertissements et de danseurs dans les ballets ». Et c'est ainsi qu'une des troupes foraines s'était momentanément mise à l'abri des persécutions de la Comédie-Française.

Cet abri n'était guère sûr: car, s'il y avait dans les pièces d'Alard des chants, de la musique et de la danse, les scènes dialoguées y dominaient encore; et les machines, les airs, les ballets ne servaient qu'à rendre ces véritables comédies plus animées et plus amusantes. Aussi, dès qu'ils se crurent à jamais débarrassés de Bertrand, les Grands Comédiens se retournèrent-ils avec vivacité contre ses camarades, les locataires de Guyenet. Un arrêt du 17 avril 1709 défendait à l'Opéra « de donner la permission aux danseurs de corde et

autres gens publics dans Paris de chanter des pièces de musique entières, ni autrement, de faire aucun ballet ni danses, d'avoir des machines, même des décorations, même de se servir de plus de deux violons ». Ainsi dialogues, monologues, paroles, chants et ballets sont interdits aux Alard, comme à Bertrand. Voilà tous les forains muets et réduits à la pantomine.

Ils s'y résignèrent; mais Nécessité l'ingénieuse leur fournit encore une invention pour rendre ce genre de pièces intelligible aux spectateurs. Aujourd'hui, les faiseurs de pantomimes distribuent dans la salle des programmes vaguement explicatifs. Leurs ancêtres firent plus et mieux. Ce n'était pas seulement l'ensemble de la pièce et l'action en gros qu'ils voulaient faire comprendre à un public inexpérimenté, c'étaient tous les sentiments et les paroles interdites aux acteurs : ils entendaient donner toujours des comédies complètes. Pour cela, ils imaginèrent des cartons sur lesquels était imprimé en grands caractères et en prose laconique tout ce que le simple jeu ne pouvait rendre. Ces cartons étaient roulés, et chaque acteur en avait dans sa poche droite le nombre nécessaire pour son rôle ; à mesure qu'il avait besoin d'un carton, il le tirait, le déroulait, l'exposait aux yeux des spectateurs, puis le mettait dans sa poche gauche. Voilà les extrémités auxquelles étaient réduits de braves gens, très épris de leur art, et dont le métier n'avait rien de malfaisant, bien au contraire. On devine ce qu'un pareil système avait d'incommode et de défectueux : la grosseur qu'il fallait donner à ces rouleaux manuscrits ou imprimés, afin qu'ils pussent être lus de tout le monde, les rendaient très embarrassants, et, en se mêlant et confondant dans les poches, ils ralentissaient l'action, l'interrompaient même souvent. Un perfectionnement s'imposait : on ne l'attendit pas longtemps.

C'est Alard qui l'essaya le premier. En 1711, ses acteurs, jouant une pièce intitulée *la Femme Juge et Partie*, cessèrent de se bourrer, non la mémoire, mais les poches, de leurs rôles. Au moment voulu, des cartouches de toile gommée, roulés sur un bâton, descendaient du cintre : deux enfants les portaient, habillés en amours et suspendus en l'air au moyen d'invisibles contrepoids. Sur ces pancartes étaient imprimés le nom du

personnage en scène et les paroles qu'il aurait dû prononcer. Tandis que les spectateurs lisaient le couplet, bien visible au-dessous des frises, l'acteur, libre de ses mouvements, faisait les jeux de théâtre chargés de traduire les mots qu'il ne pouvait réciter lui-même.

Ce genre inédit, dont l'originalité et la difficulté vont exciter la verve d'illustres écrivains, fut la dernière invention d'Alard, qui se tua quelque temps après en faisant un saut périlleux. Il fut remplacé par un ancien acteur de la Comédie-Italienne, Constantini, surnommé Octave, qui va devenir, jusqu'en 1717, possesseur de deux loges et le grand maître des théâtres forains. Tout à l'heure, en effet, quand il aura pris à bail le préau entier de la Foire Saint-Germain, les autres troupes seront forcées, ou d'accepter, pour devenir sous-locataires, des conditions très rigoureuses, ou de disparaître. C'est ce qui arriva au pauvre Bertrand, l'adversaire invaincu des Comédiens Français; expulsé et ruiné par Octave, abandonné de ses camarades, il revint à son ancien métier et à ses marionnettes, fidèles et sans rancune.

Certes, Octave, protégé du duc d'Orléans, était, comme son compatriote Lulli, un homme très souple et très astucieux, très tyrannique et très envahissant; mais il avait la passion de son art et rendit au théâtre français des services précieux. Jamais directeur n'avait encore montré plus de goût dans le choix des décors et des costumes, plus d'habileté pour former ses acteurs, plus d'intelligente sévérité aux répétitions, une plus grande connaissance de la mise en scène, un plus ardent désir de progrès matériel. C'est lui qui inventa certaine machinerie singulière, qu'on nous rendait dernièrement comme une nouveauté : quelle surprise, le jour où l'on vit, grâce à des pivots souterrains, sur lesquels reposaient les décorations mobiles, la scène tout entière s'agiter et changer en une minute!

Naturellement, cet homme habile devait, par la force des choses, adopter les pièces à écriteaux de son prédécesseur; mais il ne tarda pas à les perfectionner. Les inscriptions étaient en prose: il les fit mettre en vers, auxquels on adapta les airs les plus connus et les plus aimés des Parisiens. Sur ces airs, joués par l'orchestre, des gens gagés, disséminés au

parquet et aux amphithéâtres, chantèrent les paroles des pancartes ; et presque aussitôt, — conséquence prévue, — le public fit chorus général : il ne résista point aux sollicitations des violons qui attaquaient les notes si populaires de *Réveillez-vous, belle endormie... Comme un coucou que l'amour presse... Va-t'en voir s'ils viennent, Jean..., la Faridondaine, la Faridondon*. On fredonna gaiement ces airs, puis on les chanta à plein gosier, et bientôt on y joignit les paroles mêmes de la pièce, quand, par un nouveau progrès, les couplets imprimés à nombreux exemplaires furent distribués dans la salle.

Les premiers auteurs de ces pièces étranges se recrutèrent nécessairement parmi les artistes qui devaient les jouer, et leurs œuvres, dans ce genre à peine né, ne furent d'abord que des ébauches très imparfaites. Mais la fée bienfaisante qui avait soutenu les forains dans leurs multiples tribulations leur tenait en réserve la plus précieuse des recrues ; et grâce à elle, le genre nouveau, traité de main de maître, s'imposa au public et aux lettrés.

*
* *

Après les représentations, trop tôt interrompues, de *Turcaret*, Lesage s'était brouillé avec les Comédiens Français, dont la mauvaise volonté et l'impertinence l'avaient exaspéré. Pour se venger d'eux, en même temps que pour gagner sa vie, il alla offrir à leurs grands ennemis ses services et son talent. On pense s'il fut bien accueilli, et si l'alliance se trouva vite conclue. Mais ce qui ne fut pas moins rapide, c'est la manière dont le transfuge de la Comédie-Française déshabilla sa muse pour la costumer en Arlequin. Cela se fit en un tour de main, le plus aisé et le plus gracieux des tours de main. Dès le premier jour, Lesage fut de la grande famille foraine, adoré des acteurs reconnaissants, et applaudi d'un public sans préventions sottes. C'est que tout de suite il avait compris ce que pouvaient et devaient être ces nouvelles pièces à écriteaux, encore mal fixées dans leur cadre à peine dégrossi ; et dès son coup d'essai, il avait trouvé leur forme définitive. Un sujet net et précis, avec un

peu de merveilleux, pour frapper les imaginations naïves, une intrigue vive et rapide courant, sans languissantes scènes de liaison, à un dénouement toujours heureux et plaisant, des jeux de théâtre multipliés, des incidents inattendus, des aventures drolatiques, un style ni trop élevé ni trop bas, vif et simple, des couplets faciles à lire sur les pancartes, — telles sont les qualités que rechercha Lesage, qu'il acquit de suite, et qui distinguent ses trois œuvres de début, faites et représentées dans la même année 1713, *Arlequin, roi de Serendib*, *Arlequin Thétis* et *Arlequin invisible*.

La première de ces pièces est de beaucoup la plus curieuse, d'abord parce que c'est elle qui marque la transition entre *Turcaret* et les nombreuses comédies foraines de l'auteur, ensuite parce qu'elle n'est pas, comme les deux autres, un lever de rideau en un acte ; enfin et surtout, parce que c'est le premier échantillon littéraire des comédies à écriteaux.

Attiré vers des pays lointains, révélés aux Français par des contes exotiques nouvellement traduits et des récits de voyage qu'utilisera tout à l'heure Montesquieu, Arlequin vient d'être jeté par une tempête sur la côte mystérieuse de Serendib, où règne la plus étrange et la plus barbare des coutumes :

Tous les mois sur le trône
On place un étranger ;
Mais, ciel ! on le couronne
Pourquoi ? Pour l'égorger

— et donner sa place à un autre, qui doit venir aussi des pays d'outre-mer. Si les flots n'en apportent pas, le grand vizir est sacrifié. Tandis qu'Arlequin erre çà et là à la découverte d'un refuge, trois brigands apparaissent qui le dépouillent, le martyrisent et l'abandonnent. Recueilli par des hommes préposés à la recherche des rois, et porté sur leurs épaules, il fait dans la capitale, au son des fifres et des tambours, une entrée triomphale, que suivent les fêtes du couronnement, puis, un mois après, les préparatifs d'une exécution à laquelle le condamné se soustrait par la fuite.

L'action, comme on voit, est facile à comprendre, et les écriteaux ne sont guère indispensables que pour initier le public aux usages peu communs de Serendib. Mais sur cette

trame, si simple et si légère, le poète a brodé les fantaisies les plus capricieuses. Il avait raison de dire qu'on ne dormait pas à la foire! On y riait fort, et, grâce à lui, on y devait rire longtemps encore. Pendant bien des années il sera le plus fécond de ces auteurs qu'il loue « d'avoir su mettre en œuvre ce diamant brut dont les premiers fabricants de pièces à écriteaux ne connaissaient pas le prix ». — « Flatté, disent les frères Parfaict, par le succès de ses comédies, M. Lesage voulut par reconnaissance quitter tout autre ouvrage pour se consacrer entièrement à ce spectacle, où il a si bien réussi qu'on conviendra que c'est lui qui a créé cette nouvelle espèce de poésie dramatique connue sous le nom d'*opéra-comique*. »

Lesage créateur de l'opéra-comique, c'est beaucoup dire. Bien avant son arrivée, on avait vu, soit au Théâtre Italien. et sur les tréteaux mêmes de la foire, des comédies farcies de prose et de vers, avec musique et danses, dialogues et couplets. Seulement, l'idée n'était pas encore venue de réunir dans une même scène les paroles récitées et les couplets chantés : on les mettait à la suite, dans des scènes successives. C'est Lesage qui tout à l'heure, dès que l'occasion se présentera, va, de concert avec Fuzelier et d'Orneval, reprendre l'idée primitive, la perfectionner, en faire le mélange plus complet et plus savant; bref, il va donner à l'opéra-comique la forme qu'il conserve encore aujourd'hui. — Or, voici quelle fut l'occasion qu'on attendait.

*
* *

Devenus directeurs de l'Académie de Musique, les syndics de la faillite Guyenet s'étaient heurtés, dès leur entrée en fonctions, à de graves embarras financiers. Outre les anciennes dettes, dont ils étaient rendus responsables, il leur avait fallu accepter un certain nombre de lourdes charges nouvelles, une aggravation d'impôt au profit de l'Hôtel-Dieu, et des pensions à tarir la caisse : pension à la famille de Lulli, pension à la sœur de Guyenet, pension au maître de la chapelle royale, pension à celui-ci, pension à celui-là, pension même à Bontemps, valet de chambre du roi... Si bien qu'en moins de deux années ils grossissaient de cent mille livres, ou

presque, un passif de huit cent mille. L'idée leur vint alors de refaire, pour battre monnaie, ce qu'avait imaginé leur prédécesseur, c'est-à-dire d'abandonner aux forains quelques-uns de leurs droits. Peut-être, cette fois-ci, la Comédie-Française serait-elle plus accommodante, et sans doute l'État, qui savait leur détresse et leur devait protection, se montrerait favorable aux concessions projetées. En effet, une ordonnance du 26 décembre 1714, abrogeant celle de 1709, donnait aux acteurs de la Foire la permission de chanter eux-mêmes les couplets de leurs pièces.

Voilà donc les écriteaux provisoirement relégués au magasin des accessoires. Mais ils avaient rendu trop de services aux forains dans la peine pour qu'on les laissât partir sans un dernier adieu ; et leur oraison funèbre, prononcée au théâtre, prit naturellement une forme scénique et comique. La comtesse de Vieuxchâteau, qui aime à la folie les spectacles de la Foire, et qui voudrait les voir durer toute l'année, rencontre au préau Saint-Germain un marquis et un chevalier. Depuis la suppression des écriteaux, il est tout triste, le chevalier de la Polissonnière, un descendant passablement descendu du marquis de *la Critique de l'École des Femmes*. Il les goûtait si fort, les petits Amours, porteurs de pancartes! « Est-il possible? ripostent le marquis et la comtesse ; vous aimiez les pièces par écriteaux! Peut-on aimer les pièces par écriteaux? »

LE CHEVALIER. — Par écriteaux, oui, morbleu, par écriteaux!

LE MARQUIS. — Mais tu badines, chevalier?

LE CHEVALIER. — Non, la peste m'étouffe!

LA COMTESSE, *riant*. — Le plaisant goût!

LE CHEVALIER. — Qu'appelez-vous « le plaisant goût »? Savez-vous bien, madame, que je vais vous prouver, comme deux et deux font six, que j'ai raison de regretter les écriteaux?

LA COMTESSE. — Voyons.

LE CHEVALIER. — *Primo*. Dans le temps des écriteaux, on voyait en l'air deux petits garçons en Amours, qui descendaient et remontaient sans cesse.

LA COMTESSE. — Eh bien?

LE CHEVALIER. — Eh bien, cela faisait un spectacle.

LE MARQUIS, *riant*. — Fort joli!

LE CHEVALIER. — Et comme ces enfants changeaient à tous mo-

ments d'écriteaux, c'était une espèce de tableau changeant qu'ils offraient à la vue... *Item*. Le spectateur y devenait acteur lui-même. Dès que l'écriteau était déroulé, l'orchestre donnait le ton, et l'on entendait aussitôt un chorus discordant, le plus réjouissant du monde.

LA COMTESSE, *riant*. — Je n'ai plus rien à dire, et c'est dommage qu'on ne joue plus par écriteaux.

LE CHEVALIER. — Sans doute ; et si l'on faisait bien, on remettrait les choses sur ce pied-là. On chante à l'Opéra, on parle à la Comédie; on devrait jouer à la Foire par écriteaux, pour varier les spectacles de Paris.

Au goût très vif qu'il avait pour les petits garçons vêtus en Amours, le chevalier joignait, comme on voit, un esprit très méthodique. C'était un conservateur ; il aimait que chaque chose restât à sa place. Par malheur, cette classification n'était plus de saison. Maintenant qu'ils ont retrouvé la parole et qu'ils parlent, comme à la Comédie-Française, et qu'ils chantent, comme à l'Opéra, les acteurs forains vont tendre de plus en plus à se rapprocher de leurs grands rivaux; et des progrès variés signaleront leurs efforts.

On chercha d'abord des idées nouvelles et des sujets piquants. C'est ainsi qu'après avoir chanté eux-mêmes leurs rôles sur de vieux timbres populaires, les acteurs forains s'avisèrent d'avoir une musique à eux, des compositeurs et des maîtres de ballets, comme ils avaient des auteurs à leurs gages et des pièces exclusivement jouées sur leurs théâtres. L'entrée dans leur grande famille de Lacroix, d'Aubert et de Froment, surtout de Gillier, célèbre alors par sa musique très spirituelle et ses jolis vaudevilles, et de Dumoulin, qui avait appris à l'Opéra l'art de composer les danses et de diriger les ballets, fut une bonne fortune pour tout le monde, pour les poètes dont les pièces parurent plus originales et furent mieux exécutées, pour les acteurs, que le public, non encore déshabitué d'accompagner les airs connus, interrompait et impatientait quelquefois, pour le nouveau genre enfin, qui dut à la musique expressément composée à son intention un autre perfectionnement. Comme à chaque foire on jouait plusieurs pièces différentes et inédites, le nombre d'airs nouveaux devait être considérable. Le moyen de suffire à pareille besogne! C'est alors qu'on prit très vite l'habitude de mêler aux vers des fragments en prose facile et de com-

poser ce qu'on appela des *pièces mixtes*. Du coup, (que vont dire les Comédiens Français?) le dialogue prit plus d'importance; et ce mélange de couplets chantés et de répliques parlées produisit, sous la plume d'auteurs ingénieux et dans la bouche d'acteurs habiles, les effets les plus inattendus. Pour avoir l'opéra-comique sous sa forme définitive et actuelle, il ne manquait plus que les duos, les trios, les ensembles et les chœurs.

Original par la forme nouvelle qu'il adopte, le théâtre forain l'est peut-être plus encore par les sujets qu'il met en scène. Il y a cependant deux traditions qu'il ne pouvait laisser perdre, et qu'il conserve précieusement. Comment répudier les personnages de la comédie italienne et renoncer au merveilleux? N'est-ce pas à cela d'abord que ces spectacles doivent leur caractère particulier, leur air de famille, et, pour ainsi dire, leur unité? Excepté peut-être dans les parodies, qui pourrait songer sans ingratitude à supprimer le légendaire Arlequin et son ami Pierrot, et sa chère Colombine, et Mezzetin, et Scaramouche? Le merveilleux, mais un merveilleux différent de celui que célèbre Boileau, n'est pas moins nécessaire, et Lesage, le premier, lui doit les plus heureuses trouvailles. Quelle trouvaille, en effet, que ce tombeau de Nostradamus, ouvert par une baguette magique, et que l'apparition du vieillard blanc et barbu, coiffé d'un bonnet violet à longues oreilles et vêtu d'une robe de même couleur, étoilée de caractères talismaniques! Il est là, le grand prophète, confortablement assis dans son mausolée, devant une table d'ébène couverte de vieux livres, et tour à tour se présentent les personnages de la comédie, en quête de consultations qui leur sont distribuées avec une bienveillance très plaisante et très satirique. Quelle piquante intrigue encore est enlacée dans cette *Ceinture de Vénus* qui métamorphose Mezzetin, lui donne toutes les grâces et le fait aimer de toutes les femmes!

Mezzetin, reçois à ton tour
Ce présent que te fait l'Amour,
C'est la ceinture de ma mère.
Quand tu t'en ceindras les côtés,
Ami, sois assuré de plaire
Aux plus orgueilleuses beautés.

Et, dans *le Temple du Destin*, quelle majestueuse mise en scène et quel joli tableau final, lorsque brusquement, sur la dernière marche d'un escalier à double rampe, le Destin apparaît, caché sous un voile, entouré du Temps avec sa faux, et de six Heures noires, et de six Heures blanches, groupées à droite et à gauche! L'orchestre joue un air nouveau, de Gillier; et aussitôt ces filles fugitives du Temps, gracieuses et légères évoluent sur la scène, à la façon du chœur antique, et chantent ce joli vaudeville :

UNE HEURE BLANCHE.

Maris, dont l'humeur jalouse
Au devoir prétend ranger
Une jeune et coquette épouse,
Vous hâtez l'heure du berger.

UNE HEURE NOIRE.

Tel amant, qui le jour pleure,
M'attend pour le soulager.
De minuit enfin je suis l'heure,
L'heure ordinaire du berger.

UNE HEURE BLANCHE.

Beauté, qu'un amant obsède,
Je vous vois fuir le danger,
Mais le moment qui me succède
Souvent fait l'heure du berger.

UNE HEURE NOIRE.

Rien n'est tel que l'affluence
Pour nous bien encourager;
Quand nous touchons votre finance,
C'est pour nous l'heure du berger.

Amuser ainsi par de gracieux couplets, par des intrigues simples, vives, par des scènes piquantes et des changements à vue, par beaucoup de gaieté et d'esprit, c'était bien ; mais l'auteur de *Turcaret* visait plus haut. Ce pénétrant observateur voulut que son théâtre nouveau fût un second *Gil Blas*, un *Gil Blas* dramatique et populaire, une revue (car c'est bien le genre revue qui fait son apparition) des principaux événements de l'année, une satire dialoguée, très vivante, des

mœurs contemporaines. Avec la connaissance qu'il avait de l'âme parisienne et du public forain, dont le goût s'affinait chaque jour davantage, il pensait bien que les critiques de circonstance seraient comprises et soulignées, que les allusions caustiques seraient saisies au vol, qu'enfin les rires et les applaudissements rendraient plus sensibles aux victimes, qu'il allait mettre sur la sellette, les coups d'épingle, les coups de griffe et les coups de bâton.

Ces victimes, il les cherche un peu partout, à la cour et à la ville, parmi les nobles et parmi les bourgeois prétentieux, dans la finance et dans la magistrature, à la Faculté de médecine, à l'Académie française, surtout à l'Académie de Musique et à la Comédie, la Grande Comédie, celle qu'on n'oublie pas, et qui est trop vindicative pour se laisser oublier. Les victimes, ce sont ces jeunes fats qui se vantent de leurs quatre cents ans de noblesse, et dont les grands-pères étaient meuniers, cochers, commis aux aides ou merciers. On sait bien où ils ont pris leurs titres et leurs armes : ils les ont fait fabriquer par Blazonnet. Ce sont des champignons d'argent sur champ de sable, et des pourceaux d'or sur champ de gueules, avec cette devise : « *Virtuti debita merces.* — Il a débité de la mercerie ». — Ces victimes, ce sont les docteurs de la Faculté, celui de la rue des Fossoyeurs entre autres, qui prendra aux enfers la place d'Ixion, et circulera sur sa roue, éternellement, pour avoir trop saigné ses victimes. Ce sont les financiers véreux, armateurs de vaisseaux pourris dont le naufrage était concerté, les gens d'affaires qui grattent les zéros sur les traites à payer et en ajoutent sur les traites à toucher; ce sont les racleurs de violon, qui disputent doctoralement, sans y rien entendre, sur la musique française et la musique italienne ; les poètes faméliques, mal vêtus et crottés diablement, qui après avoir fait jouer par les Grands Comédiens trente-cinq comédies et vingt-six tragédies chacun, viennent demander aux forains de quoi s'acheter une perruque et des souliers : — ceux-là prendront un jour la place de Sisyphe, ils verront trébucher leur rocher, comme ont trébuché leurs pièces. — Ces victimes, dont le nombre grossit à chaque foire, ce sont encore les académiciens, avec leur sotte et interminable dispute : car la fameuse querelle des Anciens et

des Modernes envahit jusqu'au préau Saint-Laurent, et le succès d'*Arlequin défenseur d'Homère* montre assez qu'elle n'y trouva pas d'indifférents.

Quelle ne devait donc pas être l'éducation littéraire des spectateurs forains, pour que Lesage ait pu compter les faire rire avec un pareil sujet? Et quel directeur de théâtre populaire oserait aujourd'hui mettre sur la scène un débat académique? Ah! comme « la clique téméraire des modernes qui sans respect se sont élevés contre Homère » est vivement houspillée par Arlequin Bouquinidès, aidé de ses élèves, Parasiton, Gueulardès et Tapemodernos! Mais comme aussi le même Arlequin, en léchant et reléchant à genoux une *Iliade* enchâssée dans une cassette chinoise, rend ridicules les amis des anciens, et les anciens eux-mêmes!

Chers anciens, votre lecture
Est le charme de mes ennuis;
Je vous aime autant, je le jure,
Que si je vous avais traduits...
Que Sénèque est doux et mignon
Dans ses œuvres galantes!
Les oraisons de Cicéron
Sont bien édifiantes. »

*
* *

De toutes ces satires, la plus violente, qu'on va payer cher, est réservée à la grande ennemie, la Comédie-Française. Sans doute, il y a bien quelques traits malicieux décochés à l'Opéra, « qui chante à tort et à travers tout ce qui lui vient dans l'esprit, et qui veut toujours toucher sa pension d'avance »; mais ce sont là piqûres légères. On ménage, en somme, ce créancier puissant, ce cousin si bien mis, qui a pour les forains cette qualité précieuse d'être détesté de la Comédie. Envers celle-là, au contraire, les allusions ne suffisent pas : on la provoque, on la relance jusque chez elle, on la force à comparaître sur la scène foraine, et tout Paris s'amuse de ses ridicules, complaisamment étalés. Lisez plutôt *La Querelle des Théâtres* (1716).

La scène représente le théâtre même de la Foire à l'heure où le spectacle va commencer. Attirée par une curiosité jalouse, la Comédie-Française pénètre dans la salle, appuyée sur la Comédie-Italienne. Tout émue de son audace et furieuse d'avoir trouvé foule à la porte, elle se laisse tomber, tremblante et blême, dans les bras de son amie, et, de là, dans les bras d'un fauteuil.

N'allons pas plus avant; demeurons, ma mignonne;
Je ne me soutiens plus, la force m'abandonne.
Mes yeux sont étonnés du monde que je voi.
Pourquoi faut-il, hélas! qu'il ne soit pas chez moi?

Accourue pour faire les honneurs de sa maison à cette spectatrice inattendue, la Foire s'apitoie ironiquement sur ce brusque malaise, dont elle a la cruauté de vouloir expliquer la cause.

LA FOIRE.

Ah! je vois la cause de votre défaillance. Vous êtes fâchée de voir ici bonne compagnie, n'est-ce pas?

MEZZETIN.

Voilà l'enclouure. Hé, ventrebleu, madame, que ne faites-vous comme nous? Mettez-vous en quatre pour plaire au public.

LA FOIRE.

Il a raison. Il semble que vous preniez plaisir à vous laisser mourir de faim. Donnez des nouveautés.

LA COMÉDIE-FRANÇAISE.

La bonne drogue que des nouveautés! Ne fais-je pas mieux? e donne tous les chefs-d'œuvre de mon théâtre.

Mes pièces les plus excellentes,
Tartufe et *les Femmes savantes*,
Amphitryon et *le Grondeur*,
Et, presque tous les jours, *l'Avare*.

MEZZETIN.

Bon! l'on sait ces pièces par cœur.

LA COMÉDIE-FRANÇAISE

Non, non, le public est bizarre.

LA COMÉDIE-ITALIENNE.

Effectivement ; on ne sait comment faire pour le contenter. Il est soûl des vieilles pièces, les nouvelles le rassasient dès la première représentation.

LA FOIRE.

Il est vrai que vos nouveautés passent comme des ombres.

LA COMÉDIE-FRANÇAISE, *levant les yeux au ciel.*

Que Paris est aujourd'hui de mauvais goût !

LA FOIRE,

Vous le trouvez raisonnable
Lorsqu'il va s'amuser chez vous ;
Mais vient-il s'amuser chez nous,
Son goût vous paraît détestable.

Cinq ans plus tôt, ces impertinences, et celles qui suivent, eussent amené une répression brutale et prompte. Car ce n'était pas seulement dans leur privilège, c'était dans leur dignité qu'on attaquait les Comédiens du Roi, si vivement accusés de sottise, de paresse et de mauvais goût. Mais le Régent, qui commençait à permettre toutes les audaces, et qui conservait des plaisirs forains un souvenir reconnaissant (on l'avait souvent rencontré chez le traiteur Dubois en joyeuse compagnie), ne songea pas à sévir ; bien au contraire : il fit représenter *la Querelle des Théâtres* sur la scène même de l'Opéra.

Ce fut un grand triomphe, mais un triomphe éphémère. Ces attaques incessantes et ces hardis empiétements exaspérèrent une fois de plus la Comédie-Française, qui rédigea une nouvelle pétition ; et la Cour suprême ayant décidé la suppression de tous les spectacles forains, le Régent n'osa pas résister. Du moins voulut-il donner à ses vieux amis, qu'il sacrifiait à contre-cœur, un dernier témoignage de sympathie. Il fit jouer au Palais-Royal *les Funérailles de la Foire*, et honora de sa présence cette comique oraison funèbre, composée et dite par les défunts eux-mêmes. Les forains faisaient rire jusqu'après leur mort, et de leur mort. « L'opéra-comique, disait Philippe d'Orléans en sortant de la repré-

sentation, ressemble au cygne qui ne chante jamais plus mélodieusement que quand il va mourir. »

Mais les victimes ne voulurent pas mourir sans vengeance, Sur la scène même du Palais-Royal, cette ancienne scène des Comédiens du Roi, ils lancèrent contre leurs persécuteurs cette suprême imprécation :

Public, dans ce malheur qui nous regarde tous,
Maudissez *les Romains*, et dites avec nous :
Que le grand diable les emporte !

Les forains étaient morts... provisoirement. Ils devaient bientôt renaître pour lutter de nouveau, jusqu'à la fin du siècle, contre leur implacable ennemie. Aujourd'hui même, ils bougent encore : *le Monde renversé* et *la Chercheuse d'esprit*, si bien accueillis sur des scènes subventionnées, à l'Odéon et à l'Opéra-Comique, témoignent de leur vitalité.

MAURICE ALBERT

PROMENADES[1]

Il va, tenant les yeux levés, ou vers la terre
Baissant le front ; pour tous, il paraît solitaire :
Lui, pourtant, ne se sent jamais seul.
Que de fois
Ceux dont la grande nuit fit muette la voix
Et dont s'évanouit la forme passagère,
Marchent à ses côtés, troupe amie et légère !
Il leur parle, il les voit, non pas tels qu'en fermant
Leurs yeux tristes, la mort les coucha tristement,
Mais jeunes, le front clair, l'âme neuve et ravie,
Tout mêlés à son être et vivant de sa vie ;
Les beaux jours d'autrefois, assis sur le chemin,
Se lèvent pour les suivre, en se donnant la main.
Ils savent, eux dont l'âme en la sienne persiste,
Ses espoirs, ses tourments, son rêve ardent ou triste ;
Et nul regret ne rompt le cours harmonieux
De leur pensée, unie à la paix de ces lieux.
Trop calme est la beauté de l'heure recueillie
Pour mêler une larme à sa mélancolie ;
Leur serein entretien, sans deuil et sans remords,
S'achève ; et, souriant, il va parmi ses morts.

*
* *

Tout ce que l'on aima revit dans ce qu'on aime.
Bois, je vous reconnais ! Ciel, n'es-tu pas le même

1. Extrait d'un volume qui paraîtra prochainement sous ce titre : *le Chemin du Repos*.

Qui rayonnais jadis sur la prairie en fleurs,
Quand ma joie y chantait ou mes jeunes douleurs?
Vous n'étiez pas moins beaux ni vos lignes moins pures,
Sommets couronnés d'or, vallons pleins de murmures!
Et pourtant, chaque fois que je reviens à vous,
Vous m'accueillez d'un air plus riant et plus doux;
Et je goûte, en errant sous votre ombre fidèle,
La fraîche nouveauté d'une amour éternelle.

*
* *

Ce que vous me disiez, ô monts, l'ai-je compris?
— Je regardais, le soir, sous le ciel rose et gris,
A l'heure où la moitié des coteaux est dans l'ombre,
Le long déroulement de vos sommets sans nombre:
Les uns, déjà vêtus de nuit; d'autres encor
A leur front glorieux gardant un cimier d'or;
Et le vent s'éveillait dans la forêt prochaine.
Longuement mes regards, reliant votre chaîne,
Goûtaient les doux contours et les belles couleurs.
Puis les astres, là-haut, s'ouvraient comme des fleurs;
Une lune fragile errait au levant blême.
Je refermais les yeux; j'écoutais en moi-même...
Tous les bruits de la vie apaisée, et les eaux
Sur les pentes, et, sous les feuilles, les oiseaux,
Et le frémissement du vent fou qui s'élance,
Et l'immense rumeur dont est fait le silence,
Mêlaient sans fin les voix innombrables d'un chœur
Que ma raison tâchait de traduire à mon cœur.
Voix confuses d'abord, vague et trouble harmonie
Où la phrase renaît et se perd, infinie,
Sans nouer le lien de ses lambeaux flottants.
Mais j'écoute encor mieux; et voici que j'entends,
De toutes ces rumeurs éparses, du murmure
Que le soir frais chuchote à la forêt obscure,
Et des discours muets, des grands signes que font
Les monts, agenouillés sur le gouffre profond,
Naître un chant grave et doux aux paroles austères.
Et je comprends le sens caché de ces mystères.

J'en écoute vibrer le solennel accord:
Et je reste longtemps pour l'écouter encor,
Tandis qu'autour de moi, traînant ses mousselines,
La nuit lente descend l'escalier des collines.

*
* *

« Tout est simple, où d'abord tout est mystérieux.
Vois! le vol des saisons, le changement des cieux,
L'enchevêtrement vert des montagnes énormes,
Le tissu frissonnant des lignes et des formes
S'ordonnent dans la loi d'un éternel labeur:
Harmonise ta vie aux rythmes de ton cœur.
Cet ordre, on l'a nommé divin. De quel tumulte,
De quels chocs monstrueux son plan stable résulte!
L'impérissable vie y lutte avec la mort.
Ainsi ton âme neuve et que le désir mord,
Parmi les passions aux torches enflammées,
Allait s'éblouissant d'éclairs et de fumées,
Et trébuche en pleurant sur son char triomphal:
Force aveugle, où le bien se mêle à tant de mal!
En elle est tout le crime et toute l'innocence.
Mais, par l'ordre, l'élan hagard devient puissance,
Le noir chaos fleurit en l'univers serein.
Apprends de moi la loi certaine. Ni le frein,
Ni les menaces, ni le joug pesant d'un maître
Rien ne peut retenir l'essor ardent d'un être
Fier et d'un vol sans fin vers la vie emporté,
Que lui-même, créant en soi sa volonté.
Ma force et ma beauté se nomment équilibre.
Connais-toi pour vouloir, homme; — et tu seras libre...

» Le vol doré du soir glisse sur mon front nu,
Et déjà, dans le flot de la nuit retenu,
Mon corps géant, avec ses champs noirs que tu frôles,
Ses rocs, ses bois, ses eaux, plonge jusqu'aux épaules.
O voyageur, parfois, marchant sous ton fardeau,
Tu seras dans la nuit comme dans un tombeau.
Une horreur ténébreuse emplit la forêt brune,

Que n'argentera pas toujours le clair de lune.
Ton chemin est bien long, ton logis incertain,
Et tu vas, chancelant au souffle du destin,
Tandis que sur ton front le vent moqueur chuchote,
Et que, triste, dans l'ombre, une source sanglote.
Mais si sombre que soit ta vie et si profond
L'abîme où tes regards découragés s'en vont,
Au-dessus de tes maux que toujours tes pensées,
Telles mes cimes d'or sur le gouffre dressées,
Rayonnent et longtemps gardent, comme un autel,
La majesté du jour que tu sais immortel.

» N'égare point tes pas, quand l'aurore s'allume
Ou que le soir pâlit, à suivre dans la brume
La vision qui danse au milieu des roseaux,
Dans la clairière ou sur le bord fangeux des eaux.
Certes j'aime parfois à couvrir de nuées
Mes cimes, par un voile épais atténuées;
Et le jeu des brouillards me plaît, quand sur mes flancs
Les flèches du matin font fuir leurs spectres blancs
Mais qui me connaîtrait, si je restais voilée?
Ma robe aux reflets verts et de fleurs étoilée,
Ma ceinture de champs, le velours de mes bois,
La mousse où tu t'assieds et la source où tu bois,
Le battement léger de mes millions d'ailes,
Et ces lacs transparents qui semblent mes prunelles,
N'est-ce pas de soleil qu'est faite leur beauté?
— Vis et cherche le jour: car la vie est clarté.

» Vis! Tout l'ordonne ici... Rêver?... Mais d'abord vivre!
Homme, je suis vivante et j'instruis mieux qu'un livre.
Regarde-moi; regarde en face et longuement
La Nature robuste et qui jamais ne ment.
Pour sourire toujours, on m'a dite cruelle.
Que voulez-vous de moi? Que je sois éternelle
Et m'attriste sur tous vos rêves envolés?
Tant de fois cependant je vous ai consolés!
Mais c'est vous qui mentez de me vouloir plus tendre.
Ma voix est haute; seuls les forts peuvent m'entendre:

Je suis ce qui subsiste et qui sur vos douleurs
Renouvelle sans fin le sourire des fleurs.

» Comprends l'ordre éternel : tu béniras la vie.
Accepte, en combattant; aspire, sans envie.
Garde que ton désir ne devienne remord.
Sache que tout renaît : tu béniras la mort. »

***

Ainsi vous me parliez. Que de choses encore
J'appris de vous, sommets puissants, forêt sonore,
Large sérénité du sol laborieux
Sur qui veille sans fin le silence des cieux !
Vous m'enseigniez surtout la plus vieille science,
Celle du long et rude effort : la patience.
La terre de granit où j'appris à marcher
Ne pare point de fleurs prodigues son rocher ;
Au travail acharné de l'homme elle ne livre
Qu'un fruit rustique et sans éclat, qui le fait vivre.
Mais son air pur, dont rien n'obscurcit la clarté,
Verse aux yeux la lumière, au cœur la vérité.
Ce qui dure dans ce qui change, le connaître,
L'accepter; élargir dans l'univers son être;
Savoir que tout est grave; élever son esprit
De la terre qui peine à l'astre qui sourit;
Aimer la vie en sa renaissance éternelle,
Et jusque dans la mort où tout se renouvelle :
Voilà ce que de vous j'ai retenu là-bas...
Que vous m'auriez trompé si vous ne parliez pas !

O pays, âpre et douce et maternelle terre,
Où j'ai trouvé la vie en cherchant le mystère,
Où j'irai, l'œuvre fait, reposer à mon tour,
N'ai-je pas, en t'aimant, appris aussi l'amour ?

MAURICE POTTECHER

L'ÉQUILIBRE ADRIATIQUE

Le récent voyage de l'Empereur François-Joseph à Berlin, à l'occasion de la majorité du *Kronprinz*, a été précédé, dans la presse italienne, de commentaires défiants, et nous avons eu surprise de voir l'officieuse *Tribuna* faire écho, pour quelques jours, au *Messagero*, à la *Stampa*, à la *Gazetta del Popolo* et à d'autres organes de carrière plus indépendante. L'invitation adressée au prince de Naples paraît avoir calmé les susceptibilités de la première heure, mais non le vent de fronde qui souffle, de certaines sphères politiques et économiques de la Péninsule, contre le système triplicien. Il semble entretenu par deux causes : l'appréhension qu'en 1903, terme des traités de commerce en vigueur, l'Italie ne voie rétrécir certains débouchés nécessaires à son exportation, par le triomphe des doctrines protectionnistes que préconisent en même temps les agrariens d'Allemagne et les viticulteurs d'Autriche-Hongrie ; — le soupçon que la politique orientale de cette dernière puissance ne reçoive, plus ou moins prochainement, une extension préjudiciable aux intérêts italiens, par une occupation de l'Albanie, concertée entre les deux Empereurs.

C'est sur ce second point seulement que notre dessein est d'attirer l'attention : d'abord parce qu'il nous paraît téméraire de préjuger, trois ans d'avance, l'issue des débats parlementaires et des négociations internationales d'où dépendront les rapports économiques de l'Italie avec ses alliés ; puis parce que les convoitises attribuées à l'Autriche-Hongrie sont d'un intérêt plus général et plus constant. Ce qui est en cause, au fond, ce ne sont pas tant les destinées de l'Albanie que le principe même de l'« équilibre adriatique », équilibre qui

penche déjà en faveur de la monarchie dualiste, et qui serait rompu tout à fait, aux dépens de l'Italie, si l'Albanie changeait de maître.

*
* *

Le bassin adriatique est devenu pour le Gouvernement autrichien, pour le Gouvernement hongrois, et surtout pour le Gouvernement commun, une position de la plus haute importance politique, stratégique, commerciale. Nous ne sommes plus au temps où la maison de Habsbourg se considérait comme la monarchie type de l'Europe centrale et se préoccupait avant tout de faire sentir sa prépondérance le long des Alpes et en Allemagne; où ses intérêts proprement maritimes se restreignaient, en somme, à la prospérité de Trieste. Le traité de Prague, en fermant sa carrière traditionnelle, lui en a ouvert une autre, qui ne peut se développer qu'au sud et à l'est. Le dualisme a réservé aux Hongrois une part de la côte orientale de l'Adriatique, et stimulé par là non seulement la concurrence entre Fiume et Trieste, mais une émulation de caractère plus général entre deux États qui apprécient l'un et l'autre la nécessité d'un débouché sur la mer. Le traité de Berlin, en autorisant le Gouvernement commun à occuper la Bosnie-Herzégovine, a donné à ce même littoral — comparé jadis par Andrassy à une « mince palissade » — un contrefort solide, puisqu'elle l'a placé sous la même main que son *Hinterland*. Enfin, à travers l'Autriche se fait sentir, venant d'Allemagne, le courant économique irrésistible de la production germanique vers les ports par où elle se peut écouler, vers Suez, vers le Levant, vers l'Extrême-Orient. *Drang nach Osten* (poussée à l'Est) et *Drang nach dem Mittelmeer*, telle est désormais la loi, partie subie, partie acceptée, de l'Empire des Habsbourg, loi de déplacement, loi de compensation, et, presque nécessairement aussi, loi de conquête.

Toute conquête, même pacifique, suppose le déploiement des moyens de guerre. L'Autriche-Hongrie a donné un développement considérable à son arsenal de Pola et armé en règle les Bouches de Cattaro. La côte italienne, où, du reste, les abris naturels sont rares, est littéralement à découvert devant ces deux ports. Le prestige de la carrière navale a grandi dans les classes aisées d'Autriche et de Hongrie, qui fournissent au corps des officiers un contingent presque égal. La flotte passe pour très entraînée, et numériquement suffisante, eu égard au rôle limité qu'on lui réserve. Ce rôle est, par avance, connu. Il consistera quelque jour à protéger le flanc des armées de terre opérant autour des frontières monténégrines et en Albanie, à effectuer, sur cette dernière côte, quelques débarquements opportuns, et éventuellement à signifier à l'Italie qu'elle est sans titre pour intervenir à cette nouvelle phase de la dislocation de l'Empire Ottoman.

La stratégie commerciale de l'Autriche-Hongrie vise à l'hégémonie sans partage sur le bassin adriatique. Elle est en voie de succès. Qu'il s'agisse du trafic de côte à côte, des relations avec le Levant, l'Égypte, les Indes, l'Extrême-Orient, ou même du cabotage le long des Échelles des Pouilles, la suprématie du pavillon austro-hongrois sur l'italien, dans cette mer jadis vénitienne, est un fait qui éclate à tous les yeux. Presque tous les vins que l'Italie exporte encore en Autriche — on sait du reste qu'elle n'a pas l'assurance de conserver ce débouché à l'expiration des traités en vigueur — sont transportés de Bari, de Monopolio, de Manfredonia à Spalato, Metkovitch, Trieste, Fiume, par l'*Adria*, par l'*Hungaro-croate*, par la *Ragusea*, toutes Sociétés florissantes et dont les deux premières touchent de grosses subventions du Gouvernement de Pesth. C'est à peine si, dans la belle saison, quelques *trabacolos* à la voile latine accostent les ports de la rive impériale et royale, où ils ont à payer des taxes excessives. Dans les mêmes ports, l'apparition d'un vapeur battant pavillon italien est presque une rareté. Au contraire, ceux des Pouilles sont couramment reliés entre eux par les compagnies austro-hongroises. La simple lecture d'un horaire officiel est édifiante à cet égard.

Règle générale, quand une Société italienne tente d'organiser ou de développer une ligne directe de Venise ou de Bari vers l'Orient, le *Lloyd* met en service une ligne concurrente, dont la tête est à Trieste, et qui touche précisément Venise et Bari. Vers la fin de 1898, des députés et des armateurs vénitiens, justement désireux de relever l'autonomie commerciale de la cité déchue, agirent auprès du Gouvernement de Rome en vue de faire subventionner un vapeur italien, affecté au parcours Brindisi-Alexandrie-Bombay. Avant même que ce vapeur fût sorti des chantiers (c'était l'*Albert-Treves*), à la date précise du 15 janvier 1899, le *Lloyd* établissait une nouvelle ligne de Trieste à Bombay et Hong-Kong, avec escale à Venise, de façon à drainer par avance la clientèle de l'*Albert-Treves*. La même année, une Société modeste, mais entreprenante, la *Puglia*, qui a son siège à Bari, fait annoncer des services plus fréquents entre ce port et ceux de Durazzo, Vallona, Santi-Quaranta, Corfou. Le *Lloyd*, qui dispose de capitaux et d'une flotte décuples, qui, par sa subvention de trois millions de florins, ses attaches officielles et l'esprit de son administration, est, en Autriche, comme une institution d'État, le *Lloyd* remanie ses horaires, adoucit ses tarifs, fait agir ses influences, obtient du Gouvernement italien lui-même l'adjudication du service des postes, et crée, en somme, à la *Puglia*, une concurrence insoutenable. L'*Adria*, qui est en Hongrie à peu près ce que le *Lloyd* est en Autriche, a déjà organisé un parcours *circum-italien*, de Fiume à Marseille, par la Sicile.

L'unique société italienne qui eût pu tenir tête, dans l'Adriatique,

à la flotte commerciale austro-hongroise, est la *Rubattino*. Elle a pris le parti plus philosophique de se réserver pour la navigation au long cours. On signale, en ce moment, à Montecitorio et dans le monde officiel, un courant favorable au relèvement de l'activité vénitienne; il s'est traduit par quelques subventions. Le succès de ces initiatives paraît douteux, à moins qu'elles ne soient fécondées, en Italie, par un mouvement encore plus national que commercial, et que la question proprement «adriatique» ne bénéficie, comme il serait naturel, de l'intérêt qui vient de s'attacher inopinément à la question albanaise.

*
* *

Car bien des symptômes donnent à craindre que cette lutte inégale entre les deux pavillons ne se limite plus, dans l'avenir, ni aux intérêts économiques, ni à la portion de mer comprise entre les côtes italienne et austro-hongroise. La politique de l'Autriche en Albanie élargit singulièrement le problème adriatique. Il faut insister sur les origines de cette politique et en préciser l'objet.

Dès le congrès de Berlin, il y a vingt-deux ans, l'Autriche-Hongrie se faisait adjuger, à titre de complément de l'occupation de la Bosnie-Herzégovine, le droit de tenir garnison dans l'ancien sandjakat de Novi-Bazar, et la police maritime de la basse Adriatique : soit une porte sur l'Albanie et la surveillance du littoral de cette province. Le succès de sa politique en Serbie, où elle gouverne, sous le règne nominal du roi Milan, lui a permis d'étendre cette zone de premier investissement à toute la frontière serbo-albanaise, c'est-à-dire d'entourer l'Albanie par trois côtés. Et la convention à peu près contemporaine, passée avec la Russie en 1897 et célébrée comme le *palladium* de la paix dans les Balkans, a placé la même région, sinon en texte, du moins en esprit, dans la sphère territoriale de son « influence ». Du reste la Russie n'a jamais eu, parmi les Albanais, qu'une clientèle restreinte, et la néglige, depuis qu'elle s'est interdit une politique « serbe », et, à plus forte raison, une politique « adriatique ».

C'est donc d'accord avec les puissances en général et la Russie en particulier, que l'Autriche-Hongrie fait apprécier à cette partie de l'Empire Ottoman la bienfaisance de son contact « civilisateur ». C'est aussi d'accord avec la Propagande de Rome, puisqu'elle y détient le protectorat des intérêts catholiques. Et c'est d'accord avec l'Empire Ottoman lui-même, puisqu'elle s'est fait adjuger par lui le service des postes. Il en faut moins, aux hommes d'État de Vienne, pour mettre une politique au point, et, à leurs agents, pour sentir que leur zèle est suivi avec bienveillance. L'Autriche-Hongrie étale

en Albanie un véritable luxe de personnel consulaire. Elle est représentée à Scutari, à Durazzo, à Vallona, à Uskub, à Prizrend. Généralement choisis avec soin, ces agents ont tout ce qu'il faut pour rendre des services : du temps (car ce n'est certes pas la correspondance commerciale qui les absorbe); des fonds, dont leur gouvernement est, vis-à-vis d'eux, prodigue ; la collaboration des franciscains élevés à la bonne école de Bosnie et dont le prosélytisme, tant politique que religieux, est couvert par la Propagande. Les instruments dont ils disposent sont merveilleusement adaptés au terrain. Nous sommes dans la région la moins administrée, et, à coup sûr, l'une des plus pauvres de l'Europe : rien de mieux accepté que les distributions de secours, même collectifs. Nous sommes en pays de loyalisme équivoque : les *begs* ne sont pas rares auxquels il importe peu qu'une puissance ou une autre règne nominalement en Albanie, pourvu qu'ils conservent les privilèges de leur féodalisme *sui generis*. Nous sommes en pays où ni la race, ni la religion ne sont uniformes ; où il est facile d'exploiter, tantôt le fanatisme musulman, tantôt le ressentiment chrétien, tantôt la cupidité du fonctionnaire turc, tantôt le vague désir de chacun de sentir la vie humaine et la propriété sous la sauvegarde d'une autorité un peu forte. La politique des consuls austro-hongrois consiste, au fond, à vulgariser l'idée qu'un jour ou l'autre leur gouvernement sera cette autorité-là. Tous les cultes, tous les intérêts, l'ordre public, et même peut-être l'amour-propre « schkipetar », sont censés devoir en bénéficier. Aussi leurs avances et leurs largesses s'inspirent-elles publiquement des éphémérides de la monarchie de Habsbourg. C'est pour concilier des prières au repos de l'âme de la malheureuse impératrice Élisabeth que le consul de Scutari distribuait, en 1898, deux cents charges de blé aux montagnards des environs d'Iusi. C'est le jour anniversaire de la naissance de l'empereur, le 28 août, que le même consul invite tous les notables de la ville, sans distinction de culte, à un *five o'clock* somptueux.

Le mécanisme, fort bien agencé, qui triture à une même fin tant d'éléments disparates, a un moteur unique. Et c'est peut-être moins le ministre responsable qui siège au *Ballplatz*, ou le bureau compétent, que M. de Kallay, ministre des Finances et gouverneur général de la Bosnie-Herzégovine. Je ne sais plus quel publiciste viennois, faisant allusion à l'omnipotence de M. de Kallay en Bosnie, où il est vice-roi, au titre près, disait que la monarchie des Habsbourg se subdivise non en deux, mais en trois groupes d'États : la Cisleithanie, la Transleithanie, et la *Kallaythanie*. Cette boutade n'a besoin, pour exprimer une vérité politique, que d'une définition. Si l'on entend, par *Kallaythanie*, les pays, austro-hongrois ou non, dans lesquels M. de Kallay donne l'impulsion effective aux intérêts généraux de la monarchie, la Dalmatie, la Croatie, la Serbie et sur-

tout peut-être l'Albanie en font partie. Il ne se nomme pas un capitaine de district ou un commissaire de police sur le littoral dalmate; il ne se construit pas une route ou un chemin de fer d'accès à la frontière orientale; le *Ballplatz* n'envoie pas un agent officiel ou secret de l'autre côté de cette frontière, sans l'assentiment de M. de Kallay. La valeur et le crédit de l'homme lui ont sans doute ménagé ce rôle. La force des choses a voulu qu'il l'assumât. Cette région comprise entre le Danube, l'Adriatique et la Macédoine, de relief politique, ethnographique, social, si inégalement distribué, partie territoire austro-hongrois, partie « sphère d'influence », n'est-elle pas *une* sous le rapport des intérêts que la monarchie y fait fructifier? N'est-ce point l'échiquier géographique de sa politique orientale? N'était-il pas fatal que les pièces en fussent, à la longue, centralisées entre les mains de l'homme qui a vivifié, en Bosnie, la formule de la succession *pro parte* de l'Autriche à l'Empire Ottoman?

Aussi est-il devenu courant, chez les Albanais de la classe instruite, d'identifier par la pensée le régime éventuellement réservé à leur pays à celui de la Bosnie-Herzégovine. — « On nous dit que l'occupation autrichienne, écrit un correspondant de Scutari à un journal italien, a été un bienfait pour les Bosniaques, parce qu'elle a fait cesser l'anarchie, assuré la justice et la sécurité publique, ouvert des voies de communication, éclairé au gaz et à l'électricité les rues des villes, érigé des monuments et des casernes... Mais on n'ajoute pas qu'ils ont perdu, pour longtemps et peut-être pour toujours, l'espoir de se constituer en pays libre et autonome; qu'ils sont dans un plus triste état que nous, dont le gouvernement est qualifié par l'Europe de despotique, puisqu'ils n'ont ni la liberté de parler, ni celle d'écrire, ni le droit de manifester leurs sentiments de nationalité; puisqu'ils sont environnés d'espions autrichiens, attentifs à surprendre leurs paroles et leurs démarches, sûrs d'être emprisonnés ou expulsés au premier soupçon... Si, par malheur, notre pays albanais venait à passer de la domination ottomane sous celle de l'Autriche, nous serions à jamais perdus. » Ce correspondant pourrait ajouter que, du « fonds de disposition » bosniaque — ce chapitre du budget *vrai* que M. de Kallay ne montre jamais aux Délégations, — sort mainte subvention aux écoles et aux paroisses albanaises, avant-goût de ce que les *Schkipetars* lettrés appellent déjà entre eux « *caritas austriaca* ».

Au surplus, ces visées de la monarchie de Habsbourg sur l'Albanie ne sont pas plus étonnantes que l'énergie et la variété de sa propagande. Elle s'inspire ici de principes plus substantiels que celui de la politique des lieues carrées; elle ne se fait pas d'illusions sur la valeur du pays, soit comme débouché commercial, soit comme colonie de rapport. Mais l'Albanie est la seconde et nécessaire étape du

mouvement qui porte toute l'activité extérieure de la monarchie vers l'Orient. C'est la position dont l'occupant tiendra les clefs de l'Adriatique et se ménagera en même temps un rôle dans l'équilibre méditerranéen — rôle qui prendrait toute son ampleur par l'occupation de Salonique. C'est donc, d'abord et avant tout, le chemin de la mer, et non plus seulement de la mer resserrée entre deux péninsules, mais de la nappe jetée entre trois continents. Occupant l'*Hinterland*, l'Autriche a sous main les moyens constants de se mêler aux affaires de l'Empire Ottoman. Elle devient le candidat le plus avancé au règlement des questions macédoniennes, et c'est bien le cas de dire qu'on ne peut plus tirer un coup de canon dans les Balkans sans sa permission. Enfin — et c'est la face *défensive*, non la moins intéressante, de la politique du *Drang* — elle enfonce son administration et son armée, comme un coin, au cœur de la race serbe, prévenant par là tout réveil de la question des nationalités sur sa frontière sud-orientale. Le Montenegro n'est plus qu'une citadelle, économiquement démantelée et investie de toutes parts. Le royaume de Serbie est définitivement réduit à la condition d'État vassal et peut-être mûr pour l'annexion. C'est une série d'avantages que l'occupation de la Bosnie-Herzégovine, à elle seule, a certainement inaugurée, mais ne pouvait clore. Serajevo, Vallona, Salonique marquent les trois étapes à franchir pour que la « poussée » de l'Autriche, encouragée par l'Allemagne, à travers le Balkan, prenne un sens complet.

*
* *

L'Autriche-Hongrie à Salonique, c'est une question internationale. Mais l'Autriche-Hongrie à Vallona, sur le canal d'Otrante, c'est déjà, c'est surtout une question d'équilibre *italien*. On comprend de reste qu'elle préoccupe aujourd'hui l'opinion dans la Péninsule — cette opinion qui, vingt ans plus tôt, pendant la période préparatoire à la conclusion de la Triplice, était façonnée par M. Sonnino et son école à ne voir de péril que du côté de Bizerte !

On peut soutenir, en effet, — et c'est un thème familier à l'école de M. Crispi[1] — que si le gouvernement italien eût laissé, lui, trans-

1. M. Crispi lui-même reçut pourtant, au cours d'un voyage qu'il fit en Angleterre et en Allemagne, de lord Derby et du prince de Bismarck, peu de temps avant le Congrès de Berlin, l'assurance que ces deux puissances souscriraient sans difficulté à un établissement de l'Italie sur la côte albanaise. Dans la pensée de ces deux hommes d'État, c'était sans doute une avance à l'Italie, non encore engagée dans la Triplice, sous forme de compensation aux avantages qu'allait recueillir l'Autriche en Bosnie-Herzégovine. Les lenteurs du plénipotentiaire italien, Corti, et surtout la mort inopinée de Victor-Emmanuel (7 janvier 1878), auraient fait avorter la négociation.

pirer des prétentions sur l'Albanie, il se fût heurté du côté des puissances, surtout de ses alliés, à des objections plus dirimantes encore que celles qu'ont rencontrées ses vues sur Tunis et Tripoli. On peut admettre que, même d'accord avec les puissances, il eût vraisemblablement acheté un établissement ferme ou un protectorat dans ce pays plus cher encore qu'en Érythrée. On peut même discuter si l'Albanie se prête au rôle de « colonie de rapport », de « colonie de repeuplement », ou résiste, par ses conditions ethnographiques, sociales, agricoles, à une tentative de colonisation quelconque. Toutefois, deux points sont certains. Du jour où, faute d'avoir pu lever ces difficultés ou ces scrupules, l'Italie devrait souffrir que la monarchie austro-hongroise s'installât à sa place en Albanie, l'indépendance de sa côte orientale, et par conséquent son équilibre entre deux mers seraient irrémédiablement compromis. L'Adriatique serait, non plus par métaphore, mais à la lettre, un lac austro-hongrois. De plus, tous les rapports immédiats, soit politiques, soit commerciaux, entre la péninsule italique et celle des Balkans, rapports indiqués par la nature, consacrés par l'histoire, seraient interceptés au profit de la même puissance. L'Italie se trouverait, du même coup, investie et isolée : investie non plus seulement par les Alpes, mais par mer; isolée des Balkans qui deviendront quelque jour un théâtre d'événements intéressant toutes les nations, ouvert à toutes les compétitions, présentant à une diplomatie alerte toutes les ressources du jeu des compensations et des gages. L'installation de l'Autriche-Hongrie sur le canal d'Otrante réduit de moitié l'échiquier politique italien. Le jeune royaume n'est plus, géographiquement et moralement, qu'un appendice de l'Europe centrale. Le champ de son activité, s'il lui en reste, en cet état de dépendance, est strictement limité à la Méditerranée occidentale.

L'éventualité est alarmante, au même degré, pour l'amour-propre et pour l'intérêt national. Car enfin, la région albanaise est comprise dans la sphère naturelle de rayonnement de l'Italie. Un bras de mer les sépare. Autour de l'antique Dyrrachium (le Durazzo moderne), Venise a fondé, fait vivre, longtemps défendu des boulevards contre l'islamisme. Les vestiges de sa colonisation, monuments, traditions commerciales, usage du dialecte vénitien, sympathies pour le génie latin, sont encore aujourd'hui sensibles. Un cabinet italien qui aurait une politique de l'autre côté du canal d'Otrante trouverait, dans son pays même, une foule d'auxiliaires naturels et précieux. Ce sont les descendants des bandes amenées dans les Pouilles, au XVe siècle, par Scanderbeg, qui prirent part aux querelles des Aragons et des Angevins — ou des émigrants chassés par l'invasion musulmane. Cette colonie albano-italienne, disséminée aujourd'hui dans toutes les classes sociales et dans toutes les provinces de la

Péninsule, particulièrement en Sicile et dans les Calabres, n'a perdu ni la conscience de ses origines, ni même le sentiment de *fratellanza* vis-à-vis des Albanais autochtones. Elle donne des preuves de vitalité, puisqu'elle a des Comités[1], une littérature, et même un collège ecclésiastique, celui de San Adriano, près de Naples, où un contact permanent s'établit entre les Albanais qui viennent faire leurs études en Italie, et les Italiens qui se proposent d'exercer le sacerdoce dans les diocèses de Scutari, d'Uskub ou d'Alessio. Elle fournit à l'État un contingent de caractères et d'intelligences qui ne laissent pas de marquer dans les carrières libérales et les fonctions publiques. M. Crispi sort de cette souche, et ne la désavoue point, quoique — ses anciens collègues de Vienne et de Berlin peuvent lui rendre cette justice — il se soit consciencieusement dérobé, pendant toute sa carrière politique, aux inspirations qui eussent pu lui venir de son atavisme « schkipetar ».

L'histoire si tourmentée de la formation du royaume d'Italie, les conditions que les puissances de l'Europe centrale ont mises à leur « amitié », puis à leur alliance, les difficultés de sa politique intérieure, expliquent sans doute qu'au Quirinal et à la *Consulta* les yeux, depuis trente ans, se soient systématiquement détournés de ces souvenirs et de ces suggestions. Mais l'opinion, qui n'a pas les mêmes responsabilités, ne peut manquer, à la longue, d'être frappée d'un fait. Le déclin du pavillon italien sur l'Adriatique est sensible ; les gros capitaux, les initiatives subventionnées, l'appui gouvernemental sont du côté de ses concurrents. Et pourtant, c'est encore la race latine qui fournit communément à ceux-ci, contre elle-même, les officiers et les équipages ; c'est la langue italienne qui, sur presque tous les bâtiments du *Lloyd*, est celle du commandement à bord ; ce sont des Italiens de Trieste, de Fiume, de Zara, de Spalato, qui, négociants, commissionnaires, armateurs, entretiennent, pour une large part, le mouvement des frets. De même en Albanie, où les consuls austro-hongrois ont monopolisé l'influence politique et l'appuient sur la force brutale de l'argent, l'histoire rappelle que les premières frayées de la civilisation sont l'œuvre de Rome et de Venise, qu'un dialecte italien fut, presque jusqu'à nos jours, l'unique véhicule de l'enseignement religieux et des rudiments de la « culture » occidentale ; les phénomènes actuels manifestent que l'unique influence dont l'indomptable Schkipetar ne sente pas le poids, et que même, dans une certaine mesure, il recherche, est l'influence latine, apportant, depuis des siècles, une caresse à sa barbarie. Et ainsi, du haut en bas du bassin adriatique, c'est, aux yeux des Italiens cultivés, un héritage national qui va se dissipant lentement ;

1. Le plus important est celui de Naples, présidé par M. le marquis Auletta.

ce sont des éléments d'influence *actuels* qui restent inutilisés; c'est tout un capital intellectuel et social que la politique d'une puissance voisine, mieux encore, alliée, confisque à ses fins propres, tendant à ramener ceux qui l'amassèrent à je ne sais quel état de prolétariat, dans la hiérarchie, sinon des individus, du moins des races.

Si, encore, la propagande autrichienne s'entourait de quelques précautions de forme, propres à masquer son but et à atténuer, dans le détail, les froissements qu'il est bien impossible d'éviter tout à fait, peut-être la « question albanaise » continuerait-elle à sommeiller, en Italie. Ce serait affaire d'égards et de doigté, non point peut-être de chancellerie à chancellerie (car celle de Rome, par principe, passe sur bien des choses), mais de chancellerie à peuple voisin, le gouvernement de Vienne n'ayant pas intérêt, en somme, à raviver le souvenir des procédés qui l'ont rendu légendaire dans la Péninsule. Mais soit excès de zèle de ses agents, soit défaut d'instructions conciliantes, à chaque instant quelque menu fait, imprévu, suggestif, lancinant, vient rappeler les Italiens qui suivent les affaires albanaises aux réalités de la politique orientale des Habsbourg.

Tantôt ce sont des écoles laïques italiennes, subventionnées par le gouvernement de Rome, sur lesquelles s'abat la censure ecclésiastique : interdit lancé sur celles de Scutari, en 1896 ; défense signifiée au clergé diocésain d'administrer les sacrements soit au personnel enseignant, soit aux parents des élèves. L'archevêque, monseigneur Guerrini, s'est avisé que ce personnel devait être affilié à la franc-maçonnerie, et tout le monde pense, et tout le monde répète qu'il a été renseigné surtout par le consulat austro-hongrois, les franciscains, protégés de M. de Kallay, les jésuites, dont les œuvres sont inscrites au budget « de disposition » bosniaque. La résistance dure trois ans, car les écoles sont populaires. Le Vatican lui-même ordonne le retrait de l'interdit, au mois de février 1899, à la suite d'un voyage *ad limina* de l'archevêque. Mais on n'a pas encore rendu de catéchistes à ces écoles, malgré les instances des maîtres et des parents. Laïques, italiennes, et d'esprit naturellement réfractaire à la propagande austro-hongroise, il faut bien qu'elles restent marquées d'athéisme extérieur par la coalition dont le consul impérial et royal est l'âme.

Tantôt c'est une Société de navigation italienne qui tente de ranimer les transactions commerciales entre les deux rives du canal d'Otrante : nous savons la réponse énergique que le *Lloyd* a faite, l'année dernière, aux initiatives de la *Puglia*. Au fond, ces transactions portent-elles sur des quantités si considérables qu'une des plus puissantes Compagnies de l'Europe ait intérêt à les accaparer? On sait le contraire partout, et singulièrement dans les bureaux du *Lloyd*. Mais, dans un intérêt politique évident, il faut que le pavillon qui

Péninsule, particulièrement en Sicile et dans les Calabres, n'a perdu ni la conscience de ses origines, ni même le sentiment de *fratellanza* vis-à-vis des Albanais autochtones. Elle donne des preuves de vitalité, puisqu'elle a des Comités[1], une littérature, et même un collège ecclésiastique, celui de San Adriano, près de Naples, où un contact permanent s'établit entre les Albanais qui viennent faire leurs études en Italie, et les Italiens qui se proposent d'exercer le sacerdoce dans les diocèses de Scutari, d'Uskub ou d'Alessio. Elle fournit à l'État un contingent de caractères et d'intelligences qui ne laissent pas de marquer dans les carrières libérales et les fonctions publiques. M. Crispi sort de cette souche, et ne la désavoue point, quoique — ses anciens collègues de Vienne et de Berlin peuvent lui rendre cette justice — il se soit consciencieusement dérobé, pendant toute sa carrière politique, aux inspirations qui eussent pu lui venir de son atavisme « schkipetar ».

L'histoire si tourmentée de la formation du royaume d'Italie, les conditions que les puissances de l'Europe centrale ont mises à leur « amitié », puis à leur alliance, les difficultés de sa politique intérieure, expliquent sans doute qu'au Quirinal et à la *Consulta* les yeux, depuis trente ans, se soient systématiquement détournés de ces souvenirs et de ces suggestions. Mais l'opinion, qui n'a pas les mêmes responsabilités, ne peut manquer, à la longue, d'être frappée d'un fait. Le déclin du pavillon italien sur l'Adriatique est sensible ; les gros capitaux, les initiatives subventionnées, l'appui gouvernemental sont du côté de ses concurrents. Et pourtant, c'est encore la race latine qui fournit communément à ceux-ci, contre elle-même, les officiers et les équipages ; c'est la langue italienne qui, sur presque tous les bâtiments du *Lloyd*, est celle du commandement à bord ; ce sont des Italiens de Trieste, de Fiume, de Zara, de Spalato, qui, négociants, commissionnaires, armateurs, entretiennent, pour une large part, le mouvement des frets. De même en Albanie, où les consuls austro-hongrois ont monopolisé l'influence politique et l'appuient sur la force brutale de l'argent, l'histoire rappelle que les premières frayées de la civilisation sont l'œuvre de Rome et de Venise, qu'un dialecte italien fut, presque jusqu'à nos jours, l'unique véhicule de l'enseignement religieux et des rudiments de la « culture » occidentale ; les phénomènes actuels manifestent que l'unique influence dont l'indomptable Schkipetar ne sente pas le poids, et que même, dans une certaine mesure, il recherche, est l'influence latine, apportant, depuis des siècles, une caresse à sa barbarie. Et ainsi, du haut en bas du bassin adriatique, c'est, aux yeux des Italiens cultivés, un héritage national qui va se dissipant lentement ;

1. Le plus important est celui de Naples, présidé par M. le marquis Auletta.

ce sont des éléments d'influence *actuels* qui restent inutilisés; c'est tout un capital intellectuel et social que la politique d'une puissance voisine, mieux encore, alliée, confisque à ses fins propres, tendant à ramener ceux qui l'amassèrent à je ne sais quel état de prolétariat, dans la hiérarchie, sinon des individus, du moins des races.

Si, encore, la propagande autrichienne s'entourait de quelques précautions de forme, propres à masquer son but et à atténuer, dans le détail, les froissements qu'il est bien impossible d'éviter tout à fait, peut-être la « question albanaise » continuerait-elle à sommeiller, en Italie. Ce serait affaire d'égards et de doigté, non point peut-être de chancellerie à chancellerie (car celle de Rome, par principe, passe sur bien des choses), mais de chancellerie à peuple voisin, le gouvernement de Vienne n'ayant pas intérêt, en somme, à raviver le souvenir des procédés qui l'ont rendu légendaire dans la Péninsule. Mais soit excès de zèle de ses agents, soit défaut d'instructions conciliantes, à chaque instant quelque menu fait, imprévu, suggestif, lancinant, vient rappeler les Italiens qui suivent les affaires albanaises aux réalités de la politique orientale des Habsbourg.

Tantôt ce sont des écoles laïques italiennes, subventionnées par le gouvernement de Rome, sur lesquelles s'abat la censure ecclésiastique : interdit lancé sur celles de Scutari, en 1896 ; défense signifiée au clergé diocésain d'administrer les sacrements soit au personnel enseignant, soit aux parents des élèves. L'archevêque, monseigneur Guerrini, s'est avisé que ce personnel devait être affilié à la franc-maçonnerie, et tout le monde pense, et tout le monde répète qu'il a été renseigné surtout par le consulat austro-hongrois, les franciscains, protégés de M. de Kallay, les jésuites, dont les œuvres sont inscrites au budget « de disposition » bosniaque. La résistance dure trois ans, car les écoles sont populaires. Le Vatican lui-même ordonne le retrait de l'interdit, au mois de février 1899, à la suite d'un voyage *ad limina* de l'archevêque. Mais on n'a pas encore rendu de catéchistes à ces écoles, malgré les instances des maîtres et des parents. Laïques, italiennes, et d'esprit naturellement réfractaire à la propagande austro-hongroise, il faut bien qu'elles restent marquées d'athéisme extérieur par la coalition dont le consul impérial et royal est l'âme.

Tantôt c'est une Société de navigation italienne qui tente de ranimer les transactions commerciales entre les deux rives du canal d'Otrante : nous savons la réponse énergique que le *Lloyd* a faite, l'année dernière, aux initiatives de la *Puglia*. Au fond, ces transactions portent-elles sur des quantités si considérables qu'une des plus puissantes Compagnies de l'Europe ait intérêt à les accaparer? On sait le contraire partout, et singulièrement dans les bureaux du *Lloyd*. Mais, dans un intérêt politique évident, il faut que le pavillon qui

apporte un peu d'animation et de profits à la côte albanaise soit celui du *Lloyd*; que les agents du *Lloyd* étendent leurs relations avec les exportateurs de Durazzo, de Vallona et même d'Antivari, port frontière monténégrin; qu'enfin et surtout le service de la poste soit monopolisé par le *Lloyd*. C'est une des plus sûres garanties que les idées subversives, *austriaco sensu*, n'entreront point en Albanie. Ces idées viennent souvent d'Italie. Sous forme de lettres missives, on les supprime; sous forme d'imprimés, on les retourne. Les employés des bureaux de l'intérieur ont ordre d'appliquer aux journaux une jurisprudence que les théoriciens du droit international peuvent méditer. Ils étendent à ces bureaux le bénéfice d'exterritorialité reconnu aux navires; l'immeuble affecté au service de la poste, à Scutari, à Janina, à Durazzo, à San Giovanni di Medua, est censé adhérer non au sol ottoman, mais au sol austro-hongrois. Il ne saurait donc pas plus être contaminé par les organes mal pensants que l'hôtel des Postes à Prague ou à Vienne. La censure y fonctionne, et, sereinement, le journal est renvoyé à son expéditeur avec le timbre sacramentel : *Proibito negli Stati ed Imperi* AUSTRIACI. L'ancien *Diritto*, qui se mêlait inopportunément des affaires d'Albanie, a fait maintes fois l'expérience de ce curieux principe; la *Nazione albanese*, qui paraît à Rome, et qui a les mêmes torts, la renouvelle à chaque instant. Le comble est que ce modeste organe, d'esprit à la fois très albanais et très loyaliste vis-à-vis de l'Empire Ottoman, se borne, en somme, à supplier le Sultan de tenir l'œil ouvert sur les menées de l'Autriche, et qu'il est expulsé, de chez le Sultan, par la Puissance même contre laquelle il se flatte de le mettre en garde.

Ceci peut passer, à la rigueur, pour du vaudeville grave. Mais le point véritablement sensible aux Italiens instruits des choses d'Albanie est l'abus que l'Autriche fait contre leur pays de son protectorat des intérêts catholiques, d'accord, le plus souvent, avec la Propagande. C'est une tactique analogue à celle qui mine l'« italianité » sur le littoral de la haute Adriatique[1]; c'est le même clergé slave que l'Autriche attire sur sa ligne d'opérations, à cette différence près qu'en Istrie elle agit surtout par le clergé séculier, et, en Albanie, par les réguliers; et c'est, au fond, le même souffle anti-italien, facile à déchaîner chez les prêtres de presque tous les pays, alimenté ici par les rivalités de race, qu'elle utilise à ses fins de domination sans partage sur toute la côte. En Albanie, elle vise à substituer aux prêtres, enfants du pays, ou italiens d'origine, les franciscains, dont la Bosnie fournit une pépinière abondante. A Uskub, à Jagnevo, à Zumbi, à Ipek, ces substitutions, qui sont rarement du goût des paroissiens, ont contribué, l'année dernière, à faire le vide dans

1. Voir, dans la *Revue de Paris* du 15 février : *l'Irrédentisme contemporain.*

les églises; heureux encore, les catholiques mécontents, lorsque le consul impérial et royal ne les dénonce pas au *mutessarif* comme agitateurs !

On ne ménage même pas les prélats « réfractaires ». Monseigneur Troksi, archevêque d'Uskub, en résidence à Prizrend, Albanais d'origine et fort italien de sentiments, gênait la politique du consul Rappaport. Celui-ci, pour s'en défaire, suggéra à son gouvernement l'idée d'acheter la résidence épiscopale. Le contrat fut signé, en mai 1898, entre l'ambassadeur d'Autriche-Hongrie auprès du Vatican et le préfet de la Propagande, sous la condition que le gouvernement acquéreur ferait construire à l'archevêque un nouveau palais. Fort de cet engagement et avant même d'en avoir exécuté la contre-partie, M. Rappaport prétendit installer à l'archevêché quatre sœurs de charité d'Agram. Monseigneur Troksi proteste. Il a pour lui le droit, les convenances, l'opinion publique. Le consul tient bon, installe les sœurs, et c'est le prélat qui doit sortir de la maison, pour se soustraire à une cohabitation choquante, même en Albanie. Il était, au printemps dernier, à Rome, préoccupé sans doute de faire redresser son cas par la Propagande, et très sûrement d'empêcher ses diocésains de prendre les choses trop à l'albanaise. Car ceux-ci, après avoir envoyé inutilement suppliques et même délégations à Rome, avaient pris le parti d'aller à la mosquée, criblaient de balles la porte du consul, et en appelaient publiquement à la justice divine de celle du cardinal Ledochowski. Pendant le carême de 1899, le digne monseigneur Troksi eut beau leur écrire des lettres touchantes, les conjurant de rentrer dans l'humilité et de faire leurs Pâques : « Excellence, pardonnez-nous, — répondirent les chefs catholiques de Prizrend dans une lettre rendue publique par la *Nazione Albanese*, — nous ne pouvons moins faire que de nous conduire en Albanais, nous ne saurions nous inspirer que des exigences de notre honneur patriotique et *cavalleresco*. » L'excommunication est restée sans effet sur ces robustes natures. La Propagande a déjà envoyé deux délégués apostoliques pour lui rapporter l'affaire. Peut-être l'examine-t-elle encore.

*
* *

Par son objet notoire, comme par ses procédés, la politique austro-hongroise en Albanie ne saurait donc laisser indifférents les Italiens qui ont gardé la liberté de leur jugement en matière d'alliances. Bien avant les fêtes de Berlin, elle était signalée par des députés comme Franchetti, par des publicistes auxquels le *Secolo*, le *Chisciotte*, le *Fanfulla*, et même, à un moment donné, la *Riforma*, ont ouvert

leurs colonnes ; par des armateurs, des négociants, qui n'ont pu s'empêcher de suivre le cours des affaires albanaises, en s'occupant des leurs. Ce n'est pas de quoi fonder une école. C'est, du moins, de quoi entretenir l'opinion dans une saine vigilance. La liberté de l'Adriatique, ou, plus exactement, son équilibre, ne sont-ils pas menacés par les progrès constants de l'Autriche-Hongrie sur terre et sur mer ? Sans même qu'elle s'inspire des gloires de l'antiquité romaine, ni de l'œuvre de Venise au Moyen âge, l'Italie contemporaine n'a-t-elle point un intérêt évident à détourner cette menace ? Nous avons essayé de répondre à cette double question. Reste à se demander, ces prémisses acquises, si le gouvernement de Rome a su conserver assez d'élasticité à ses engagements officiels pour protester contre une politique envahissante, autrement que par une boutade éphémère de la Tribuna. Nous ne pouvons nous défendre d'espérer que, dans ce cas, il trouverait un appui discret à Paris comme à Saint-Pétersbourg, où l'on est également intéressé, ce nous semble, à couvrir contre les puissances de l'Europe centrale l'accès du bassin méditerranéen. La force des choses l'emporte, décidément, sur les combinaisons de chancellerie. Quelque négligence que semblent apporter la France et la Russie à faire fructifier leur alliance sur le sol balkanique, à chaque instant elles y sont incitées par l'évolution même de la politique du *Drang*. On ne saurait dire que l'occasion se dérobe aux hommes, et il est permis de croire que les hommes ne se déroberont pas toujours à l'occasion.

CHARLES LOISEAU

L'Administrateur-Gérant : H. CASSARD

LA

Ce ro
moins po
telligence
compositi
personna
du bon g
ont des r
mie et d'
a une ma
« mitoyen
riche et f
fortuné.
des deux
qu'on a
c'est qu'il
naturel,
sincérités,
toujours
accepte;
toutes, ju
assure au
bien-être

L'HÉRITA

L'auteu
volumes,
Catherine
tache au
trange pé
« L'esprit
constituer
formation
formes ».
sous Anne
suivirent,
vernement
période a
Waliszews
simple réa
nation de
dramaturg

COMI

Les lect
articles, q
volume,
santes, do
et incroya
Ils savent
gaies furen
charmant,
rapides de
attentif et
amoureux
d'hui que
en relire l'

LIVRES NOUVEAUX

LA CARRIÈRE D'ANDRÉ TOURETTE,
par **Lucien Muhlfeld.**

Ce roman n'est pas pour tous, — encore moins pour toutes, — mais il faut admirer l'intelligence qu'apporta M. Lucien Muhlfeld à la composition du livre et surtout du principal personnage. André Tourette est le type même du bon garçon. Sa fortune est modeste, ses amis ont des rentes; en faisant des prodiges d'économie et d'adresse, il arrive à vivre comme eux. Il a une maîtresse luxueuse, une de ces maîtresses « mitoyennes » qui font le bonheur d'un amant riche et font leur bonheur avec un amant moins fortuné. André Tourette, cela va de soi, est celui des deux qui paye en bonne grâce la tendresse qu'on a pour lui. L'originalité du personnage, c'est qu'il devient ou qu'il demeure, à force de naturel, presque sympathique. Il a de petites sincérités, de bons mouvements qui excusent toujours à ses yeux les compromissions qu'il accepte; et, l'une après l'autre, il les accepte toutes, jusqu'à celle d'un tardif mariage qui assure au bon garçon ruiné et vieilli un peu de bien-être et de tranquillité.

L'HÉRITAGE DE PIERRE LE GRAND (1725-1741),
par **K. Waliszewski.**

L'auteur nous avait montré, en de précédents volumes, sans souci de l'ordre chronologique, Catherine II de Russie, puis Pierre Ier; il s'attache aujourd'hui à nous renseigner sur l'étrange période qui suivit la mort du grand tsar: « L'esprit anarchique et l'esprit d'aventure, qui constituent le fond de toute société en voie de formation, ont réclamé leurs droits sous diverses formes ». Sous Catherine Ire, sous Pierre II, sous Anne Ire, et pendant les deux régences qui suivirent, ce fut le règne des femmes et le gouvernement des favoris. Aussi l'histoire de cette période abonde-t-elle en anecdotes : M. K. Waliszewski nous livre les plus curieuses. La simple réalité de ce livre est pour défier l'imagination de tous les romanciers et de tous les dramaturges.

COMMENT ON A FAIT L'EXPOSITION,
par **Michel Corday.**

Les lecteurs de la *Revue* ont lu et aimé ces articles, qu'ils retrouveront réunis dans ce joli volume, et illustrés de photographies amusantes, documents durables sur la prodigieuse et incroyable genèse d'une ville tout entière. Ils savent que ces études rapides, précises et gaies furent écrites par un écrivain ingénieux et charmant, notations exactes et vives des étapes rapides de l'œuvre gigantesque, fixées par l'œil attentif et la plume alerte d'un observateur amoureux et fervent. Et ils aimeront, aujourd'hui que l'immense cité passagère est debout, à en relire l'instructive et invraisemblable histoire.

LA FACE DE LA TERRE (DAS ANTLITZ DER ERDE),
par **Ed. Suess**, traduit sous la direction d'**Emmanuel de Margerie.** Tome II.

On sait la part qu'eut le grand ouvrage du professeur viennois dans la rénovation et l'organisation de la géologie et de la géographie contemporaines, et l'on sait que cet admirable livre reste un trésor de pensées profondes, de leçons et d'exemples suggestifs. Il ne convient pas seulement d'avoir une sincère gratitude aux hommes de science qui ont conduit jusqu'au terme du second volume leur excellent travail de traduction fidèle et claire; il faut surtout dire à quel point l'apport personnel de M. Emmanuel de Margerie, les additions et les notes bibliographiques où il mène, avec une érudition et une sûreté prodigieuses, chaque question partielle jusqu'à son état le plus proche de nous, enfin les cartes et les figures qui éclairent et enrichissent le texte, — à quel point ce travail du traducteur rajeunit, renouvelle et complète l'une des plus belles œuvres scientifiques de notre époque.

RÊVE BRISÉ, par **Julie des Obiers.**

Ce journal en vers d'une jeune fille est un véritable roman. Au hasard des jours, l'auteur a rimé les confidences de son héroïne, il a su ne retenir que les plus graves, et ménager ainsi l'intérêt dramatique de ce poème. « C'est essentiellement l'histoire d'une immense douleur qui s'élève graduellement jusqu'à la résignation par une sorte de transfiguration du sentiment qui, de la passion gémissante ou révoltée, arrive au renoncement absolu, à la joie sublime du sacrifice volontairement accepté. » De ces confidences, on aimera l'accent douloureux et sincère. Peut-être, çà et là, certains vers s'efforcent-ils d'être trop précis : en dépit du rythme toujours régulier, on serait tenté de les confondre avec une prose harmonieuse, et l'on sent l'effort de l'auteur à rendre poétiques les plus humbles détails. Mais l'œuvre est de celles qu'on ne saurait lire sans être ému.

LE DROIT CHEMIN, par **Gustave Guesviller.**

Ce livre passe sur le lecteur comme un orage : jours bas des premiers chapitres, atmosphère chargée d'électricité, oppression physique et angoisse morale. Et sur les consciences tendues, l'orage éclate, semble devoir tout dévaster, broyer sur son passage. A-t-il vraiment tout emporté ? Non, la beauté du sacrifice demeure, tandis que, par « le droit chemin », s'en va, disparaît la fière et volontaire victime. Drame poignant, jailli des profondeurs de la vie, de la conscience, de la passion. M. Gustave Guesviller a écrit là un livre dont il faut dire qu'il doit marquer dans le roman contemporain, tant par sa haute valeur littéraire que par sa délicatesse psychologique et sa noble émotion.

LA REVUE DE PARIS

Paraît le 1er et le 15 de chaque mois

PRIX DE L'ABONNEMENT :

	UN AN	SIX MOIS	TROIS MOIS
PARIS	48 »	24 »	12 »
SEINE ET SEINE-ET-OISE	51 »	25 50	12 75
DÉPARTEMENTS	54 »	27 »	13 50
ÉTRANGER (UNION POSTALE)	60 »	30 »	15 »

On s'abonne aux bureaux de la Revue de Paris, *85 bis, faubourg Saint-Honoré, dans toutes les librairies et dans tous les bureaux de Poste de France et de l'Étranger.*

Les abonnements partent du 1er et du 15 de chaque mois.

Les mandats ou valeurs à vue pour Paris doivent être au nom de M. l'administrateur-gérant de la Revue de Paris, *85* bis, *faubourg Saint-Honoré.*

Les annonces sont reçues aux bureaux de la Revue de Paris, *85 bis, faubourg Saint-Honoré.*

La reproduction et la traduction des œuvres publiées par la Revue de Paris *sont, à moins d'indication spéciale, complètement interdites dans tous les pays y compris la Suède et la Norvège.*

IMPRIMERIE CHAIX, RUE BERGÈRE, 20, PARIS. — 11256-5-00. — (Encre Lorilleux).